

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME. — CXXXVIe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — AVRIL



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

BRUXELLES

Albert Dewit, 53, rue Royale.

ROME

Desclée, Lefebvre, et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

Ruiz Hermanos (Libreria Gutenberg) 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 200, rue de l'Université.

BUCAREST, ATHÈNES, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
PETROGRAD, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1916

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1916

Librairie Académique — PERRIN & Cie, Éditeurs

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe ARR.)

Teodor de **WYZEWA**

LA NOUVELLE ALLEMAGNE

(DEUXIÈME SÉRIE)

Derrière le Front « boche »

Un volume in-16. Prix......... 3 50

Du même auteur :

LA NOUVELLE ALLEMAGNE

TROISIÈME ÉDITION

Un volume in-16. Prix......... 3 50

POUR LA VÉRITÉ 1914-1915

Études publiées sous le patronage des Secrétaires perpétuels des Cinq Académies

Pierre **IMBART DE LA TOUR**

Membre de l'Institut

Le Pangermanisme et la Philosophie DE L'HISTOIRE

Lettre à M. Henri BERGSON

de l'Académie française

Une brochure in-16............ 0 75

Jules **MONT**

La Défense nationale et notre Parlement

La Patrie est en danger !
Il faut sauver la Patrie !

Un volume in-16. Prix......... 3 50

Léon **WASTELIER DU PARC**

SOUVENIRS D'UN RÉFUGIÉ

Douai - Lille - Paris - Boulogne-s-Mer

1914-1915

Un volume in-16.............. 3 50

G. **JEAN-AUBRY**

La Musique Française d'Aujourd'hui

Préface de M. G. FAURÉ, de l'Institut

Directeur du Conservatoire

Un volume in-16.............. 3 50

Il a été tiré 10 exempl. numérotés sur papier de Hollande.. 12 50

MAGALI-BOISNARD

L'ALERTE AU DÉSERT

La Vie Saharienne pendant la Guerre

1914-1916

Préface de Marius-Ary LEBLOND

Un volume in-16.............. 3 50

Édouard **SCHURÉ**

L'ALSACE FRANÇAISE

RÊVES ET COMBATS

Un volume in-16.............. 3 50

Il a été tiré 10 exempl. numérotés sur papier de Hollande.. 12 50

MAITEN D'ARGUIBERT

Journal d'une Famille française

PENDANT LA GUERRE

Un volume in 16............ . 3 50

Il a été tiré 5 exempl. numérotés sur papier de Hollande.. 12 50

L'Abbé Pierre **LELIÈVRE**

Aumônier volontaire aux Armées

Leur âme est immortelle

Un volume in-16.............. 2 50

Léon **PARISOT**

LE PROBLÈME DES LOYERS

et ses solutions d'après les opinions les plus autorisées

Un volume in-16.............. 2 50

Claude **PRIEUR**

DE DIXMUDE A NIEUPORT

JOURNAL de CAMPAGNE d'un Officier de Fusiliers Marins

OCTOBRE 1914 — MAI 1915

Un volume in-16 avec deux cartes. 3 50

Il a été tiré 15 exempl. numérotés sur papier de Hollande.. 12 50

J. **DESSAINT**

LES ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE

Avant tout, un Pouvoir Central !

Préface de Georges DEHERME

Un volume in-16.............. 3 »

Comte Fr. de **JEHAY**

Ministre plénipotentiaire belge

L'Invasion du Grand-Duché de Luxembourg

EN AOUT 1914

Un volume in-8°. Prix......... 1 »

Isabelle **KAISER**

LE VENT DES CIMES

Un volume in-16.............. 3 50

Librairie PAYOT et Cie

106, Boulevard Saint-Germain — PARIS VIe

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

Lettres de Prêtres aux Armées

Recueillies par V. BUCAILLE

Préface de M. Denys COCHIN, de l'Académie française, Ministre d'État

3 50

Lieutenant R...

Méditations dans la Tranchée

3 50

OTTO RICHARD TANNENBERG

LA PLUS GRANDE ALLEMAGNE

LE RÊVE ALLEMAND (L'ŒUVRE DU XXe SIÈCLE)

Préface de M. Maurice MILLIOUD, Professeur de sociologie à l'Université de Lausanne

4 »

Maurice MURET

L'ORGUEIL ALLEMAND

3 50

Edmond PERRIER

de l'Institut, Directeur du Muséum national d'histoire naturelle

FRANCE ET ALLEMAGNE

3 50

Benjamin VALLOTTON

CE QU'EN PENSE POTERAT

3 50

Hubert F...

LA GUERRE NAVALE

MERS DU NORD — MERS LOINTAINES

3 50

Comte Alexis TOLSTOI

Le Lieutenant Demianof

(Récits de Guerre 1914-1915)

Traduction et Préface de Serge PERSKY

3 50

Général von BERNHARDI

L'Allemagne et la prochaine guerre

Traduction française, avec une préface du Colonel F. FEYLER

5 »

C. FERRERO

LA GUERRE EUROPÉENNE

3 50

G. CLÉMENCEAU

La France devant l'Allemagne

5 »

J. MASSART

Vice-Présid. de l'Acad. royale des Sciences de Belgique

COMMENT LES

Belges résistent à la domination allemande

5 »

V. CAMBON

NOTRE AVENIR

3 50

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

Le Rêve allemand! La plus Grande Allemagne. L'Œuvre du XXe siècle. Traduction française du livre de OTTO RICHARD TANNENBERG, *Gross-Deutschland* (publié en 1911). Paris et Lausanne, Payot, 1916, in-8 de XVI-339 p. — Prix : 4 fr.

Si la présente traduction de ce livre épileptiquement pangermaniste avait paru avant la guerre, — en 1912, par exemple, — bien peu de Français auraient pris au sérieux les visées intempérantes qu'il révèle, et cela en dépit de l'excellente Préface de M. Maurice Millioud, professeur de sociologie à l'Université de Lausanne et directeur de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. Assurément, l'immense majorité des lecteurs aurait accueilli d'un rire large ou par un haussement d'épaules cette œuvre de sauvage scientifique, lui reconnaissant tout juste la valeur d'une simple élucubration d'écrivain bluffeur.

Et les Français se seraient trompés.

Nous voulions la paix ; et, naïvement, malgré les provocations multiples, les grossières « querelles d'Allemand » que, sans se décourager, nous cherchait l'ennemi héréditaire, nous restions persuadés que le Kaiser n'oserait jamais se lancer dans une guerre capable de mettre l'Europe en feu. Il a osé.

Mais l'on aurait tort, à mon avis, d'imputer au seul potentat berlinois la responsabilité du cataclysme. Je ne me lasserai jamais de répéter que l'Allemagne entière : Kaiser, Kronprinz, rois, grands-ducs, ducs, princes, hobereaux de toute envergure, intellectuels, bourgeois, commerçants, ouvriers, socialistes ou non, tous d'accord, à de rares exceptions près, ont, chacun selon ses facultés, longuement et minutieusement préparé et voulu l'horrible guerre. Il me semble que, pour tout esprit impartial, la chose est on ne peut plus claire, à moins de nier purement et simplement les documents et les faits.

Pourquoi donc l'Allemagne a-t-elle déclanché la conflagration, refusant tout arrangement amiable ? N'était-elle pas l'arbitre incontestée de l'Europe ? Son industrie, son commerce, n'étaient-ils pas florissants (ou, du moins, ils paraissaient tels) ? Et la paix, en se prolongeant, ne contribuait-elle pas à accroître sa puissance à tous les points de vue ?

Sans doute. Mais pour ce Gargantua aggravé qu'est l'Allemagne impériale, cela ne pouvait suffire. L'orgueilleuse Germanie aspirait à

l'empire du monde. Jugeant absolument nécessaire l'acquisition de nouvelles et nombreuses terres, elle entendait, en premier lieu, débarrasser son sol de tous les éléments étrangers. Plus de Polonais : « Allemands et Polonais ne peuvent pas vivre côte à côte, dans le même pays et jouir des mêmes droits » (p. 40). Chez les Flamands et les Allemands d'Autriche, assure M. Tannenberg, « la pensée pangermaniste a acquis une telle force que leur union avec l'empire allemand, d'une manière ou d'une autre, ne saurait être qu'une question de temps » (p. 45). Plus de Tchèques en Bohême et en Moravie : ceux-ci devront faire place aux Allemands rappelés de la Volga et de la Russie méridionale (p. 98). Les Pays-Bas doivent entrer dans le corps germanique, « car c'est une absurdité que le bassin du Rhin... soit séparé des ports maritimes qui en dépendent, Anvers, Rotterdam, Amsterdam » (p. 120). La Hollande doit se joindre à l'empire allemand comme État confédéré. De même la Belgique (avec, bien entendu, les colonies de ces deux pays) (p. 139). Le Luxembourg et la Suisse entreront également dans le nouvel empire (p. 140).

Voilà, n'est-ce pas ? un joli morceau ; mais il est loin d'être assez gros. L'ogre teuton pense encore à s'assurer de riches provinces à l'est et à l'ouest (France et Russie) ; il convoite aussi les rives de l'Adriatique qui regardent les côtes de l'Italie.

Toutefois, pour arriver à constituer la plus grande Allemagne rêvée, il faudra faire la guerre. Quels seront alors les adversaires de l'Empire ? M. Tannenberg les passe en revue : la Russie, la France, l'Angleterre, dont il examine les diverses ressources, tout en jetant un coup d'œil ironique, méprisant, sur leur histoire respective : sous ce rapport, la Russie est la plus malmenée.

De cet ouvrage hautement suggestif, écrit non point par un hurluberlu du genre de l'auteur de : *Le Partage de la France. Ce qu'on verra un jour* (Cf. *Polybiblion* d'avril 1915, t. CXXXIII, p. 157-158), mais par un homme qui sait, qui est documenté (on le voit notamment par ses savantes statistiques), j'aurais à faire ici, si je disposais d'une place suffisante, quantité de citations édifiantes : à regret, j'y dois renoncer. Je me bornerai donc à signaler le chapitre VI : *Le Peuple allemand et la Lutte pour l'empire du monde*, comme méritant d'être lu attentivement. Mais dans le suivant : *Guerre contre la Russie et la France. Traités de paix de Bruxelles et de Riga*, l'auteur déraille assez joliment : voulant jouer au prophète, il est tombé dans l'absurde. Que l'on en juge par le cinéma qu'il nous offre ! La Serbie attaque l'Autriche (!). Révolte des Tchèques. Intervention de l'Allemagne, qui occupe Prague. Déclaration de guerre de la France et de la Russie. Cette dernière est attaquée par le Japon. L'Angleterre reste neutre. L'Italie intervient aux côtés de l'Allemagne. Et voici le résul-

tat, vite acquis, de la conflagration : les Russes sont battus, battus à ce point que Pétersbourg ne tarde pas à être assiégé ; d'autre part, quatre millions d'Allemands envahissent la France, « où la bêtise et la lâcheté rivalisent. » Nos départements de l'est et du nord sont occupés... Paris ne tente même pas de se défendre. La tragédie est close. Je ne dirai rien des conditions superfantastiques — si j'ose dire ! — de la double paix de Bruxelles (!) et de Riga... J'aime mieux renvoyer le lecteur curieux aux pages 305-316 et aussi au chapitre VIII entier.

Cette brève analyse doit être complétée par un jugement non moins bref de l'auteur. Celui-ci est d'une franchise que je me plais à reconnaître : brutalité, inconscience, cynisme s'étalent à leur aise dans ces pages qui, d'une part, ont des prétentions à l'esprit (M. Tannenberg y réussit à la manière d'un pachyderme qui voudrait valser) et, d'autre part, brillent par ce manque total de psychologie si fréquemment reproché aux Allemands et qui ne laisse pas d'étonner chez ce peuple d' « organisateurs » et de philosophes réputés.

Une observation à propos du traité de paix sorti du cerveau olympien de M. Tannenberg : « La guerre, déclare-t-il péremptoirement, ne doit laisser au vaincu que les yeux pour pleurer » (p. 304). Les Alliés, espérons-le, ne manqueront pas de s'inspirer de ce principe généreux, si bien germanique, quand ils règleront leurs comptes avec les puissances tentaculaires dont les convoitises féroces ont déchaîné sur l'Europe le fléau qui la couvre de ruines et de deuils...

E.-A. Chapuis.

Guerre de 1914. La Marche sur Paris de l'aile droite allemande. Ses derniers combats (26 août-4 septembre 1914), par le comte de Caix de Saint-Aymour. Paris, Charles-Lavauzelle, 1916, in-12 de 139 p., avec 3 cartes. — Prix : 2 fr.

L'auteur, qui se rattache « par sa naissance, par ses relations, par tous ses souvenirs » à la région où se sont produits la plupart des faits qu'il raconte, n'a rien négligé de ce qui pouvait le documenter. Ce qui ne l'empêche pas de déclarer, avec autant de modestie que de prudence, que son essai ne peut être, à l'heure actuelle, que très incomplet et sujet à beaucoup d'erreurs. » Ce mot « beaucoup » est excessif, sans nul doute, car ce que le comte de Caix de Saint-Aymour a voulu consigner ici c'est « un ensemble de faits généraux et de détails constatés avec certitude, que des recherches ultérieures devront nécessairement confirmer. De plus, en suivant ainsi sur un théâtre restreint et bien déterminé, à l'aide de documents locaux, la marche de l'ennemi, en rencontrant sur son chemin des anecdotes bien authentiques, on peut avoir un aperçu plus rapproché de la

vérité, une idée plus juste et plus sincère de ce que fut partout la ruée de l'envahisseur, de ses procédés, de ses méthodes d'occupation, enfin de tout ce qui constitue l'organisation de l'ennemi » (p. 7).

Nous avons dans ce petit volume un résumé plein de mouvement et de couleur des événements qui se sont accomplis du 26 août au 4 septembre 1914, c'est-à-dire depuis la retraite de Mons à la Somme des armées française et anglaise jusqu'à l'arrêt de cette retraite à laquelle devait succéder l'offensive générale des Alliés et le commencement de la bataille de l'Ourcq. Le lecteur assiste donc à la marche rapide des Allemands de von Kluck sur Paris. On les voit arriver à Saint-Quentin, à Noyon, à Compiègne, à Verberie, où a lieu le combat du 1er septembre, puis atteindre Creil et Chantilly. L'auteur consacre un chapitre spécial (p. 92-111) au récit de la lutte autour de Senlis et à l'incendie de cette malheureuse ville ; il donne des détails sur d'autres combats livrés à Crépy-en-Valois, Nanteuil-le-Haudouin et localités voisines et termine juste au moment où allaient débuter les opérations dont l'ensemble devait s'appeler la bataille de la Marne.

Dans son *Avant-Propos*, M. de Caix de Saint-Aymour nous apprend que, depuis l'impression de son livre, il a reçu « plusieurs offres de concours : notes journalières tenues par des habitants de la région dont nous nous occupons, renseignements verbaux de témoins oculaires, carnets recueillis sur des officiers et soldats allemands ayant pris part aux combats que nous racontons, etc. » Et il se propose d'utiliser ces éléments dans le cas où la présente étude obtiendrait un accueil justifiant une nouvelle édition. Nous faisons des vœux pour que cette œuvre si intéressante prenne un développement qui en augmentera l'intérêt et la valeur. Indépendamment de la table des matières, une table de noms de lieux et de personnes complète le volume, ce qui rend les recherches faciles et rapides. E.-A. Chapuis.

La Guerre en Champagne au diocèse de Châlons (septembre 1914-septembre 1915), ouvrage publié sous la direction de Mgr Tissier. Paris, Téqui, 1916, in-12 de VIII-499 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Mgr Tissier a été vraiment bien inspiré en groupant dans ce volume tous les témoignages qu'il put recueillir sur l'invasion allemande dans son diocèse et sur les événements qui le troublèrent de septembre 1914 à septembre 1915. Cette suite de récits, écrits par des témoins oculaires, ces témoignages directs des horreurs et des péripéties de cette lutte gigantesque qui ensanglante notre pays seront des plus précieux à consulter par les historiens futurs de cette

guerre. On ne trouve pas dans cet ouvrage un exposé chronologique ou méthodique des combats qui se livrèrent sur le territoire du département de la Marne ; ce sont des suites de procès-verbaux de choses vues et vécues ; aussi la lecture de ces pages est-elle singulièrement captivante. Quand on les a parcourues, on reste avec l'impression d'avoir assisté à toutes ces scènes, souvent poignantes, mais remplies du plus bel héroïsme. Qu'ils sont vraiment grands et nobles cet évêque, ces prêtres, ces religieuses, ces civils qui simplement, sans forfanterie, ont su comprendre leur devoir, ont su résister aux exigences de l'ennemi et lui en imposer par leur attitude calme et digne ! Il était bon de ne pas laisser tomber dans l'oubli tous ces actes, dans lesquels on pourra puiser un exemple et un réconfort. Ce ne sera pas souvent sans émotion qu'on lira les pages consacrées aux ruines de Sermaize-les-Bains, à la bataille de la Marne, aux paroisses dévastées, à l'héroïsme du curé d'Esternay, au martyre du doyen de Sompuis, aux religieuses et au clergé du diocèse, à M. l'abbé Laisnez, à l'Argonne et à ses héros, à la vallée de la Tourbe, aux tombes militaires et enfin au « Rêve », belle conclusion et pleine d'envolée que Mgr Tissier a voulu mettre à la fin de ce volume. Il arrive bien à son heure, au moment où quelques énergumènes voudraient déchirer le pacte de l'union sacrée pour flétrir leurs sourdes menées et pour témoigner publiquement en faveur des prêtres et des religieux sur lesquels ils essaient de jeter le discrédit.

Jules Viard.

Journal apologétique de la guerre, par l'abbé E. Duplessy. 1re série, *1914*. Paris, Téqui, 1916, in-12 de vii-399 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est personne qui, en lisant les journaux, n'ait été frappé d'un trait, d'une démarche, d'un mot, chargés d'héroïsme, et ne se soit promis d'en garder le souvenir. Puis, d'autres faits survenant, on ne sait bientôt plus auquel rattacher telle circonstance, on confond les lieux et les temps ; finalement, on voudrait bien retrouver un récit précis des uns et des autres ; mais où ? On a laissé s'envoler les feuilles quotidiennes ; les revues sont dispersées. Un volume comme celui que nous présente M. l'abbé Duplessy semble fait tout exprès pour répondre à la difficulté. Les épisodes qui intéressent le sentiment religieux y sont décrits jour par jour. Les problèmes aussi, ou tout au moins les questions que soulèvent les événements, sont étudiés avec sympathie et résolus avec une simplicité aisée. Enfin, sous la rubrique *Témoignages* ou *Documents*, des écrits sont groupés, dus les uns à des littérateurs ou à des penseurs qui nous font part de leurs réflexions, les autres à des hommes politiques ou à des théologiens

qui fixent un point d'histoire ou de doctrine. On pourrait difficilement imaginer quelque chose de plus varié, de plus synthétique et de plus complet.

L'auteur nous avertit qu'à ce volume, qui ne dépasse pas l'année 1914, d'autres feront suite si l'accueil des lecteurs l'y encourage. Espérons que celui de 1915 ne tardera guère. Ch. Landry.

Impressions et choses vues (juillet-décembre 1914), par Charles Dauzat. Paris, Attinger, s. d. (1916), petit in-8 de 270 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les choses qu'il a vues, M. Dauzat les décrit avec netteté ; les impressions dont il accompagne ses descriptions sont peut-être moins heureuses. Il y règne je ne sais quoi de mordant et d'aigre-doux qui ne met pas en confiance le lecteur et ne lui fait pas plaisir. Encore que l'écrivain serve son pays avec générosité sans doute, il met, dans ses récits des événements de la guerre présente, un ton de raillerie qui sonne assez faux. Le sentiment de malaise qu'il fait naître ainsi augmente encore quand il parle des personnes et des choses de l'Église, incidemment d'ailleurs et sans utilité. C'est par l'angle le plus mesquin qu'il considère les religieuses de l'infirmerie où il apporte ses services, et, quand il parle du Pape, il accumule les erreurs sur les préjugés. Son patriotisme est fort accommodant, et s'il souligne les trop réels défauts de la légèreté française, il s'extasie à tout propos sur les mérites des Suisses et des Italiens. Voilà pourquoi la lecture de ce livre, écrit avec facilité et simplicité, n'est pas agréable, surtout dans la dernière partie, due à un ami de l'auteur, si j'ai bien compris, un homme d'esprit malade et aigri par son inaction forcée. G.

In Oorlogstijd, December 1914, uit het dagboek van Stijn Streuvels. Amsterdam, L. J. Veen, s. d., 1916, in-8 de 64 p.

En signalant à nos lecteurs (*Polybiblion* de mai 1915, t. CXXXIII, p. 237-239) le journal de Stijn Streuvels, nous exprimions le souhait qu'il fût continué. Ce désir est en train de se réaliser. Nous nous arrêtions au moment où l'auteur se décidait, en compagnie de son ami Vierin, à tenter de gagner Amsterdam pour y rejoindre sa famille ; c'est la réussite de cette tentative qu'il nous raconte dans ce nouveau fascicule. On y verra les difficultés auxquelles se heurte un pareil exode ; les précautions que doivent prendre ceux qui partent pour ne pas éveiller les soupçons de ceux qui restent ; les concours et les dévouements que l'on rencontre auprès de compatriotes qui, sans souci des risques auxquels ils s'exposent, facilitent le passage à la frontière. L'auteur fait des observations intéressantes sur l'état des lieux par où

il passe, sur les sentiments et la conduite de la population belge vis-à-vis des Allemands, la même indignation, la même hostilité contre l'ennemi qui piétine le sol de la patrie inspirant aux uns une attitude intransigeante, la volonté de ne voir ni connaître les soldats qu'ils sont forcés de loger, d'agir comme s'ils n'existaient pas, et n'empêchant pas les autres de distinguer entre la masse ennemie qui accable le pays et l'individu qui ne fait qu'exécuter des ordres reçus et de témoigner à celui-ci des sentiments de courtoisie et parfois même d'affection. Quand il a retrouvé sa famille dans Amsterdam, son patriotisme flamand commence à s'émouvoir de rencontrer les siens quelque peu changés, adaptés à leur nouveau centre d'action, imbibés, si l'on peut dire, de l'influence hollandaise. Ce n'est pas cependant qu'il ne soit reconnaissant à la Hollande de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle continue de faire pour ses compatriotes : il y a dans son Journal des pages instructives et éloquentes sur cette activité généreuse, sur cette chaude et délicate hospitalité des Hollandais, et ce n'est pas seulement la gratitude de ceux qui en bénificient que mérite cette conduite, c'est celle de tous les gens de cœur, de toute l'humanité. Il nous semble bon et juste de signaler ce côté de la question à ceux qui regardent la neutralité hollandaise avec une certaine défiance, presque avec hostilité. D'autre part, l'arrivée à Amsterdam, la connaissance que les journaux et les récits de ses compatriotes lui donnent plus précise et plus nette des conditions de la Belgique, modifient la manière de voir de Stijn Streuvels ; il passe de l'isolement et des ténèbres de son village, où ne parvenaient pas les bruits extérieurs, à la grande clarté du jour : il sent davantage les maux de sa patrie et l'horreur de la guerre que la brutalité germanique a fait peser sur elle. E.-G. Ledos.

The Hell of the war, by George B. Mc Clellan. New York, G. W. Dittingham company, 1916, in-16 de xi-177 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur de ce livre a consacré les premiers mois de l'année 1915 à une visite de l'Italie, de la France, de la Suisse, de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande et il nous donne ses impressions sur le premier, le second, le quatrième et le cinquième de ces pays.

Fils d'un général qui a joué un grand rôle dans la guerre de Sécession, lui-même membre pendant plusieurs législatures du congrès américain, maire de New York pendant six ans et professeur aujourd'hui de l'Université de Princeton, M. George B. Mc Clellan n'est pas une personnalité négligeable, son témoignage est de ceux qui peuvent compter aux États-Unis et influer sur l'opinion de ses compatriotes. Le nombre de pages qu'il a consacrées aux pays dont il parle n'est pas en apparence très différent : une cinquantaine sur l'Allemagne,

quarante-cinq sur la Belgique, une quarantaine sur la France et à peu près autant sur l'Italie. Je ne mets pas en doute sa bonne foi ; mais il est visible que ses sympathies le rendent, inconsciemment ou non, partial pour l'Allemagne.

Sans doute, il rend hommage aux qualités que le peuple français a déployées depuis l'ouverture des hostilités, à l'union qui s'est faite dans la nation, à sa volonté de vaincre, à la constance avec laquelle il tourne tout vers ce but et se soumet à tout pour y arriver ; sans doute aussi, il constate les vertus de la population italienne ; mais il ne néglige rien de ce qui peut discréditer les gouvernements de ces deux pays. Pour la France notamment, ce qu'il dit de l'inconstitutionnalité du gouvernement qui est à la tête de la défense nationale, du scandale qu'il y a de voir le contrôle parlementaire s'exercer aussi peu (que de gens en France estiment qu'il ne cherche qu'à s'exercer trop !), de l'irrégularité de laisser au front des parlementaires, il peut être bien assuré que ses sentiments en cette affaire ne répondent pas à ceux du pays et que la grande majorité des Français estiment, par exemple, que les députés et les sénateurs qui sont au Front — et qui le sont volontairement, ce qu'il se garde de dire, puisqu'ils ont été laissés libres d'y demeurer ou de revenir prendre leurs places dans les Chambres — remplissent mieux leur devoir envers la patrie que s'ils perdaient leur temps dans de vaines discussions et dans des intrigues de couloir.

Et son livre laisse l'impression d'un effort mal dissimulé pour exalter l'Allemagne et pour diminuer les Alliés aux yeux de ses compatriotes américains.

Cette partialité pour l'Allemagne éclate dès l'abord dans ce simple fait qu'au lieu de suivre dans l'exposé de ses impressions l'ordre qu'il a suivi dans son voyage même, c'est à l'Allemagne, visitée en quatrième lieu, qu'il donne la première place. Et non seulement il lui consacre quelques pages de plus qu'aux autres pays dont il parle, mais ce qu'il dit de la Belgique est surtout inspiré du point de vue germanique et destiné à nous présenter la domination allemande dans ce malheureux pays sous le jour le plus favorable. Or le moins que l'on puisse dire, c'est que ses chaudes sympathies pour l'Allemagne lui ont fait voir les choses sous un jour spécial et faux. « J'ai écrit, nous dit-il, ce que j'ai vu et entendu tel que je l'ai vu et entendu, donnant mes impressions avec le moins de commentaires possible. » On regrette parfois cette absence de commentaires, car on en vient à penser que M. Mc Clellan prend à son compte les affirmations qu'il répète. Quand il nous donne sans un mot de protestation l'audacieuse déclaration de l'Allemagne que c'est la Belgique qui a commencé par violer sa propre neutralité, quand il répète les dires ger-

maniques sur la violation du territoire allemand par des avions français, sans mettre à côté la dénégation énergique de notre gouvernement, ne fait-il pas preuve d'une partialité évidente? Et pourquoi veut-il qu'au sujet des atrocités commises en Belgique et en France, les neutres se fient davantage aux affirmations intéressées du gouvernement de l'empire, je ne dis même pas qu'aux rapports si modérés — si incomplets, disent des gens bien informés, — des commissions belge, anglaise et française, mais qu'aux propres carnets de leurs officiers et de leurs soldats? Malheureusement pour la thèse que veut faire admettre M. Mc Clellan nous avons sur l'Allemagne et sur la Belgique d'autres témoignages de neutres, — et de neutres dont la bonne foi ne peut pas être plus suspectée que la sienne — qui sont très éloignés de confirmer le sien.

Quant aux bonnes dispositions pour la France des « non annexionnistes » d'Allemagne, parmi lesquels il compte le Kaiser et son chancelier, que M. Mc Clellan se tranquillise ; elles n'auront pas lieu de se manifester par la raison bien simple que c'est nous, avec nos alliés, qui dicteront les conditions de paix. E.-G. Ledos.

Les Grandes Heures, par Henri Lavedan. 2e série (*février-août 1915*). Paris, Perrin, 1916, in-16 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont les impressions de la première moitié de la seconde année de cette guerre qui sont notées par un Parisien alerte et vif, à l'esprit primesautier et piquant. Comment résumer ces traits étincelants, saisir les couleurs chatoyantes de ces fusées de feu d'artifice? Les titres de ces trente petits articles diront les épisodes qu'ils content : Le Sang des noirs ; les Prières ; la Chevauchée aérienne : la Gloire des mutilés ; les Belles Familles ; les Prochains Voyages ; la Maturité de la guerre ; les Yeux perdus ; l'Éruption de l'Italie ; les Mauvais Laboureurs ; l'Autre Armée ; les Mutilés ; l'Honneur belge ; le Cimetière ; les Châteaux ; le Soldat russe ; etc. Ceux qui ont lu ces jolies pages aimeront à les relire ; aux autres, nous conseillons de prendre ce patriotique et littéraire délassement. G.

« **Rule Britannia.** » **Les Anglais et la guerre**, par Eg. d'Arcis. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, s. d., in-8 de 113 p. — Prix : 1 fr. 75.

Voici, d'après l'auteur lui-même, un écrivain suisse, quels sont l'objet et le caractère de cet ouvrage : « C'est, nous dit-il, le désir de mieux faire connaître les Anglais et leur mentalité très particulière encore mal comprise des continentaux, d'ouvrir les yeux de tous sur l'effort prodigieux qu'accomplit en silence et sans forfanterie le

peuple anglais, de donner une peinture aussi fidèle que possible de l'Angleterre pendant la guerre et de l'esprit qui l'anime, qui a inspiré les lignes qui suivent... Le présent ouvrage n'a pas la prétention d'être complet ni de faire des révélations sensationnelles ; il s'efforce d'être exact et surtout impartial ; il est, en même temps, un témoignage de reconnaissance envers un peuple au milieu duquel l'auteur a passé quelques-uns des plus beaux moments de sa vie, et un hommage à la nation pacifiste et pacifique qui verse son sang pour le salut des petits peuples. » — Chacun des vingt chapitres dont se compose cet écrit, très remarquable de forme comme de fond, est un exposé lumineux, parfois un tableau pittoresque. Les sujets traités sont les suivants : I. Dans la Manche. II. Londres. III. Liverpool. IV. Le Cheshire. V. Au pays de Galles. VI. Sur le littoral. VII. La Vie en Angleterre. VIII. Patriotisme. — Les Mères spartiates. IX. L'Angleterre pacifique et pacifiste. X. Surveillance des étrangers. — Phobie de l'espionnage. XI. Mesures de défenses. XII. Les Armées britanniques. XIII. Services auxiliaires. XIV. La Marine. XV. La Chasse aux sous-marins. XVI. Les Munitions. — Industrie et commerce. XVII. Service obligatoire et conscription. XVIII. L'Esprit public. XIX. Les Autres Nations jugées par les Anglais. XX. L'Effort britannique. — L'aspect général, physique et moral, de l'Angleterre et les modifications que la guerre y a produites sont peintes en ce livre de main de maître. On s'y instruit avec charme. L'optimisme de l'auteur et son goût décidé pour son sujet ajoutent aux coloris de son pinceau. M. Eg. d'Arcis prouve une fois de plus que la Suisse peut enrichir la France d'excellents écrivains. M. S.

Al fronte (maggio-ottobre 1915), da Luigi Barzini. Milano, fratelli Treves, 1915, in-16 de xxiii-429 p. — Prix : 5 fr.

Nous avons eu déjà le plaisir (janvier 1916, t. CXXXVI, p. 11) de parler à nos lecteurs des deux volumes dans lesquels M. Luigi Barzini nous retraçait des tableaux de la grande guerre en France et en Belgique. Aujourd'hui l'éminent correspondant du *Corriere della sera* met son beau talent à nous faire connaître et comprendre la lutte menée par son pays contre l'Autriche. Il était bien naturel qu'une fois l'Italie entrée en campagne, M. Barzini délaissât les théâtres étrangers de la guerre pour concentrer toute sa curiosité patriotique sur ceux où se déroulent les exploits de ses compatriotes. Il n'a pas pris part seulement à la grande excursion des journalistes au Front qui a duré près de cinq semaines, en août et en septembre 1915, il y a séjourné encore à diverses reprises et a pu rassembler ainsi les éléments de cet ouvrage plein de vie et de mouvement qui nous fait pénétrer

dans l'intimité de l'armée italienne, nous explique les difficultés de la lutte qu'elle a entreprise et ne peut que provoquer chez le lecteur l'admiration pour l'entrain, le courage, l'endurance des soldats de notre sœur latine.

Clairs, simples et précis, les bulletins du généralissime Cadorna sont trop sobres pour donner une idée exacte de la guerre italienne aux lecteurs qui ne connaissent pas dans le détail la topographie des pays où se déroule, avec une sûreté méthodique, l'avance italienne, la situation avantageuse qu'avaient les Autrichiens et les énormes préparatifs qu'ils avaient faits sur les frontières de leur soi-disant alliée contre laquelle ils méditaient plus ou moins sournoisement une guerre d'invasion. Les chroniques de M. Barzini mettent précisément dans un relief saisissant à quels obstacles naturels et artificiels devait se heurter l'offensive italienne; et tandis qu'en examinant sur la carte l'avance des troupes de Cadorna, l'on pourrait être tenté de la trouver fort courte, celui qui lira le beau livre que nous signalons n'aura qu'un étonnement, c'est que nos voisins aient poussé leur action avec une telle rapidité relative: il leur a fallu pour cela préparer minutieusement leur attaque et la soutenir avec une énergie prodigieuse qui fait également honneur au talent des chefs et à la valeur des troupes. C'est vraiment une lutte de géants, où les traits d'héroïsme se multiplient de tous côtés, et dans laquelle, plus que sur la plupart des autres théâtres de la guerre, l'initiative individuelle trouve moyen de s'exercer.

Les hommes qui luttent au Front donnent à ceux de l'arrière d'admirables exemples qui ne sont pas toujours suivis. Car en Italie, comme chez nous, la Préface de M. Barzini en fait foi, on se heurte en certains points de l'intérieur à des méfiances, à des mesquineries, à des soupçons, à des calomnies qui, en se développant, ne pourraient qu'avoir un effet délétère. Des livres comme celui de M. Barzini peuvent avoir et auront, nous le souhaitons, l'heureux effet d'assainir l'atmosphère du pays.

Dans les 23 chapitres de son ouvrage, l'auteur nous conduit d'un bout à l'autre du vaste Front italien, nous montre les divers modes d'activité des troupes, nous fait assister à leur vie et pénétrer dans leurs sentiments. Voici la liste de ces 23 chapitres : 1. Au Front ; 2. Moral très élevé ; 3. Vers l'Isonzo ; 4. Aux pieds du Carso ; 5. Devant Goritz ; 6. Aspects de la lutte sur l'Isonzo ; 7. Dans un hôpital ; 8. Entre le Stelvio et le Tonale ; 9. Des glaciers de l'Adamello aux olivières du lac de Garde ; 10. Parmi les rochers de l'Adige ; 11. Une majestueuse bataille de forteresse ; 12. Parmi les tours des Dolomites ; 13. Sur les cimes du mont Agordino ; 14. Dans la conque d'Ampezzo et autour du lac de Misurina ; 15. Dans le val de Sexten ; 16.

La Lutte des colosses ; 17. Où le combat n'a pas de pauses. Le Pas de Montecroce ; 18. Le Monte Nero ; 19. La Conquête de la conque de Plezzo ; 20. Autour de Tolmino ; 21. L'Héroïque Conquête de Plava ; 22. Guerre de siège autour de Goritz ; 23. Sur l'Isonzo et sur le Carso.

E.-G. Ledos.

L'Opinion italienne et l'Intervention de l'Italie dans la guerre actuelle, par Gabriel Maugain. Paris, Champion, 1916, in-8 de 107 p. — Prix : 2 fr.

Prenant pour point de départ la date du début des hostilités, M. Maugain a étudié les principales manifestations en sens opposés qui se sont produites en Italie. Il dresse la liste et fait le classement des « arguments et mobiles » tant des neutralistes que des interventionistes, et recherche sur quels groupes et dans quels milieux ces arguments ont eu prise, et de quels éléments, par suite, était formé chacun des deux grands partis ; après l'inventaire des idées, celui des hommes. On pourrait chicaner M. Maugain sur ce plan, qui a le défaut de rendre extérieurement sensible aux yeux, et peut être d'exagérer encore, au fond, un défaut à peu près inévitable en un pareil sujet : celui d'étiqueter et de cataloguer plus que ne le comporte la complexité de la vie ; des motifs qui ont eu une importance très inégale, risquant de paraître se trouver sur le même plan. L'ordre historique étant sacrifié à l'ordre logique, on saisit moins nettement les transformations de l'opinion, la répercussion qu'ont pu avoir sur elle les grands événements de la guerre. D'ailleurs la brochure reste des plus intéressantes ; elle groupe des faits nombreux, des citations curieuses (laissées souvent dans la langue originale, ce qui est un avantage) ; elle est d'une remarquable objectivité, à tel point qu'il serait difficile de dire vers lequel des partis qu'il étudie les sympathies de l'auteur l'inclineraient. C'est un excellent recueil de matériaux qui aurait pu peut-être être mis en œuvre d'une façon plus brillante.

E. J.

La Guerre et l'Italie, par Jacques Bainville. Paris, Fayard, 1916, in-18 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bainville joint à la volonté d'être réaliste en politique, la conviction qu'il y a, sinon peut-être des principes, du moins des forces sentimentales avec lesquelles le vrai réalisme doit savoir compter. Il ne les exagère pas ; il nous avertit que ce n'est pas le pur sentiment francophile, « l'idéalisme, sans plus », qui a créé et qui peut faire durer l'amitié franco-italienne. Mais il les constate et les mesure ; l'originalité de son livre, par rapport à d'autres qui traitent à peu

près le même sujet, c'est d'avoir analysé les impondérables grâce auxquels la décision de l'Italie a été tout autre chose que le résultat du long marchandage dont le *Livre vert*, si l'on s'y tenait, donnerait l'impression. Ainsi le culte de l'Italie pour ses souvenirs historiques, et l'empire que garde sur elle l'épopée du *Risorgimento* (noter qu'elle se défie elle-même de ces prestiges ; et M. Bainville rappelle qu'en août 1914, les nationalistes, les futurs apôtres de l'intervention, donnèrent encore pour mot d'ordre : Pas de sentimentalisme austrophobe !). Ainsi le prestige de la poésie, l'influence, si singulière pour nous, des écrits de Carducci, de la parole de d'Annunzio. Ainsi la réaction nationale contre la prodigieuse maladresse du Bülow et des journaux allemands, empressés à vanter le 420 diplomatique. Ainsi, et surtout peut-être, le souci passionné de l'honneur national, qui poussait à agir, à *fare da sè*, à s'affirmer grande puissance, à conquérir au lieu de recevoir sans risque et sans gloire ; et grâce auquel des ambitions très positives se voilaient d'une auréole mystique. Tous ces sentiments, d'ailleurs, bien plus répandus dans le public que dans la Chambre, laquelle ne représentait pas du tout la véritable opinion ; en sorte que le « mois historique » dont M. Bainville, sans tomber jamais dans le reportage, retrace les phases avec toute la vivacité d'un témoin oculaire, a eu le caractère d'un conflit de la nation contre le parlement. Tout cela est excellent ; peut-être M. Bainville a-t-il moins bien exposé l'attitude du Vatican et du parti catholique, dont il parle d'ailleurs fort peu. En revanche, un intéressant passage sur la manière dont les Italiens, en dehors des catholiques, envisagent la question romaine, et savent apprécier les avantages que vaut à leur pays la possession du Saint-Siège. Ailleurs, on se demande si M. Bainville ne cesse pas quelque peu d'être un pur historien. Sans vouloir altérer les faits, il est visible qu'il cherche à en tirer une leçon, et à l'insinuer à qui de droit. C'est le cas des pages remarquables consacrées à la Maison de Savoie ; cette dynastie traditionnelle, devenue, non sans crise de conscience, révolutionnaire et machiavélique, destructrice de la légitimité chez les autres, la dédaignant pour elle-même, ou du moins cherchant une nouvelle légitimité dans l'accord avec l'intérêt national ; et récompensée de son attitude par la confiance de son peuple, qui la choisit pour arbitre de ses destinées. Car M. Bainville ne veut absolument pas que les journées de mai 1915 aient rien eu de révolutionnaire. Appel au Roi, oui, non menace au Roi. Évidemment il veut offrir à notre admiration et à notre envie, un type de monarchie qui aurait fait dresser les cheveux sur la tête aux légitimistes d'autrefois, mais qui ne laisse pas d'être conforme aux conceptions d'une école plus moderne. On peut en dire autant de l'esprit areligieux, amoral, qui circule dans

tout le livre. L'influence maçonnique a baissé dans la politique italienne, du jour où, du point de vue de l'intérêt italien, elle a paru un anachronisme dangereux ; il est insinué que cette raison était nécessaire et suffisante. L'Italie s'apprête à renier le principe des nationalités, qui lui a tant servi à elle-même ; il est insinué que cela est tout naturel. Le parti nationaliste italien, simple « poignée », à l'origine, « de lettrés et d'intellectuels », est dépeint avec une sympathie pleine d'allusions ; et on ne nous laisse pas ignorer que c'est un « préjugé bourgeois » de n'attribuer « de valeur et d'action qu'aux doctrines officielles. » En somme, ce que nous donne M. Bainville, c'est la guerre italienne observée du point de vue de *l'Action française*, ce qui d'ailleurs est fort intéressant. Nous regretterions de ne pas mentionner encore des vues bonnes à méditer sur les raisons qu'ont l'Allemagne et l'Italie de se ménager mutuellement, et sur les intentions probables de l'Italie en face du problème de la réorganisation de l'Europe.

E. J.

Canada in Flanders, by Sir Max Aitken. With a Preface by the Rt. Hon. A. Bonar Law, and an Introduction by the Rt. Hon. Sir Robert Borden. London, Toronto, New York, Hodder and Stoughton, 1916, in-16 de xx-248 p., avec cartes. — Prix : 1 fr. 25.

L'un des enseignements — et pour beaucoup l'une des surprises — de la guerre a été le loyalisme montré par nos colonies et par celles de l'Angleterre. Comme l'Australie, comme les Indes, le Canada a répondu dès le premier moment et d'une manière magnifique à l'appel de la mère-patrie, trompant les pronostics non seulement des ennemis de l'Angleterre, mais même d'Anglais, comme le professeur Goldwin Smith. Il ne fallut au Dominion du Canada que deux mois, après la déclaration de guerre, pour concentrer, équiper et expédier en Europe 33.000 hommes. Et cet effort est d'autant plus remarquable qu'il fallut tout improviser et que le corps expéditionnaire fut formé pour la plus grande partie de volontaires. Et ces volontaires, accourus de tous les points du territoire et de toutes les classes de la société, qui quittaient allègrement et de leur plein gré leurs ocupations pour collaborer à la défense de l'empire britannique et dont une partie au moins, les Canadiens français, comme l'a dit Sir Wilfrid Laurier, trouvaient à s'enrôler un double motif d'honneur dans leur loyalisme pour la Grande-Bretagne et dans leur amour traditionnel de la France, ces volontaires surent rapidement s'adapter aux conditions de la guerre et formèrent un corps d'une incontestable valeur. A Neuve-Chapelle, à Ypres, à Festubert, à Givenchy, il a inscrit glorieusement son nom dans les fastes de la grande guerre. Et quand le Canada, faisant un nouvel effort, résolut d'en-

voyer en France de nouvelles forces, de manière à constituer non plus une division, mais un corps d'armée tout entier, les Alliés ne purent qu'accueillir avec joie ce nouvel appoint de troupes qui avaient su montrer dès l'abord de belles qualités d'endurance, d'énergie, d'entrain et avaient conquis une place parmi les corps d'élite qui luttent pour la civilisation contre la barbarie, pour le droit et la liberté contre l'orgueil et le despotisme. On saura gré à Sir Max Aitken, membre du Parlement, du beau livre dans lequel il met en pleine lumière, autant qu'il est possible actuellement, l'effort canadien, l'œuvre de la mobilisation et de la formation des troupes, les exploits des divisions canadiennes et quelques-uns des traits particuliers d'héroïsme par lesquels tel ou tel s'est distingué. Un chapitre particulier est consacré à l'infanterie légère de la princesse Patricia, un autre au premier ministre du Canada, Sir Robert Borden, qui a honoré le livre d'une belle Introduction, un autre enfin à la formation du corps canadien, par laquelle se clôt une première phase de la participation du Dominion à la grande guerre. Des appendices nous donnent : I. Les Messages du Roi aux Canadiens ; II. Des Extraits des dépêches du maréchal French, où il est parlé du rôle des troupes canadiennes ; III. Des Fragments du discours de Sir Robert Borden sur la guerre ; IV. Un Discours et un ordre du jour du lieutenant-général E. A. H. Alderson, commandant des troupes canadiennes ; V. La Liste des soldats canadiens qui ont obtenu des mentions ou des décorations ; VI. L'État des pertes canadiennes.

M. A. Bonar Law, secrétaire d'État pour les colonies, a bien voulu mettre une Préface en tête de ce livre qui, espérons-le, aura une suite où nous sera redite l'histoire des Canadiens depuis qu'ils forment un corps spécial. Ai-je besoin d'ajouter qu'en France le volume doit trouver, parmi les lecteurs suffisamment familiarisés avec la langue anglaise, un accueil aussi chaleureux que celui qu'il a reçu soit au Canada soit en Angleterre ? E.-G. LEDOS.

Le Destin de l'Alsace-Lorraine, *discours d'un socialiste alsacien à deux nations*, par S. GRUMBACH. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, s. d., (1916), in-12 de 136 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur annonce qu'il a « vécu de longues années en Allemagne et de longues années en France et qu'il a fait des efforts sincères pour se familiariser également avec la culture des deux pays. » Il semble qu'il a été surtout influencé par la culture allemande, à en juger par sa manière de penser et d'écrire, son style diffus, alambiqué, peu clair. Il divise son étude en six chapitres qu'il intitule : *Discours*. En France, ce mot a quelquefois un sens péjoratif que nous serions tenté d'appli-

quer à ces chapitres. Dans le premier, il pose le principe, cher aux socialistes français, de la consultation de la population de l'Alsace-Lorraine sur la nationalité qu'elle préfère. Et il pose ce principe comme « le seul moyen de résoudre la question d'Alsace-Lorraine de façon que de nouveaux conflits ne se produisent plus, le seul qui puisse établir entre les deux grandes puissances intéressées des rapports favorables au maintien de la paix future et cela quelle que soit l'issue de la guerre. » Ceci prouve que l'auteur doute de la victoire française et pense qu'après cette guerre l'Allemagne sera encore une grande puissance. Mais pourquoi veut-il limiter la consultation sur les deux seuls points : Allemagne ou France ; et pourquoi écarte-t-il la question d'autonomie ? Les raisons de son opposition à l'autonomie sont bonnes ; il n'empêche que la question est aussi posée et du moment qu'on veut consulter... L'auteur reconnaît que les socialistes allemands sont demeurés obstinément résolus à ignorer la question d'Alsace-Lorraine. Il les adjure de se rallier au principe qu'il émet. Quelle naïveté ! Nous n'en serons pas dupes. A. Gasser.

Jusqu'au Rhin. Les Terres meurtries et les terres promises, par A. de Pouvourville. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-12 de xi-368 p., avec 32 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur nous est déjà connu par de nombreux ouvrages dont quelques-uns ont atteint le succès. Littérateur et militaire, il sait aussi bien manier la plume que l'épée et le livre qu'il nous présente aujourd'hui comptera parmi ses meilleurs. Dans sa Préface, il constate que la Lorraine souffre et gémit, que l'Alsace attend et espère et que le Français de l'intérieur « connaît fort peu les provinces qui servent aujourd'hui d'otages à l'ennemi et d'expiation de nos erreurs, et qui sont sacrifiées pour notre victoire. » Il s'est donné la tâche de satisfaire « la curiosité récente et sacrée de ceux qui veulent mieux connaître les pays immolés. » Il résume en ces pages les souvenirs vivants de son enfance et de sa jeunesse passées dans les deux pays, en même temps qu'il tresse « des couronnes aux vainqueurs, et dépose des palmes sur la pierre des morts. »

L'ouvrage se divise en deux parties : 1° *Jusqu'à la Moselle*, où il décrit la Lorraine, et 2° *Jusqu'au Rhin*, où il décrit l'Alsace. Chacune de ces parties est partagée en plusieurs chapitres, où l'auteur nous parle, en un magnifique langage, du sol, de sa valeur économique et stratégique, de son histoire et des événements qui s'y déroulent actuellement, de ses habitants et de leur passé.

Ce livre a été écrit au fil des souvenirs, peut-être un peu hâtivement ; de là quelques répétitions et quelques négligences, insuffi-

santes d'ailleurs pour nuire à l'ouvrage : Massevaux mis au lieu de Masevaux, puisque ce nom vient de Maso, comme le dit l'auteur lui-même : Primin pour Pirmin (p. 227) ; l'église qui sert de halle aux blés à Guebwiller, n'est pas celle d'une filiale de l'abbaye bénédictine de Murbach, mais d'un ancien couvent de dominicains, célèbre par la chronique qu'ils nous ont laissée et dont les Waldner de Freundstein furent les bienfaiteurs ; il faut dire les de Bary (p. 229), Marbach et non Murbach (p. 251 et 252). Les cartes annexées à l'ouvrage sont parfois un peu étriquées dans leurs dimensions, comme, par exemple, celle qui prétend donner le pays entre Delme et Morhange, où se trouve à peine la première localité, mais d'où la seconde est absente, se trouvant en dehors du cadre. Nous ne chicanerons pas l'auteur sur le rôle qu'il attribue à la noblesse alsacienne, mais nous dirons avec lui que « du jour qu'il y eut une Alsace et une Allemagne — cette Allemagne qui naquit au Champ du Mensonge et qui est restée digne de son berceau — elles furent toujours l'une contre l'autre dressées. » Comme il le montre, l'origine de l'Alsace et son histoire sont toutes gauloises. Elle appartient à la France, de même que le [illegible]le palatin et le pays de Trèves la Romaine, qui sont ses Marches orientales et qu'il serait de la plus haute imprudence de laisser échapper à l'hégémonie française. La Gaule, si elle veut vivre tranquille, doit retourner aux limites que lui fixa César. A. GASSER.

Méditations dans la tranchée, par le lieutenant R... Paris, Payot, [illegible], 1916, in-18 de 255 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le lieutenant R... a beaucoup médité dans les tranchées et il a eu la [illegible] heureuse idée de noter ses « méditations » et de les publier. Tantôt c'est le devoir qui lui servira de sujet de réflexion, les différentes façons de le comprendre, en paix et à la guerre, pour le civil et le soldat ; tantôt c'est la camaraderie qui existe entre militaires, soldats et officiers ; une autre fois c'est la gloire qui l'inspirera. Jadis elle s'acquérait par la publicité : « Le cabotinage est la plaie du siècle » (p. 8[illegible]). « La gloire est un précieux, mais lourd fardeau. Quand on a conquis, par une belle action ou par une œuvre fameuse, l'estime et l'amour des hommes, on appartient à la foule, et la foule est exigeante. » Dans les tranchées, la gloire a une action considérable ; car tous admirent, sans jalousie, les actes héroïques, la force, la bravoure à la guerre ; et dans la vie civile, ces hommes braves devant le danger, devant la mort, avaient peur dans la vie de ce que pourrait penser tel ou tel de leurs voisins.

L'auteur termine par de jolies pages sur l'honneur ; comment chacun le comprend, et sur la Patrie, pour laquelle nous devons nous

dévouer sans cesse. Quelques anecdotes, peu nombreuses mais bien contées, quelques jolis tableaux représentant différents aspects de la vie des tranchées, viennent compléter ces méditations.

Parmi tous les ouvrages inspirés par la guerre, celui-ci mérite une place à part. On sent chez l'auteur un profond amour du soldat : il étudie sa mentalité, cherche à le faire parler afin de le mieux comprendre. Écrit dans un style simple, le volume du lieutenant R... contient beaucoup d'idées personnelles ; l'auteur ne se contente pas de raconter ce qu'il a vu ; la guerre est pour lui une école, il y cherche et en tire de très utiles leçons. « Mon objet est d'honorer toutes les vertus, même les plus modestes et de déterminer la leçon que tirera chacun de nous de l'épreuve tout entière » (p. 43). Il faut ajouter qu'il a fort bien réussi. B. DE LA GARANDERIE.

La Crise européenne: *La Guerre, ses causes, ses résultats, la cour d'arbitrage, l'armistice, etc., au point de vue neutre et objectif*, par GEORGES WETTSTEIN. Lausanne, Imp. de la Société suisse de publicité, 1914, in-8 de 81 p.

La présente brochure, qui date déjà, a, semble-t-il, été traduite de l'allemand. Elle est l'œuvre d'un Zurichois que l'on peut qualifier de *neutral*, expression qui, dans l'esprit de nos excellents amis de la Suisse romande, est prise en mauvaise part.

D'une manière générale, M. Wettstein s'essouffle à vouloir être impartial : il n'atteint pas le but. — Page 19, justification embarrassée — ou simple explication si l'on veut, — de la violation de la neutralité belge par l'Allemagne. — La page 44 fait un tableau exact de la guerre ; mais le blâme s'étend à chacun des belligérants, bien que ce tableau soit celui des atrocités germaniques, dûment constatées. — Le comble (p. 45-46), c'est que les nations qui se défendent contre une agression des plus caractérisées et celles qui les ont mises dans cette nécessité sont, aux yeux de M. Wettstein, également responsables de la guerre. — Pages 49-54, il est question de « la manière de faire la guerre. » Sans nommer l'Allemagne, ces quelques pages flétrissent les actes abominables qu'elle a commis et qui sont d'universelle notoriété. Pourquoi donc reculer devant une précision ?

Je pourrais multiplier les citations et les critiques, mais à quoi bon ? Somme toute, ce petit volume est l'œuvre d'un illusionniste qui, croyant qu'aucun des partis en présence ne pourra être complètement vaincu, prêche d'abord le désarmement et l'union des États d'Europe dans des conditions assez utopiques parfois et, finalement, prône le rétablissement de la paix par l'intervention et l'arbitrage des neutres.

De ce dernier rêve, M. Wettstein peut faire son deuil ; jamais les

Alliés ne le transformeront en réalité, car nulle paix durable n'est possible sans la destruction du militarisme prussien, dont la malfaisance ressort si éloquemment du livre d'avant-guerre de l'Allemand O. R. Tannenberg, dont il est question plus haut (p. 209-211), lecture que je recommande fort à M. Wettstein. E.-A. Chapuis.

Théologie de la guerre en dix-huit leçons, par l'abbé L. Rouzic. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-12 de ix-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quelles causes, quelles conditions rendent la guerre licite ou illicite ? Quel est le but de la guerre, quelles en sont les lois, quelles sont les obligations que, directement ou indirectement, elle engendre pour les consciences ? Quel jugement philosophique est-il raisonnable de porter sur la guerre ? Quelle est l'attitude de l'Église catholique devant le fait historique de la guerre à travers les siècles ? Quelles sont les immunités légitimes des clercs en matière de service militaire, soit pendant la paix soit pendant la guerre ? On voit l'importance et l'intérêt des problèmes que M. l'abbé Rouzic a discutés dans ses conférences aux futurs polytechniciens de l'École Sainte-Geneviève de Versailles (ancienne École de la « Rue des Postes ») et qu'il expose avec plus d'ampleur dans ce volume sur la *Théologie de la guerre*. L'exposition est sobre, intéressante, judicieuse. L'auteur développe avec autant de mesure et de sagesse que d'exactitude les principes traditionnels de la philosophie et de la théologie catholiques sur le recours à la force des armes pour la défense ou le rétablissement du droit. Yves de la Brière.

Les Catholiques au service de la France. I. *Les Diocèses de l'intérieur : Paris, Versailles, Meaux*, par Paul Delay. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Répertoire clair, exact, bien ordonné des organisations religieuses et charitables suscitées depuis le début de la guerre dans les diocèses de Paris, Versailles et Meaux sous l'impulsion ou avec les encouragements de l'autorité ecclésiastique. Ce *memento*, d'une consultation commode, est, en même temps, d'une lecture attachante et, disons mieux, émouvante. La simple description de ces manifestations de piété religieuse et de cette formidable mobilisation de la charité catholique, l'évocation sans phrases du rôle de l'évêque de Meaux, devenu *defensor civitatis* aux approches de l'invasion prussienne, tout cela fait toucher du doigt comment et combien (ailleurs même que sur les champs de bataille) ont su agir et travailler *les catholiques au service de la France.* Yves de la Brière.

Aux Infirmières de France. Quelques pensées, par Mgr Touchet. Paris, Lethielleux, s. d. [1916], in-12 de 240 p. — Prix : 2 fr. 50.

Faites lire ce gracieux volume par toutes les dames qui ont l'honneur de servir et de soigner les blessés de la guerre dans les hôpitaux officiels du service de la Santé militaire ou dans les hôpitaux de la Croix-Rouge. Mgr Touchet montre avec délicatesse et avec éloquence aux infirmières catholiques la grandeur de leur *ministère* (car tel est le terme exact) et chacune des obligations morales ou professionnelles que ce *ministère* leur impose. Nous avons surtout remarqué les chapitres concernant l'assistance à la messe et la sainte communion, ainsi que les chapitres où sont énumérés les écueils dont les infirmières doivent *se défier*. Oh ! les bons conseils de l'évêque d'Orléans ! « Ma Sœur l'infirmière, défiez-vous des compliments exagérés ; défiez-vous de la passion ; défiez-vous d'une certaine compassion [ici, une page charmante] ; défiez-vous de vos propres inspirations ; défiez-vous de la pusillanimité, de la vaine curiosité, de la jalousie, de la turbulence, du désordre, de la lassitude.... » Celles qui auront lu, compris, pratiqué les conseils de Mgr Touchet seront des infirmières accomplies et de méritantes héroïnes de la charité chrétienne.

Yves de la Brière.

Vers l'Évangile sous la nuée de la guerre. *Courtes méditations pour commencer chaque semaine,* par Wilfrid Monod. Paris, Fischbacher, 1915, 2 vol. in-16 de 213 et de 203 p. — Prix : 5 fr.

Paroles françaises, prononcées à l'oratoire du Louvre par le pasteur John Viénot. Paris, Fischbacher, 1916, in-16 carré de 177 p. — Prix : 2 fr.

Luther et l'Allemagne, par John Viénot. Paris, Fischbacher, s. d. [1916], in-18 de 40 p. — Prix : 0 fr. 30.

— Dans les « courtes méditations » de M. le pasteur Wilfrid Monod, il y a de nobles et généreuses pensées. Mais nous avons le devoir impérieux d'articuler contre cet ouvrage deux griefs du caractère le plus grave. D'abord, il contient quelques outrages intolérables à l'égard de la véritable Église. On y voit, par exemple, que la religion du moyen âge « souillait de son dogme et de son encre les sources mêmes de la vie et balançait chaque berceau comme un hamac fragile entre l'abîme du péché originel et le gouffre de l'enfer. Chaque fois que l'Église a promulgué cette sombre doctrine (reproche que M. Monod devrait appliquer surtout à Calvin), elle a déposé ouvertement sur la face radieuse de Jésus-Christ le baiser du traître et du renégat » (Tome Ier, p. 147). D'autre part, le patriotisme de M. Wilfrid Monod se complique d'une idéologie démocratique et humanitariste qui prête aux contradictions les plus justifiées. L'auteur veut que nos soldats se battent pour *servir coûte que coûte les*

postulats éternels. « Par un paradoxe inouï, splendide, prophétique, le conflit européen pulvérisera le spectre stupide et déshonorant de la force ; et, sur les débris de son empire, l'Idée entonnera comme l'alouette, au grand soleil de la liberté, avec une délirante allégresse, l'hymne frénétique de la paix » [*sic*]. (Tome Ier, p. 125). M. Monod fait volontiers des énumérations qui, à nos yeux, sont blasphématoires : N.-S. Jésus-Christ, sainte Blandine, Jeanne d'Arc, Jean Hus, Gaspard de Coligny, Claude Brousson ; et, de chacun de ces personnages, l'auteur répète uniformément : « il est mort [ou elle est morte] pour moi » (Tome Ier, p. 13 et 14). Et plus loin voici une énumération analogue avec la détestable et sophistique transformation des préceptes d'ordre moral et surnaturel contenus dans l'Évangile en maximes d'ordre social et politique : « Consciemment ou inconsciemment, que furent Pierre Valdo en France au douzième siècle, François d'Assise en Italie au treizième, Wyclif en Angleterre au quatorzième, Jean Hus à Prague et Savonarole à Florence au quinzième, Luther et Calvin au seizième, sinon des pionniers de la démocratie ? » (Tome Ier, p. 198 et 199). Vraiment, il nous est impossible de souhaiter une diffusion quelconque à un pareil recueil : car c'est le bon grain et non pas l'ivraie dont nous recommandons habituellement de jeter la semence dans le champ du Père de famille.

— Nous aurions pareillement des réserves à formuler contre mainte appréciation contenue dans les sermons prononcés à l'occasion des principaux événements de la guerre par M. le pasteur John Viénot en l'église protestante de l'Oratoire du Louvre. Mais nos critiques seraient beaucoup moins graves que contre les « méditations » de M. le pasteur Wilfrid Monod. Les discours réunis par M. Viénot sous le nom de *Paroles françaises* méritent réellement leur titre. Elles s'inspirent d'un ardent patriotisme, elles expriment bon nombre de vérités salutaires, elles traduisent un loyal effort de sincérité chrétienne et de fraternité française dans le respect de l'*union sacrée*.

— Mais M. le pasteur John Viénot a estimé ensuite que, de notre côté, on avait contrevenu aux exigences de l'*union sacrée* en attribuant une place considérable à Luther et au luthéranisme dans la genèse des tendances et des aberrations du germanisme moderne. Alors, dans une conférence sur *Luther et l'Allemagne*, conférence publiée aujourd'hui en brochure, M. Viénot prétend dégager la responsabilité morale et venger la mémoire du premier initiateur de la Réforme protestante. La défense de Luther et le réquisitoire contre « la souillure romaine au seizième siècle » relèvent des méthodes défectueuses d'une apologétique plutôt fragile, agressive et unilatérale. Néanmoins, tout n'est pas faux dans les doléances de M. Viénot contre les détracteurs systématiques de Luther. L'auteur cite (entre

plusieurs autres) deux appréciations que, pour notre part, nous n'hésitons pas à désavouer comme outrancières et absurdes. Mais nous supplions M. le pasteur John Viénot de ne pas considérer pareilles diatribes comme engageant à aucun degré la responsabilité des catholiques français. Les deux auteurs en question sont deux écrivains *hors cadre*, notoirement excentriques et qui ne font profession, ni l'un ni l'autre, d'orthodoxie catholique : l'ancien anarchiste Laurent Tailhade et l'ancien *mage* Joséphin Péladan. De grâce, que l'on ne nous inflige pas des solidarités comme celles-là !

Yves de la Brière

— Le lieutenant Oertlé a condensé dans une brochure de 63 pages qui présente, dans une sorte de tableau, *l'Organisation générale de l'armée française* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-8 étroit Prix : 0 fr. 75). Quelques figures facilitent encore aux yeux des lecteurs cette vue d'ensemble claire et méthodique. Après les détails de la composition des trois armes, on expose le fonctionnement des services de ravitaillement et d'évacuation. C'est très bien d'avoir mis ces notions à la portée du public qui chaque jour entend parler sans toujours la comprendre, faute de la connaître, une langue spéciale aux choses de la guerre.

— Dans notre livraison d'octobre 1914 (t. CXXXIV, p. 217-220), nous avons rendu compte du livre du prince de Bülow, « l'homme d'État qui fut, de 1897 à 1909, le collaborateur et le confident de l'empereur Guillaume II » : *La Politique allemande*, traduit par M. Maurice Herbette, avec un Avant-propos prophétique de M. J. de Selves, ancien ministre des affaires étrangères, datée du 1er juin 1914. Le succès légitime de cette traduction a décidé la librairie Charles-Lavauzelle à mettre à la portée du plus grand nombre une édition de prix plus abordable aux bourses moyennes (3 fr. au lieu de 10). C'est la 9e, qui mérite l'accueil empressé de tous les bons Français que passionne la guerre actuelle (in-18 de 323 p.).

— Le sujet traité dans l'opuscule : *L'Allemagne, les neutres et le Droit des gens*, par M. Robert Perret (Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 64 p. Collection *Pages actuelles*, n° 68. Prix : 0 fr. 60) commence à être un peu rebattu. Toutefois M. Robert Perret, en y donnant une large place à l'histoire, y a trouvé la matière d'un utile et instructif travail. Nous y avons notamment remarqué la juste critique des théories de Hobbes, de Grotius et de Puffendorf (p. 12 et suiv.) auxquelles s'oppose la doctrine, non seulement plus chrétienne, mais plus humaine, du cardinal Bellarmin (p. 14-15) ; l'exposé des conceptions et de l'influence de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hegel (p. 15 et suiv.) ;

la distinction et l'opposition des esprits *libéraux* et des esprits *panthéistes* en Allemagne entre le congrès de Vienne et le traité de Francfort (p. 19) ; le curieux conflit de Treitschke et de Bluntschli à Heidelberg (p. 22 et suiv.) : les pages relatives aux origines belges (p. 32 et suiv.), aux préparatifs militaires de l'Allemagne (p. 43 et suiv.) ; à la violation partielle des neutralités qu'elle avait formellement garanties (p. 48 et suiv.) ; à ses vains essais de justification (p. 52-53), enfin à la crédulité servile des publicistes allemands (p. 53 et suiv.). Nous eussions préféré que l'auteur s'abstînt de terminer sa brochure par une citation un peu intempestive de la prophétie dite de Malachie.

— Le nº 93 des *Pages d'histoire 1914-1915* n'est autre que *le Second Livre blanc allemand*, précédé d'*Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges*, par M. Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge (Paris, Berger-Levrault, 1916, in-12 de 134 p., avec de nombreux fac-similés inédits. Prix : 1 fr.). *Ce Second Livre blanc allemand*, ayant reproduit une partie des falsifications connues, M.-F. Passelecq a voulu l'étudier de près. Il y a découvert une nouvelle et grave altération restée jusqu'ici inaperçue : la mutilation audacieuse de l'ultimatum allemand du 2 août 1914 à la Belgique. Cette circonstance a amené M. Passelecq à soumettre à une étude approfondie l'ensemble des nombreuses altérations officielles infligés aux documents belges par le gouvernement de Berlin. Il a fait également une analyse solide de la thèse de droit allemand sur la neutralité de la Belgique. Enfin il a exposé les surprenantes variations de la presse officieuse germanique dans l'exploitation du thème de la « connivence anglo-belge. » Il faut avoir lu ces pages convaincantes et vu de ses propres yeux, en fac-similé, ces pièces falsifiées, pour se rendre compte de la place que tient la fourberie et le mensonge dans la documentation officielle allemande. Ce nº 93 des *Pages d'histoire* est assurément l'un des plus importants, des plus suggestifs de cette excellente collection.

— L'union qui s'est faite instantanément, spontanément, dès la déclaration de guerre, entre les Français des opinions les plus opposées a présenté au monde un beau et touchant spectacle. Et si l'on ne peut compter qu'au lendemain de la victoire cette union demeurera aussi forte, l'on ne doit rien négliger pour en assurer le maintien général. M. Henri Joly, avec la haute compétence qui lui appartient dans ces questions, recherche ce qui a le plus troublé dans le passé la paix religieuse ; il étudie les raisons ou les prétextes des méfiances et des hostilités contre les croyances religieuses qui ont signalé les dernières années de notre histoire ; il rappelle que l'Église ne forme pas un parti, qu'elle est au-dessus de tous les partis, il montre la

souplesse des institutions catholiques et il esquisse comment *la Paix religieuse* pourra être conclue et scellée (*Pages actuelles*, n° 71. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 47 p.). C'est un opuscule à lire et à méditer.

— *Un village lorrain pendant les mois d'août et septembre 1914. Réméréville*, par M. C. Berlet (Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 59 p. avec 4 pl. et 1 carte. N° 74 de la collection *Pages actuelles*) est le récit d'impressions sincères, au jour le jour, dans un style bien français, concis, net, incisif, des heures tragiques vécues par un petit village lorrain situé sur la ligne de feu pendant la bataille du Grand-Couronné. C'est d'abord l'ordre de mobilisation du 1er août, même impression sur ce village rapproché de la frontière, qu'en arrière, bien en arrière. Puis c'est le combat épique, le 3 août, entre le dragon Escoffier et le uhlan Dickmann ; la poussée enthousiaste sur Morhange, suivie, hélas ! de la retraite et enfin la bataille qui amène la destruction du village par les obus et l'incendie. Ce récit a la valeur d'un document, car il atteste l'agression des troupes allemandes sur le territoire français à dix kilomètres de la frontière, *avant* la déclaration de guerre.

— L'opinion carliste en Espagne s'est — dans sa grande majorité — déclarée de la façon la plus passionnée pour la cause allemande : on n'a pas oublié les discours du chef le plus écouté du parti, Don Juan Vázquez de Mella. Combien cette attitude est inexplicable, combien elle froisse les véritables intérêts et lèse les hautes traditions du parti, c'est ce qu'explique à ses coreligionnaires un des carlistes les plus estimés, Don Francisco Melgar, le dernier secrétaire de Don Carlos, le précepteur et le confident intime de Don Jaime. Dans cette brochure qu'il intitule justement : *Amende honorable* (*Pages actuelles*, n° 67, Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 80 p., publié sous les auspices du Comité catholique de propagande française à l'étranger), parce qu'il y fait amende honorable à la cause des Alliés, D. Francisco Melgar flagelle non sans rudesse les procédés de la presse carliste, dont il nous donne de tristes exemples ; il marque nettement les raisons qui devraient décider les honnêtes gens attachés aux traditions de foi catholique et d'honneur du parti carliste à ne pas se solidariser avec un empire dont les idées directrices sont anti-catholiques et qui n'a jamais traité avec bienveillance les porte-drapeaux du carlisme. On trouvera dans sa brochure sur les origines de la guerre, sur la conduite de François-Joseph vis-à-vis de Don Jaime des révélations curieuses. Espérons que M. A. Morel Fatio, dans la belle Préface dont il a honoré cet ouvrage, se montre quelque peu pessimiste en nous engageant à ne « pas nous bercer d'illusions »

et que la vérité pénétrera plus tôt qu'il ne le pense dans les milieux qu'elle vise à atteindre.

— Il n'est pas possible de comparer *le Carnet sublime* dont nous parle M. Paul Gsell (Paris, Larousse, s. d. (1916), in-12 de 22 p., un portrait et 8 fac-similés. Prix : 0 fr. 50) avec ceux laissés entre nos mains par des Allemands morts ou faits prisonniers. Ces derniers sont révoltants pour la plupart : M. J. Bédier, entre autres, l'a surabondamment établi. *Le Carnet sublime* a appartenu à un jeune officier français, René-Marie-Auguste Lucquiaud, « mort à vingt-quatre ans pour la patrie, à Angres, dans la Somme, le 26 mai 1915. » Un éclat d'obus ayant enlevé tout le bas du visage de Lucquiaud, la bouche, les deux mâchoires et le nez, le pauvre blessé est emporté à l'arrière par son ordonnance. Il ne peut parler, mais, comme il s'agite, on comprend qu'il veut écrire. On lui donne un crayon et un carnet sur lequel, avec une énergie surhumaine, il arrive à tracer ses dernières volontés, toutes d'honneur, de bonté, de charité. Ce bref testament, écrit hâtivement, dans le sang, avant que la mort toute proche eût accompli son œuvre, méritait bien que M. Gsell le caractérisât par ces mots : *Le Carnet sublime*.

— Puisque la calomnie qui s'acharne contre le clergé continue de cheminer sournoisement et poursuit son œuvre néfaste, il demeure nécessaire de combattre par tous les moyens la « rumeur infâme. » Son Éminence le cardinal Sevin, archevêque de Lyon, n'a pas jugé inutile de lui consacrer une lettre pastorale : *Le Prêtre et la Guerre* (Lyon et Paris, Vitte, 1916, in-16 de 30 p. Prix : 0 fr. 15). En déterminant avec netteté d'où vient la rumeur, ce qu'elle vaut et où elle va, en la dénonçant avec une énergie apostolique, c'est, comme il le dit, la cause de la France qu'il sert aussi bien que celle de l'Église.

— A côté de cette brochure, voici un petit tract populaire, qui peut être répandu avec utilité : *Le Pape, les évêques et les prêtres français n'ont pas provoqué ni fait la guerre. Elle a été voulue et déclarée par l'empereur d'Allemagne* (Saint-Louand, Chinon, Indre-et-Loire, Œuvre du sou de la presse, 1916, in-4 de 4 p. Prix : 0 fr. 10 ; le 100, 1 fr. 60 ; le 1000, 12 fr.). Si l'on ne peut se flatter de mettre un terme aux menées infâmes de calomniateurs sans foi ni pudeur on peut espérer du moins que les âmes faibles qui se sont laissé égarer par ces bruits verront leurs yeux dessillés.

— Quand le calme sera rétabli en Europe, il sera curieux de comparer les événements accomplis avec *les Prophéties relatives à la guerre de 1914-1915*, publiées par M. Gabriel Langlois (Paris, Berger-Levrault, 1915, in-12 de 58 p. Prix : 0 fr. 60). En attendant, nous renvoyons nos lecteurs à un article s'appliquant au même sujet inséré dans notre précédente livraison (p. 160-161).

— M. Henri Grappin, examinant *la Question de Silésie* (Extrait de la revue *Polonia*. Paris, Agence polonaise de presse, 1916, in-16 de 38 p.) qui pourra se poser à la fin de la guerre, expose les raisons qui militent pour l'attribution à la Pologne sinon de toute la Silésie, du moins de la plus grande partie de cette région. Détachée de la Pologne au XIVe siècle, la Silésie, tant autrichienne que prussienne, a vu, au cours du XIXe siècle, la nationalité polonaise reprendre racine et vivre d'une vie vigoureuse ; dans certains endroits les Polonais forment plus de la moitié de la population totale. En outre, l'importance économique du pays et des motifs politiques devraient pousser les Alliés à retirer la Silésie à la Prusse pour l'attribuer à la Pologne reconstituée. C'est un grave problème, moins facile peut-être à trancher que ne le dit l'auteur.

— En octobre 1915 (t. CXXXIV, p. 180), nous avons signalé les quatre premiers volumes des *Auteurs célèbres au bivouac* inaugurant la *Bibliothèque des Poilus*. Nous recevons les trois suivants (Paris, Berger-Levrault, 1916, 3 vol. in-16 de chacun 96 p. Prix de chacun : 0 fr. 75), formés de huit comédies de Jules Moinaux, Eugène Verconsin, Eugène Labiche et Marc-Michel, Lambert Thiboust et E. Grangé, plus la *Ballade à la lune*, d'Alfred de Musset, dont la fin, comme chacun sait, est de ton un peu leste. En tête de chaque volume a été placée une brève notice bio-bibliographique des auteurs. Indépendamment de ceux de nos braves qui pourront lire avec intérêt ces pièces amusantes, il n'est pas douteux que, sur le Front, il se trouvera des « Poilus », acteurs de profession ou artistes amateurs, capables de les bien interpréter pour distraire leurs camarades entre deux combats et surtout pendant un repos prolongé à l'arrière. Comme les précédents volumes, ceux-ci donnent sur leurs couvertures intérieures des cartes relatives aux Fronts français, italien et russe, et cela du 30 septembre au 31 décembre 1915.

— Vingt-deux poésies forment le gracieux petit volume que le général Bruneau vient de donner à la collection dite *Bibliothèque de la guerre 1914-1916* sous le titre : *Vers héroïques, poèmes à lire et à dire* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-12 de 68 p. Prix : 1 fr.). A côté du talent, qui est réel, il y a dans ces pages une vivacité, une ardeur et une force d'expression tout à fait remarquables. L'auteur chante — si l'on peut dire — *le Canon, la Mitrailleuse, le Clairon, le Tambour, le Sabre, l'Épée, la Balle et la Baïonnette*, etc. Le recueil s'ouvre par une pièce de large envolée : *Debout les Morts* ! qui a été dite par Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, à la fête des Croix de guerre, au Trocadéro. S'adressant *A Guillaume II*, « empereur du monde », le général-poète, après l'avoir fortement « secoué », comme l'on dit familièrement, finit par lui dire :

Que l'Univers entier soulevé contre toi,
Écrase enfin dans leurs repaires
Tes reîtres assassins, bandits sans foi ni loi,
Comme on écrase des vipères !

Albums. — Le *Polybiblion* a parlé des deux premières éditions des *Mots historiques du pays de France* (décembre 1895, t. LXXIV, p. 506 et décembre 1896, t. LXXVII, p. 508). De cet album artistique, nous recevons une nouvelle édition (Tours, Mame, 1915, gr. in-4 de 105 p., contenant de magnifiques compositions en couleurs et en camaïeu, ainsi que de nombreuses gravures dans le texte, par Job. Prix, cartonnage en couleurs, dos toile : 6 fr. 50). Les mots historiques recueillis ici par M. Trogan remontent à Clovis et, à travers nos annales mouvementées, vont, cette fois, jusqu'à l'heure présente, ou peu s'en faut. Car il est bien évident que d'autres mots nombreux pourront encore être ajoutés quand la guerre européenne aura pris fin. En attendant, on lira dans ces pages intéressantes, captivantes et instructives, trente anecdotes héroïques (p. 84-97) dont nos « Poilus » de toutes classes sociales, de tous grades et de toutes opinions sont les inoubliables héros. Superbe album, de prix très accessible, que nos abonnés devront noter surtout pour les étrennes qu'ils pourront avoir à distribuer autour d'eux en décembre prochain.

— Dans notre précédente livraison (p. 173), nous avons annoncé le 1er fascicule d'une publication qui, une fois terminée, constituera un album magnifique : *La Guerre. Documents de la Section photographique de l'Armée (ministère de la guerre)* (Paris, Armand Colin, gr. in-4 de 28 centimètres sur 35. Prix du fascicule : 1 fr. 25). Depuis, nous sont parvenus trois nouveaux fascicules, contenant chacun 2 pages de texte sur 3 colonnes, rédigées par M. Ardouin-Dumazet et expliquant les 24 grandes planches généralement formées de plusieurs sujets. Le présent ensemble compte donc 72 planches ; nous allons en donner un aperçu nécessairement succinct. Le fascicule II, *Abris et Tranchées*, nous transporte sur toute l'étendue du Front, en Artois, Picardie, Soissonnais, Champagne, Argonne, Vosges ; de la Bassée et de Loos à l'Hartmannvillerskopf. Il nous présente la tranchée avec son réseau de boyaux, ses créneaux et ses sapes, et sous ses aspects les plus variés : revêtue de sacs de terre, couverte de tôle ondulée, protégée par des fils de fer barbelés. Il nous fait assister à l'exécution de ces tranchées et abris et nous fait voir tout ce que l'œil peut découvrir d'un créneau de première ligne : sol bouleversé, forêts déchiquetées, localités en ruines. — Avec le fascicule III, *les Alliés à Salonique*, nous pénétrons dans ces âpres régions balkaniques où se développe un drame guerrier des plus émouvants. Nous assistons à la mise en route du corps expéditionnaire, à la vie à bord, à l'arrivée

à Salonique et au débarquement des troupes et du matériel. Puis c'est la vue des premières installations aux abords de la ville, la marche en Serbie le long du Vardar et la retraite, admirablement conduite, avec ses épisodes héroïques. Voici enfin le camp retranché de Salonique et les divers aspects de la cité et de son port. — Le fascicule IV, *Dans la forêt d'Argonne*, évoque cette contrée aux défilés historiques grâce à des vues saisissantes : ruines pittoresques au milieu desquelles s'abritent nos soldats ; gorges profondes où, par des sentiers qui conduisaient autrefois à des rendez-vous de chasse, nous voyons défiler les officiers en tournée d'inspection ou veiller les sentinelles. Le Four de Paris, la Chalade, les Islettes, Clermont-en-Argonne, Vauquois : tous ces coins hier encore ignorés, aujourd'hui célèbres, nous sont montrés sous l'effroyable aspect que leur ont donné vingt et un mois de guerre. VISENOT.

PUBLICATIONS RÉCENTES D'ÉCRITURE SAINTE ET DE LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Pantheon babylonicum. Nomina deorum e textibus cuneiformis excerpta et ordine alphabetico distributa*, adjuvantibus ROMEO PANARA, JOS. PATSCH, NIC. SCHNEIDER, edidit ANTONIUS DEIMEL *(Scripta pontificii Instituti biblici)*. Romae, sumptibus pontificii Instituti biblici, 1914, gr. in-8 de XVI-264-35 p., avec 35 pl., 8 fr. — 2. *Le Problème des origines et des migrations*. I. *La Bible document historique*. II. *Science et méthode*. III. *La Grande Hypothèse. Origine de la race blanche*, par JEAN D'ÉRAINES. Paris, Leroux, 1914, in-8 de 174 p., 7 fr. 50. — 3. *Les Emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin*, par MAURICE VERNES *(Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Sciences religieuses*, t. XXXIX*)*. Paris, Leroux, 1914, gr. in-8 de 256 p., 7 fr. 50. — 4. *L'Histoire sainte commentée au point de vue apologétique, dogmatique et moral*, par l'abbé O. NICAISE et l'abbé H. GÉVELLE, 3ᵉ édit. revue et augmentée, avec carte et plans. Roulers, J. de Meester, s. d., in-8 de XXII-592 p., 4 fr. — 5. *Jésus-Christ. Sa vie, son temps*, par le P. HIPPOLYTE LEROY (*Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris et de Bruxelles*). Année 1911. Paris, Beauchesne, 1914, in-12 de 494 p., 3 fr. — 6. *Évangiles apocryphes*. II. *L'Évangile de l'enfance, rédactions syriaques, arabe et arméniennes* ; traduites et annotées par PAUL PEETERS. Paris, Auguste Picard, 1914, in-16 de LIX-330 p., 3 fr. — 7. *Christus in seiner Präexistenz und Kenose nach Phil., 2, 5-8*. I Teil : *Historische Untersuchung*, von HEINRICH SCHUMACHER (*Scripta pontificii Instituti biblici*). Rom, Verlag des päpstl. Bibelinstituts, 1914, in-8 de XXXI-236 p., avec 1 pl., 4 fr. 50. — 8. *Un Commento a Giobbe di Giuliano di Eclana*, da P. ALBERTO VACCARI (*Scripta pontificii Instituti biblici*). Roma, Pontificio Instituto biblico, 1915, in-8 de VIII-218 p., 3 fr.

1. — Le P. Deimel, professeur d'assyriologie à l'Institut biblique de Rome, aidé par trois de ses anciens élèves (une note indique la part de travail de chacun de ses collaborateurs), nous fait connaître, autant que le permet l'état actuel de la science assyriologique, le Panthéon babylonien, *Pantheon babylonicum*. Des textes cunéiformes édités jusqu'aujourd'hui, malgré les lacunes qu'ils présentent, il a extrait les noms de 3300 dieux, connus et honorés à Babylone, et en les rangeant par ordre alphabétique, il en a formé un curieux dictionnaire.

Parmi les essais analogues, je n'ai pas vu cité un mémoire de l'abbé Henri de Genouillac, qui fut le premier travail de ce jeune assyriologiste. Les difficultés de constituer un recueil aussi étendu n'étaient pas petites. L'auteur avait à parcourir tous les textes cunéiformes édités et à y relever les noms des dieux babyloniens cités. Il avait surtout à choisir, parmi les diverses méthodes de transcription de ces noms, celle qui lui paraissait la plus rationnelle. Il s'en est expliqué dans son Introduction et il a publié, en deux appendices lithographiés, des spécimens du mode de transcription qu'il a adopté. Son lexique, qui a exigé un labeur très considérable et très méritoire, sera surtout utile aux assyriologistes. Il leur offre un compendium alphabétique, aussi complet que possible, des dieux babyloniens, avec l'indication de tous les textes, actuellement édités, où il est parlé d'eux. Ce résumé méthodique groupe les résultats jusqu'à présent obtenus et présente un cadre, dans lequel il sera facile d'intercaler les publications futures. Les spécialistes pourront y découvrir quelques lacunes et quelques inexactitudes, à peu près inévitables dans un travail de ce genre ; mais l'auteur escompte avec raison leur indulgence, en raison des difficultés énormes que présentait la constitution d'un si vaste recueil. Le Panthéon babylonien servira aussi aux exégètes de l'Ancien Testament, à qui il fera mieux connaître la religion des Babyloniens qui a exercé une très grande influence sur les religions des peuples de l'Asie antérieure. Du reste, l'auteur a exposé, à leur usage et à celui du grand public, les principales conclusions de son étude sur la religion babylonienne, après avoir indiqué les catalogues divins que fournissent en petit nombre les textes archaïques, la plupart écrits en sumérien, et les textes plus récents, dans les deux langues, sumérienne et assyro-babylonienne, plus nombreux, mais malheureusement lacuneux. Indiquons ici les plus importantes pour affriander les lecteurs. Les dieux babyloniens dérivent les uns des autres par voie de génération. A l'origine, deux principes, l'un masculin et l'autre féminin, Abzu et Tiamat (ou Mummu), personnifiaient la matière informe. Ils engendrèrent deux couples nouveaux, dont le second est Ansar et Kisar, procréèrent Am, Enlil et Enki, desquels dérivent tous les autres dieux. On connaît cinq catalogues différents de 21 couples de dieux, pères et mères, à l'origine androgynes, puis séparés, ou au moins prototypes et points de départ de l'évolution des dieux postérieurs. Les dieux mauvais et les démons proviennent d'eux comme les dieux bons. Tous ces dieux, aussi bien que les forces secrètes des tables du destin, ne sont pas hors du monde ; ils sont le monde éternel qui se développe, non pas selon les lois de la nécessité, mais par la volonté des principes raisonnables qui informent la matière et qui sont mâles ou femelles. Ce système est donc

une sorte de panthéisme. Les dieux, sauf Tiamat qui fut réellement tuée par Marduk, étaient tenus pour immortels soit de leur nature, soit par la vertu du pain et de l'eau de vie, leurs aliments. Ils étaient ou bien les forces de la nature divinisées, ou des dieux protecteurs, et les dieux mauvais ne pouvaient nuire aux hommes que par l'ordre ou au moins la permission des dieux bons. Ils habitaient le palais céleste et l'organisateur du monde avait assigné à chacun d'eux une étoile comme demeure fixe. Mais ils aimaient aussi à habiter parmi les hommes pour les secourir et recevoir leurs hommages, et les grands dieux au moins avaient leur temple dans quelque ville babylonienne. Ils y vivaient comme des rois dans leur palais, avec leurs femmes et leurs concubines, leurs enfants et un grand nombre d'esclaves et de serviteurs. De nombreux prêtres, entretenus au moyen des revenus des propriétés des sanctuaires, y accomplissaient le culte prescrit. On sait peu de chose sur la dévotion privée du peuple, en dehors de l'assistance aux fêtes, aux processions et aux repas sacrés, à l'emploi des amulettes et au recours aux exorcismes pour chasser les maladies. Tous les dieux n'étaient pas honorés par tous : les anciens dieux n'avaient plus de culte, et leurs noms figuraient seulement dans les longues litanies des exorcismes. Le nombre des dieux, grands ou petits, qui étaient adorés, était assez considérable. Les triades de dieux n'avaient aucune signification, et les Babyloniens n'ont pas conçu, comme on l'a prétendu, l'idée de Trinité divine. Il ne peut être question non plus d'un monothéisme babylonien, et Marduk n'a pas supplanté les autres dieux, même aux yeux des adorateurs qui lui attribuaient toutes les propriétés divines. Le sentiment des panbabylonistes, qui font dériver de la religion babylonienne toutes les doctrines religieuses des Israélites, n'est pas fondé. Le Père Deimel ne manque aucune occasion de le prouver, et dans le catalogue des dieux il en apporte de bonnes raisons. Le grand public lira avec profit les notices des principaux dieux, Marduk, Istar, Baû, Ea, Nabu, Nergal, Sin, Samas, Tiamat ; beaucoup de renseignements intéressants y sont groupés. Notons, en terminant, qu'au sentiment de l'auteur il n'y pas eu un dieu babylonien du nom de Ia-u, qui serait le Iahvé des Hébreux ; on n'a relevé des formes assyro-babyloniennes du nom de Iahvé que dans des noms propres hébreux (p. 142). Le répertoire du Père Deimel est donc un précieux instrument de travail.

2. — M. Jean d'Eraines a cru trouver dans les premiers chapitres de la Genèse une des bases de l'hypothèse rationnelle qu'il a imaginée sur l'origine de l'humanité et la formation de la race blanche. Aussi ouvre-t-il son livre : *Le Problème des origines et des migrations* par une étude sur *la Bible document historique*. Que sur la foi de ce pre-

mier sous-titre les lecteurs ne prennent pas cet auteur pour un apologiste catholique. Non, pour lui, la Bible n'est historique qu'autant qu'elle lui a révélé « l'apostolat de Yahvé, missionnaire blanc. » Mais pour y découvrir cette révélation, il fait subir au début de la Genèse une double opération de critique et d'exégèse, qui est aussi audacieuse que peu fondée. Par l'application de cette règle d'herméneutique, créée pour les besoins de la cause, que « l'auteur du texte authentique ne se *répète jamais* », il distingue, à côté de cet auteur, un commentateur et un metteur en page dans le premier chapitre de la Genèse. Par suite de cette distinction, dix versets seulement sur trente et un sont authentiques, sept sont l'œuvre du commentateur et quatorze sont dûs au metteur en page. Cette distinction est complétée par une interprétation, inouïe jusqu'à présent, des versets reconnus authentiques. Aucun hébraïsant ne pourra l'accepter. Ainsi le nom d'Elohim, Dieu, que M. d'Eraines transcrit *aléim* (car il a encore un système propre de transcription du texte hébreu), signifie les forces naturelles ou l'énergie dans la partie cosmogénique du texte authentique, les forces vitales ou la vie dans la partie biogénique, les forces dirigeantes ou les lois dans la partie sociogénique et enfin les forces divines ou Dieu au point de vue théocratique. Par ce double procédé, purement fantastique, on obtient une explication nouvelle de la cosmogonie mosaïque. La traduction de la parole d'Ève après la naissance de Caïn : « J'ai possédé un époux semblable à Iahvé », IV, 1, fournit la solution du mythe d'Adam et d'Ève et l'explication du premier péché. Le serpent représente allégoriquement le sexe masculin ; à sa vue, Ève ressent les désirs sensuels les plus vifs et elle entraîne Adam à user du mariage, malgré la défense de Iahvé, qui, apôtre de la race blanche, avait sur la diffusion du genre humain des vues eugénésiques. Je glisse sur des détails scabreux. Iahvé voulait organiser et améliorer un groupe ethnique de race ibère. La faute d'Adam et d'Ève gêne ses plans et il exile les coupables qui, par Caïn, deviennent la souche de la race ibère pure. Le groupe d'Abel est boréo-ibère et demi-frère du groupe caïnique. La Genèse mentionne leur lutte fratricide. Les fils de Dieu sont les enfants de l'apostolat de Iahvé et des observateurs de sa loi eugénésique. Le déluge, dont le récit est le mélange de trois traditions, est dû à un tremblement de terre et à des éruptions volcaniques (tradition mosaïque), qui se sont produits parmi une population maritime (récit tiré des tablettes babyloniennes). Des navigateurs de Surippa reviennent au port après le cataclysme et constatent que tout a été détruit. Quant à l'histoire de Cham, Gen., IX, 22, elle signifie que les hommes des races négroïdes violaient sans cesse les femmes des races berbères et blanches, car le texte dit que Cham a vu la nudité des femmes de

son père. Après cette première étude, qui est certainement une « pure fantasmagorie » (p. 165), M. Jean d'Eraines étudie « les méthodes scientifiques », qui préparent sa « grande hypothèse » sur l'origine de la race blanche. Nous ne nous arrêterons pas à ces questions de méthode qui n'ont le tort, nous semble-t-il, que de porter sur des points de détail, desquels on tire des lois qui ont dû régir l'évolution de l'humanité et la formation des races. Nous noterons seulement que l'auteur ne voit dans la circoncision primitive qu'une « marque de propriété », parce qu'elle était imposée aux esclaves acquis à prix d'argent, Gen. xvii, 12, 13, 23. Ce ne serait que plus tard que Moïse en aurait fait un « bertillonnage », qui servait d'équivalent à « l'état civil. » Ces méthodes scientifiques sont appliquées à la « grande hypothèse » de l'origine de l'homme et de la race blanche en particulier. Un continent isolé est devenu la patrie d'élection des « Préhomos. » Un cataclysme a changé d'une façon durable les conditions climatologiques et ce changement a amené le passage du « Préhomo » à l' « Homo. » Le cataclysme s'est produit à trois époques sucessives et a fait disparaître trois continents : la Lémurie (51.250 ans avant notre ère), le continent Pacifique (30.250) et l'Atlantide (9.250). La disparition de la Lémurie a eu pour résultat le passage du « Préhomo » à l' « Homo primus » ; celle du continent Pacifique, à la période glaciaire, laisse indemne l' « Homo primus retrogradus » sous les tropiques et ne conserve que trois groupes, asiatique, européen et américain, de l' « Homo primus », qui reçoivent le second baptême de froid. On obtient ainsi la race négroïde qui ne s'est pas modifiée et les races jaune, rouge et berbère. Un troisième cataclysme, limité à l'Hyperborée et au nord de l'Europe, fait disparaître l'Atlantide. Il n'agit que sur la race berbère et produit l' « Homo tertius », l'homme de race blanche, aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Les récits anecdotiques d'Abraham et de ses descendants parlent de familles de pasteurs nomades, appartenant à la race berbère. Leur moralité est « le triomphe de la roublardise » (p. 120) et ces nomades sont monolâtres et non monothéistes. Leur langue appartient au groupe de celles qui forment leur féminin sexuel avec un *t*. Une de ces familles vint en Égypte. Les agents du Pharaon enlevèrent pour le harem royal la fille et non pas l'épouse d'Abraham. Cette femme fut la mère de Joseph, qui fut ainsi le petit-fils d'Abraham et le fils du roi d'Égypte. Joseph est de cœur avec les pasteurs nomades de sa tribu, établis dans la terre de Gessen et il les favorise. Après sa mort, une réaction a lieu contre eux et ils sont faits esclaves. Moïse négocie avec le Pharaon leur libération ; l'histoire des dix plaies d'Égypte est enfantine et a été rédigée des siècles après la mort de Moïse ; son rédacteur fait « rouler » les Égyptiens par les Hébreux. Toutes ces

conclusions sont le résultat de la méthode scientifique bien appliquée. La grande hypothèse est donc scientifique. Elle est sans doute en opposition formelle avec les opinions qui ont cours aujourd'hui. Mais il faut sortir de la « cristallisation dans la routine », que tend à produire le système universitaire. Les vieux professeurs ont formé « le trust des vieilles lunes. » L'indépendance scientifique n'appartient qu'aux riches, tel M. Jean d'Eraines, qui, par leur situation de fortune, ne sont pas obligés de s'incliner devant la toute-puissance des corps savants (p. 174). Telle est la condition actuelle du vrai progrès de la science. De vrai, il faut avoir de l'argent à perdre pour publier un livre du genre de celui que j'ai trop longuement analysé.

3. — Les travaux de M. Maurice Vernes sur *les Emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin* datent de 1895. Ils comblent, pense l'auteur, une lacune et ils aboutissent à des conclusions très étendues, puisque M. Vernes propose à l'examen des philologues et des historiens environ 360 emprunts, faits par l'hébreu biblique, au grec et au latin, alors que ses prédécesseurs n'avaient indiqué qu'une trentaine de rapprochements au plus. Cet apport considérable est-il un enrichissement de la philologie comparée? Pour s'en rendre compte, il faut exposer les principes et les procédés de M. Vernes. Si les critiques antérieurs admettaient généralement que les livres hébraïques, postérieurs aux conquêtes d'Alexandre, notamment le livre de Daniel, trahissaient, dans leur langue, l'influence de la Grèce, ils ne pensaient même pas à rechercher cette influence dans les écrits classiques des Hébreux. C'est qu'ils en étaient restés aux notions traditionnelles sur la composition et la date des livres bibliques qu'ils échelonnaient du xve au ve siècle avant notre ère. Or, on sait que, depuis 1889 et 1890, M. Vernes pense avoir remanié les conclusions de la critique biblique et avoir démontré que la composition des quinze écrits prophétiques doit être rapportée à l'époque post-exilienne, notamment à la période de la domination grecque en Palestine. La présence de termes grecs dans ces écrits confirmera et précisera la date de leur composition. Dans les livres historiques, antérieurs à Alexandre, l'introduction de termes du vocabulaire hellénique est probable, par voie de remaniements, en particulier dans l'épopée des prophètes Samuel, Élie et Élisée. Les morceaux poétiques, insérés dans l'Hexateuque, sont, aux yeux de M. Vernes, de basse époque, et la présence des mots empruntés au grec contrôlera son opinion. On pourrait soupçonner que les idées critiques de cet écrivain ont influencé ses études linguistiques. Il se défend d'un pareil soupçon, et il prétend bien que la lexicographie seule assigne une provenance grecque à un certain nombre de vocables de l'hébreu biblique. Les emprunts auraient été faits, même antérieurement à Alexandre, dès le viie ou le vi^{e} siècle avant

notre ère, par voie commerciale ou, pour mieux dire, par information prise par les Hébreux chez les Grecs et peut-être même chez les Latins. Ces principes posés dans l'Introduction, voici la disposition du livre. L'auteur expose méthodiquement, selon l'ordre du dictionnaire hébreu, 364 mots qui, selon lui, dérivent du grec et du latin. Il y aurait ici des perles à citer, mais M. Vernes nous accuserait de ridiculiser les études auxquelles il s'est livré. Tout assurément n'est pas ridicule dans les changements de consonnes que propose ce critique qui connaît les lois de la phonétique, mais qui les applique sans modération ni mesure. Signalons quelques exemples. « Bar est une bonne transcription de pratum en laissant tomber le t comme l'a fait le français lui-même dans le mot pré et en rendant le p latin par b » (p. 27). « *Cavea* a pu donner *gob* par le changement, très naturel, du c en g et du v en b, et avec chute de la désinence *ea* » (p. 29). De même, « gîl répond à γεν-εά avec un changement, très explicable, de v en l et la chute de la désinence » (*ibid.*) *Dégel* répond à τάγμα avec la légère modification du t en d et du u en l » (p. 32). Cham, le nom du troisième fils de Noé, reproduit exactement Χημία », nom de l'Égypte chez les Égyptiens (p. 47). Pour Japhet on dit : « Jéphét est une excellente transcription de Ιαπετός » (p. 64). Presque tout est à l'avenant. On ne pourra pas cependant prétendre que ces dérivations manquent de sérieux, car elles sont justifiées par des considérations exégétiques ou critiques et elles remplacent des étymologies arabes, assyriennes, qui sont inadmissibles. Parfois l'auteur a la modestie de ne présenter ses conclusions que comme une hypothèse (p. 81). Il pense toutefois être arrivé à des résultats certains, et il propose 320 mots grecs environ et une quarantaine de mots latins comme des emprunts faits par les écrivains bibliques à la civilisation occidentale. Ce dépouillement lexicographique accompli, il classe les résultats acquis selon les diverses catégories de Livres saints : 1° les plus récents, Daniel, Esdras, Néhémie, l'Ecclésiaste, le Cantique, les Chroniques et Esther ; 2° les Psaumes, les Proverbes, Job, Ruth, les écrits prophétiques, les morceaux poétiques du Pentateuque et des livres historiques, enfin la légende prophétique de Samuel, d'Élie et d'Élisée ; 3° le document sacerdotal de l'Hexateuque, les débuts de la Genèse (I-XI), l'histoire de Joseph et la sortie d'Égypte, et la rédaction dernière de l'Hexateuque et des livres historiques ; 4° les documents éloliste, jéhoviste et deutéronomique de l'Hexateuque et le corps des livres historiques. Or, il compte, dans la première série, environ 75 mots grecs et 15 mots latins, dans la seconde 125 mots grecs environ et quelques mots latins, dans la troisième 65 mots grecs environ et quelques mots latins, dans la quatrième enfin, 55 mots grecs et quelques mots latins. Ces résultats

s'ajustent assez exactement à la position des questions littéraires (p. 177). Il ne s'agit donc plus de trois dizaines de mots d'origine occidentale, légèrement piqués à la surface de quelques écrits bibliques de basse époque. Il y aurait eu un vieil apport gréco-latin faisant corps avec le vocabulaire hébreu primitif et merveilleusement fécondé par l'hellénisation de l'Asie antérieure sous Alexandre et ses successeurs. On contestera beaucoup de ces emprunts grecs et latins ; mais sur un total de 360 mots un très grand nombre sont certains ou probables, ou tout au moins susceptibles de discussion (p. 224). Enfin, M. Vernes donne le répertoire alphabétique des emprunts. Le travail considérable que suppose et qu'a exigé son ouvrage sera, croyons-nous, presque en pure perte. Les lexicographes qui prendront la peine de discuter les vues de M. Vernes, — et ils ne seront probablement pas nombreux, parce que généralement on ne s'arrête guère à examiner et à discuter les thèses aventureuses, — retiendront peu de ses conclusions. L'unique résultat scientifique, — et il sera considérable, — sera que, en linguistique comme en critique littéraire, M. Vernes a suivi une voie qui n'aboutit qu'à des fondrières où le voyageur qui s'y est engagé fait une culbute dangereuse ou peu honorable pour sa réputation scientifique.

4. — *L'Histoire sainte commentée au point de vue apologétique, dogmatique et moral* aurait dû être recensée ici parmi les ouvrages d'enseignement religieux et de piété. Elle n'a, en effet, aucun caractère scientifique : c'est une compilation. Les auteurs, MM. Nicaise et Gévelle, ont largement emprunté, au cours de nombreuses lectures, aux ouvrages et aux articles de revues catholiques surtout françaises, des pages entières qu'ils ont disposées dans un cadre, dressé par eux, et qui développent et justifient leurs observations personnelles. Après une courte Introduction sur la Bible en général, sa valeur historique, son interprétation, sa lecture et sa beauté, les auteurs résument successivement l'Ancien et le Nouveau Testament : l'exposé de la nouvelle alliance est beaucoup plus développé que celui de l'ancienne. Pour l'Ancien Testament, l'ordre chronologique est suivi et l'histoire sainte des Juifs est divisée en quatre époques : temps primitifs, époque patriarcale, unité, indépendance et grandeur du peuple de Dieu, schisme et décadence de ce peuple. Le Nouveau Testament n'embrasse que la vie de Jésus-Christ : vie cachée, publique, douloureuse, glorieuse, survivance et règne ici-bas. On regrette que le plan n'ait pas compris les Actes et les Épîtres des apôtres, qui sont un utile sujet de l'enseignement religieux. Quant à la méthode d'exposition, elle est appropriée au but du livre, qui est un manuel d'enseignement moyen. Chaque chapitre comprend un exposé que l'élève doit étudier et qui est entrecoupé de longues notes explicatives, im-

primées en caractères plus fins. Ainsi compris, l'ouvrage me paraît être plutôt le livre du maître que le livre de l'élève. L'exégèse est essentiellement conservatrice, comme il convient en ce genre d'ouvrages ; on ne doit pas exposer d'idées avancées dans un livre classique. Les notes, extraites de tant d'auteurs différents, sont parfois disparates, et elles expriment des nuances variées de la science exégétique : le même esprit ne circule pas dans toutes, et des opinions un peu divergentes sont ainsi juxtaposées. Pourquoi donc attribuer à M. Vigouroux le tome III de l'ancienne édition du *Manuel biblique*, qui est de la main de M. Bacuez ? Le nom de M. Villien est mal orthographié (Willien, p. 482). Quelques inexactitudes, non relevées dans la liste d'*errata*, ont échappé aux auteurs. On ne peut pas dire que saint Marc omet de propos délibéré les paraboles (p. 185), puisqu'il en rapporte trois, dont l'une lui est exclusivement propre. Le sens des paraboles n'est pas un sens mystique ou spirituel ; c'est un sens littéral métaphorique. Il y a là une confusion regrettable de notions d'herméneutique. La défense de lire la Bible en langue vulgaire n'est pas complètement exposée (p. 189) : la règle de l'Index est à distinguer des atténuations qu'elle a reçues des Congrégations romaines et des Souverains Pontifes, récemment encore de Léon XIII. Quelques explications, empruntées à des écrivains cités, pourraient être contestées. Ainsi celle de M. Brassac sur les frères du Seigneur, qui seraient fils de Marie, sœur de la Sainte Vierge (p. 287). C'est une explication exégétique proposée par saint Jérôme. Mais plus de deux siècles auparavant Hégésippe, rapportant les traditions palestiniennes, avait dit que Jacques et Joseph étaient les fils de Cléophas, le frère de saint Joseph. Une tradition si ancienne me paraît plus fondée qu'une interprétation postérieure, eût-elle pour patron saint Jérôme. L'ouvrage se termine par une note : l'image au cours d'histoire sainte, par une table alphabétique des matières, très copieuse, par d'autres tables dont la plus utile est celle des concordances entre le catéchisme et l'histoire sainte, enfin par des plans et une carte ; mais celle-ci est d'une exécution bien inférieure. Somme toute, nous avons là un bon manuel pour le cours moyen d'instruction religieuse.

5. — Les *Leçons d'Écriture sainte* que le Père Leroy prêchait depuis 1894 au Gesù de Paris et de Bruxelles sur *Jésus-Christ, sa vie, son temps* ne seront pas terminées. En publiant celles de 1911, l'homéliste annonçait que les dernières, celles de 1912, paraîtraient, s'il plaisait à Dieu, dans le courant de l'année 1915. Or, il a plu à Dieu d'appeler à lui le prédicateur avant l'achèvement du tome XVIII[e] et dernier qui devait couronner une prédication de dix-huit années. Le Père Hippolyte Leroy est mort, le 4 mars 1914, après une maladie de quelques jours. Il avait corrigé les épreuves de la majeure partie du

présent volume. Comme les précédents, ce volume contient dix leçons intitulées : la flagellation et le couronnement d'épines, la sentence, la voie douloureuse, le Calvaire, en croix, *Mater dolorosa*, la mort, après la mort, le tombeau, la résurrection. Ces leçons, comme les précédentes encore, mêlent l'exégèse des textes évangéliques aux considérations doctrinales et aux applications pratiques. D'autres recenseurs pourront insister sur leur enseignement doctrinal et moral ; ici, on s'arrêtera de préférence à l'explication des Évangiles Elle porte sur la suite et fin du récit de la Passion. Dans l'ensemble, elle suppose une étude attentive du texte, la lecture de nombreux commentaires, un choix judicieux parmi les diverses interprétations données et une exposition claire et animée. Cependant je n'approuverais pas l'orateur dans tous les détails de son exégèse. Si ses descriptions de la flagellation, du couronnement d'épines, du portement de croix, du crucifiement ne sont pas œuvres d'imagination, composées avec plus ou moins de vraisemblance, puisqu'elles ont été empruntées aux auteurs anciens qui ont parlé de ces supplices, néanmoins la description particulière de la flagellation et du couronnement d'épines de Jésus-Christ paraît trop imaginative. Pourquoi le Père Leroy nomme-t-il Arabas, et non pas Karabas comme tout le monde, le pauvre insensé d'Alexandrie qui fut traité par les jeunes gens de la ville en roi de comédie ? Pourquoi veut-il que la Sainte Vierge ait été le témoin attristé de la flagellation et du couronnement d'épines de son divin Fils et qu'elle ait assisté à toute la Passion ? Cette présence que rien ne justifie et qui est même peu vraisemblable, si ces faits se sont exécutés dans la cour intérieure du prétoire, n'est pas nécessaire pour expliquer le titre de *Mater dolorosa* et la part que Marie a eue aux souffrances de la Passion et aussi à notre rédemption. Sa présence au pied de la croix, notée par saint Jean, suffit amplement à fonder cette belle doctrine. Le Père Leroy affirme de nouveau que la parascène de la Pâque est le vendredi 14 nisan, jour auquel Jésus est mort (p. 97). Affirmons de nouveau que cette interprétation d'un mot de saint Jean, qui n'est pas la mieux fondée, contredit le récit des Synoptiques. Nous ne chicanerons pas l'auteur sur l'heure de la mort de Jésus-Christ, puisqu'il propose deux explications et qu'il laisse à ses auditeurs la liberté du choix. Il y aurait eu plus et mieux à dire au point de vue théologique sur la descente de Jésus aux limbes. L'explication des termes de saint Matthieu : « Le soir du sabbat, quand commençait à poindre le premier jour de la semaine » (p. 449), n'est pas des plus heureuses. Il vaudrait mieux recourir à la manière juive de nommer les divisions du jour. Le Père Leroy n'a pas senti la difficulté de ranger dans l'ordre chronologique les diverses apparitions du Sauveur ressuscité au matin de Pâques ; pour lui, elles s'agencent

tout naturellement, mais il esquive un des plus gros problèmes exégétiques des Évangiles. Il ajoute aux récits évangéliques une première apparition, dont ils ne parlent pas, celle de Jésus à sa mère. C'est un sentiment pieux, qu'on ne peut pas même dire traditionnel. Quant aux morts qui ressuscitèrent le vendredi saint, il reconnaît avec raison, semble-t-il, en eux, de pieux Israélites décédés peu auparavant à Jérusalem et connus des habitants auxquels ils se montrèrent, mais il pense aussi qu'ils ne retournèrent pas au tombeau et qu'ils accompagnèrent le Sauveur remontant au ciel, comme trophées de sa victoire sur la mort. Comment Jésus-Christ serait-il alors le premier-né d'entre les morts? Il n'y a pas seulement à considérer la loi générale d'après laquelle la résurrection des corps ne doit avoir lieu qu'à la fin des temps, et il ne suffit pas de dire que quelques exceptions n'infirment pas la règle. Il faut maintenir à Notre-Seigneur le titre que lui ont donné saint Paul et saint Jean. Malgré ces reproches, je reconnais volontiers que l'œuvre du Père Leroy est digne d'éloges, et je souhaite que les *Leçons d'Écriture sainte* ne soient pas supprimées dans les églises du Gesù, et que l'exégète de la chaire ait des émules et des successeurs.

6. — Le P. Paul Peeters, bollandiste, a publié le tome II des *Evangiles apocryphes* de la collection : *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*. Ce tome contient *l'Evangile de l'enfance*, dont les rédactions syriaques, arabe et arméniennes sont traduites et annotées. Ces rédactions ne reproduisent pas l'apocryphe que l'antiquité chrétienne a connu et que certains ont appelé l'Évangile de l'enfance. Pour savoir si elles en dérivent et en sont des remaniements, il faut les étudier en elles-mêmes : c'est ce que fait le Père Peeters dans une assez longue Introduction. La rédaction syro-arabe n'a été connue pendant presque deux siècles que par l'édition d'un manuscrit perdu et fort médiocre, publié par Sike en 1697. On avait reconnu que le texte arabe provenait d'un texte syriaque. Depuis plusieurs années, nous en possédons d'autres représentants. Le texte syriaque a été reproduit intégralement dans une compilation intitulée : *Histoire de la Vierge Marie* et éditée par Budge en 1899. Dans les passages parallèles au texte arabe, il l'emporte par un tour plus naturel ou moins heurté. Il en résulte que la rédaction arabe n'est qu'une version paraphrasée et par endroits interpolée, mais, à cela près, tout à fait servile du texte syriaque. Le codex orientalis 32 de la Bibliothèque Laurentienne à Florence, copié en 1299, contient un texte arabe, qui débute par une prophétie de Zoroastre et qui est de provenance nestorienne. Dans le manuscrit syriaque 159 de la Bibliothèque Vaticane, Ephrem Phigana, de Gargar près d'Amid, a transcrit en 1622-1623 l'apocryphe actuel encore en voie de formation,

suivi du pseudo-Thomas. Son texte de l'Évangile de l'enfance est à l'état naturel, sans remaniements ni transpositions, le document syriaque, dont le manuscrit édité par Budge s'est servi pour compléter le récit primitif. Il remonte donc au-delà du texte du vi^e^ siècle et il est l'original commun des rédactions grecques et latines. Le texte latin et la version géorgienne supposent, en effet, une rédaction grecque mentionnée dans la Stichométrie de Nicéphore, dont il reste des fragments et qui dérive d'un original syriaque. Voir pour la preuve de la dépendance du latin, du syriaque, l'appendice : *Jésus à l'école*, p. 288-311. Nous avons donc cinq manuscrits et cinq rédactions. De leur rapprochement il ressort que l'Évangile de l'enfance se compose d'au moins deux pièces principales, dont la seconde est le pseudo-Thomas, petit écrit syriaque qui existait à l'état isolé dès le ve siècle au plus tard, et qui a été diversement altéré dans toutes les recensions de l'Évangile de l'enfance. Quant à la première pièce, son origine est assez trouble. Les dix premiers chapitres sont parallèles au Protévangile de Jacques et au pseudo-Matthieu. Les chapitres XI-XLI sont la seule partie originale. La rédaction qui contient les chapitres XX-XXII date au plus tôt du vi^e^ siècle ou du viie, selon qu'elle est de provenance jacobite ou nestorienne, mais elle a pu être formée par interpolation d'un apocryphe plus ancien. La nature primitive de cette première pièce ne peut être déterminée par la seule tradition manuscrite syro-arabe ; on ne peut fixer qu'une recension nestorienne, qui débute par la prophétie de Zoroastre et qui fait allusion à la tradition de Matarieh ; elle est donc postérieure au xiie siècle. La rédaction arménienne a été publiée intégralement en 1898, par le Père Daïetsi, d'après une copie de 1824 d'un vieux manuscrit, depuis lors livré aux flammes. C'est une compilation qui, à partir du chapitre VIII, prend contact avec l'Évangile syro-arabe de l'enfance. Une seconde rédaction, d'après un autre manuscrit de la bibliothèque de San-Lazarro, de Venise, a été publiée par le même Mékhithariste. Un troisième exemplaire, daté de 1666, se trouve à la bibliothèque du couvent d'Edsmiadsin. Une copie antérieure à 1710, est conservée à la bibliothèque des Mékhitharistes de Vienne. L'ermitage de Ktoutz en posséderait une autre, faite en 1347. Enfin, les Miscellanées arméniennes en reproduisent fréquemment des épisodes isolés. Aucun de ces textes ne semble représenter exactement l'original : l'un a été presque partout allongé et délayé, l'autre aurait été raccourci et mutilé. La langue est hésitante et incorrecte et elle trahit un traducteur qui avance ligne par ligne dans un texte obscur, qu'il ne déchiffre pas toujours. La rédaction arménienne est donc une paraphrase du syriaque, et non de l'arabe. On sait, d'autre part, qu'un livre de l'enfance fut traduit du syriaque en arménien, vers la fin du vi^e^ siècle, par des nestoriens. La

version actuelle serait peut-être un remaniement populaire du texte primitif devenu obscur dans sa teneur archaïque. Elle serait antérieure au XIe siècle, et elle aurait été modernisée plus tard, et aussi altérée et interpolée par les copistes. Quels sont maintenant les rapports des deux rédactions, qui se ressemblent si peu ? Quelle est leur origine commune, dont il reste des traces indéniables ? Tout conduit à supposer un original plus vivant qu'elles ont écourté. Le pseudo-Thomas a suivi la même évolution. Le texte syriaque n'est qu'un abrégé ; le prototype n'était lui-même qu'une compilation. Ce serait un mélange d'anciennes légendes et de nouvelles fictions sur l'enfance de Jésus. Ce livre, antérieur peut-être au Ve siècle, aurait passé en partie dans l'apocryphe, qui, de réduction en réduction, serait devenu l'Évangile de Thomas. D'un exemplaire plus complet aurait été faite une version grecque, sinon plusieurs, de laquelle ou desquelles sortiraient, outre les abrégés grecs actuels, le pseudo-Thomas latin, la version géorgienne et les versions slavonnes, et dont s'inspire aussi le pseudo-Matthieu. Le texte initial aurait, d'autre part, été combiné de diverses façons avec le Protévangile de Jacques pour former une histoire continue de l'enfance jusqu'à la douzième année de Jésus. De ces récits les uns commençaient à la nativité du Sauveur, les autres remontaient jusqu'à la naissance de sa mère. Un récit de cette dernière sorte devint, sous la main d'un amplificateur syrien, une longue histoire ou plutôt un roman diffus et augmenté d'épisodes nouveaux. Ce livre, introduit en Arménie au VIe siècle, y végéta jusqu'aux environs du Xe siècle. Il fut alors accommodé au goût populaire et jouit d'une assez large diffusion, notamment chez les Arméniens de Perse. Enfin, sur un texte de la première classe, vient se greffer un nouveau rameau : vers la fin du VIe siècle, au plus tôt, un compilateur abrégea en syriaque l'Histoire de l'enfance, en interpolant une série de miracles de la Vierge ; cet ensemble composite fut traduit en arabe, tandis que le texte syriaque était englobé dans une vaste rapsodie sur la vie de Marie ; un autre copiste raccorda à la version arabe un exemplaire du pseudo-Thomas ; un manuscrit peu correct de cette recension arabe représente pendant deux siècles, aux yeux de la critique, l'Évangile de l'enfance. Ces conclusions ne sont pas absolument démontrées ; elles supposent bien des intermédiaires, dont l'existence n'est pas certaine ; si compliquées qu'elles paraissent, le Père Peeters les livre à la discussion des hommes compétents, discussion qui ne manquera pas de se produire. Cela étant, l'auteur aurait dû, semble-t-il, publier un texte critique de l'Évangile de l'enfance. Cette édition verra le jour. Comme un travail préliminaire était achevé, on nous le donne aujourd'hui. L'auteur a traduit la rédaction arabe d'après l'édition primitive, en la comparant, en notes,

aux exemplaires syriaques déjà publiés. De la version arménienne, il a pris comme base le seul texte complet, qui ne semble pas le plus mauvais, et il n'a donné des autres qu'un simple choix de variantes. Quelle est maintenant la valeur de toutes ces légendes ? Elle est nulle. Il n'y a là que des contes enfantins, des « Mille et une Nuits » chrétiennes, et qui n'ont jamais pu être prises au sérieux que par accident et à la faveur d'une exégèse naïve ou menteuse. L'erreur doctrinale des nestoriens n'apparaît guère. C'est une série de récits fictifs et merveilleux, qui sont malsains, sinon impies, d'anecdotes parfois inconvenantes et insipides qui donnent de l'Enfant Jésus une idée fausse et peu poétique. L'Église a eu raison de lutter contre la diffusion de pareilles productions populaires, et les chrétiens naïfs d'aujourd'hui perdront, à la lecture du volume du Père Peeters, la confiance qu'ils auraient accordée, par une piété mal éclairée et sans connaissance suffisante, à des légendes puériles dont ils n'avaient pas senti le ridicule, sinon la grossièreté et l'impiété.

7. — Un des plus importants et des plus difficiles passages de la christologie de saint Paul se trouve dans les versets 5-8 du chapitre III de l'Epître aux Philippiens. On l'a obscurci de plus en plus dans les temps modernes, en multipliant les essais d'interprétation qui ne tiennent pas compte de l'exégèse patristique. On a fait une véritable débauche d'exégèse pour aboutir à cette conclusion de scepticisme : la parole de saint Paul ne peut recevoir une explication certaine. On discute chacun des mots ; on n'est pas d'accord sur le sujet de la phrase ; on se demande s'il est question du Christ historique ou du Christ préexistant. Avant d'expliquer ce texte si discuté, M. Schumacher, maintenant professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'Université catholique de Washington, a étudié l'histoire de l'interprétation, *Christus in seiner Präexistenz und Kenose nach Phil. 2, 5-8.* I Teil. *Historische Untersuchung*. Comme le terme ἁρπαγμός est le pivot des explications, il a examiné d'abord à part les significations qu'on lui a données, puis l'interprétation des autres mots du passage. Ἁρπαγμός est un ἅπαξ d'un genre particulier, puisqu'il ne se trouve employé qu'ici tant dans la littérature biblique que dans la littérature profane. La philologie sert donc peu à en fixer le sens, et il faut interroger surtout l'ancienne exégèse des Pères. Or, on prétend couramment, quoique un peu diversement, qu'il y a eu deux courants dans l'interprétation traditionnelle et que les Pères latins ont pris ce mot dans un sens actif et les Pères grecs dans un sens passif. Il n'y aurait donc pas unanimité, et les exégètes, même catholiques, pourraient rechercher et exposer librement de nouvelles explications. M. Schumacher se livre à une enquête minutieuse chez les Pères grecs, latins et syriens, dans le détail de laquelle il est absolument impossible de le suivre

ici. Nous ne pouvons indiquer que les principaux résultats. Tous les Pères grecs qui tiennent compte de la racine donnent à ce mot le sens de chose non acquise, de chose usurpée. Trois seulement, dont l'autorité n'est pas considérable, Philéas de Thmuis, Méthode d'Olympe et Anastase le Sinaïte, l'entendent dans le sens de chose impossible à acquérir. Origène l'interprète « un bien dérobé » et Théodore de Mopsueste « quelque chose de grand », mais leur doctrine, christologique n'est pas sûre. Le pseudo Athanase, appliquant ce passage à la vie terrestre de Jésus, l'entend ainsi : « Il n'a pas cru devoir s'attribuer... » Pour la majorité, la phrase est donc une affirmation emphatique du droit que Jésus avait, de par sa nature, à se dire semblable à Dieu. Tous les Pères latins adoptent le même sens et l'entendent du Fils éternel de Dieu, à l'exception de l'Ambrosiaster, qui l'applique au Christ historique ; en se disant semblable à Dieu, le Christ n'usurpait pas un droit qu'il ne possédait pas naturellement. Des Pères syriens on ne peut rien tirer pour la signification précise du terme, mais ils ont entendu le passage entier de la divinité du Christ. L'accord des écrivains ecclésiastiques, sauf de rares exceptions, est donc complet et il constitue une base solide et sûre à l'interprétation catholique. L'exégèse postérieure avant la Réforme protestante est tout entière fidèle à l'explication patristique ; quelques commentateurs seuls, Raban Maur, Théophylacte, Œcuménius, Gorran et Cajétan y joignent une explication secondaire, concernant le Christ historique. Les réformateurs Luther et Calvin sont les premiers à rompre avec l'antiquité, en appliquant le passage exclusivement au Christ historique. Vélasquez est seul, parmi les catholiques, à les suivre. L'exégèse moderne se donne plus de liberté. Toutefois les catholiques n'ont guère été influencés par les non-catholiques. Beaucoup s'en tiennent catégoriquement à l'interprétation patristique. (Pourquoi attribuer, ici et ailleurs, à M. Vigouroux l'explication de MM. Bacuez et Brassac au tome IV du *Manuel biblique* ? Ignore-t-on à l'étranger que M. Vigouroux n'a été pour rien dans la rédaction de ce volume ?). Quelques-uns adoptent la pensée secondaire de quelques Pères : « Le Christ n'a pas cru devoir s'attacher avidement comme à un butin aux prérogatives de sa divinité. » L'explication du P. d'Alès, qui rattache φπαγμὸς à l'idée de vol amoureux d'enfants, n'est qu'une variante de cette interprétation. Corluy et Lingens entendent tout le passage du Christ historique. Les exégètes non catholiques ont produit une immense littérature sur ce sujet. Un petit nombre restent fidèles à l'ancien sens ; un plus grand nombre s'attachent au sens secondaire de la tradition. Les plus récents aboutissent à nier la divinité de Jésus, qui n'aurait pas cherché à usurper l'égalité divine et qui aurait résisté à cet acte ravisseur d'égoïsme. C'est le contrepied de l'explication traditionnelle. Mais la

conclusion est opposée au contexte. M. Schumacher raconte sommairement l'histoire de l'interprétation des autres termes du passage. Il adopte les mêmes divisions chronologiques. Les Pères ont entendu la période entière de l'unique personne de Jésus, qui, dans sa nature divine, n'a pas usurpé la ressemblance avec Dieu, puisqu'il était dans la forme, c'est-à-dire l'essence divine, mais qui, en s'incarnant, n'a gardé en lui aucune apparence de la divinité, quoique demeurant Dieu, et ne s'est montré que dans son être humain. L'exégèse postérieure s'est peu écartée des limites fixées par les Pères. Ici, M. Schumacher étudie séparément l'explication de chacun des mots. C'est Luther encore qui a rompu le premier avec la tradition, en voyant dans la Kenose non plus l'incarnation, mais le non emploi des propriétés divines ou le choix d'une vie d'abaissement. La μορφή Θεοῦ n'est plus la nature de Dieu, mais ses propriétés. Quelques exégètes catholiques se sont ralliés à cette dernière interprétation, en mêlant ainsi les vues nouvelles à l'explication patristique qu'ils maintenaient pour le fond. Quant à l'exégèse non catholique, elle n'entend plus ce passage que de la nature humaine du Christ, et comme elle rejette *a priori* la divinité de Jésus, elle recourt à toutes les ressources de l'imagination la plus dévergondée pour détourner les termes de leur sens naturel, au mépris du contexte et de l'interprétation traditionnelle La conclusion de tout le volume est donc qu'il faut revenir à cette interprétation, en la confirmant par tous les arguments de la science moderne. C'est ce que fera M. Schumacher dans la seconde partie de son étude, si bien préparée par la première. Toutefois, on lui a reproché avec raison d'avoir forcé le rapprochement du sens reconnu par les Pères grecs, du sens adopté par les Pères latins.

8. — Le P. Vaccari revendique pour Julien d'Eclane un commentaire de Job, qui a été publié en 1897 dans le *Spicilegium Casinense*, t. III, p. 333-417, sous le nom du prêtre Philippe, disciple de saint Jérôme. *Un commento a Giobbe di Giuliano di Eclana*. Il a les mêmes raisons, et d'autres encore, que Dom Morin pour attribuer au même auteur un *Commentarius in Prophetas minores tres*. D'abord, la doctrine du commentaire est celle de l'hérétique Pélage : on a donc l'œuvre d'un pélagien. Il y a plus, on y reconnaît la doctrine ellemême de l'évêque d'Eclane, son rationalisme et son emploi de la dialectique, les notions juridiques qui abondent dans ses autres ouvrages, et son érudition. Après la doctrine, c'est sa langue et son style, ainsi que le prouvent de nombreux termes de comparaison. Si Gennade n'a pas mentionné les œuvres exégétiques de Julien, le Vénérable Bède a eu en main un commentaire du Cantique et il avait prémuni ses lecteurs contre le venin pélagien qu'il contenait. Le commentaire de Job, d'abord anonyme, a été mis sous le nom

d'un disciple de saint Jérôme, et c'est ainsi qu'il s'est conservé. Il est fait sur la Vulgate de saint Jérôme, donc sur la traduction latine du texte hébreu. Quant aux principes herméneutiques appliqués, le principal, qui a été expressément formulé par Julien dans son commentaire d'Osée, est de tenir compte du contexte pour fixer le sens du texte. Ensuite, l'évêque d'Eclane fait soigneusement attention aux habitudes linguistiques et au style de l'écrivain qu'il explique et des écrivains sacrés en général. Il propose souvent deux interprétations différentes du même passage, et il admet parfois au-dessus du sens historique et littéral, une signification prophétique et spirituelle. Son commentaire de Job est, du reste, concis, privé de vains ornements et formé de notes sur chaque verset, sauf quelques lacunes. A quelle école exégétique de l'antiquité chrétienne se rattache Julien d'Eclane? Nonobstant sa forte originalité, il s'est largement inspiré des exégètes grecs, dont il a traduit bien des pages, en un latin élégant. Des 57 scolies sur Job qu'il a reproduites, 34 sont attribuées par les chaînes à Polychronius, évêque d'Apamée, sans compter cinq autres qui lui sont contestées, mais qui selon toute probabilité lui appartiennent. D'autres, en plus petit nombre, proviennent d'Olimpiodore et de saint Chrysostome. Sa préférence pour le frère de Théodore de Mopsueste peut s'expliquer, en dehors de leurs idées et tendances communes, par leur connaissance personnelle et leur amitié, Julien ayant été exilé à Mopsueste en 421. Tout concourt donc à démontrer que le commentaire de Job est l'œuvre de l'évêque d'Eclane. Comme cet exégète traduit souvent directement le texte grec de Job, le Père Vaccari a déterminé, dans un appendice, que ce texte était un texte antiochien. Quelques leçons grecques dérivent directement de l'hébreu; elles ne sont pas empruntées aux versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion; elles sont peut-être tirées du commentaire de Polychronius.

E. Mangenot.

JURISPRUDENCE

L'Impôt sur le revenu. *Manuel du contribuable et exposé des règles de l'assiette et du recouvrement de l'impôt*, par Auguste Mercier. Paris, Administration du « Journal des notaires et des avocats »; Roustan, 1916, in-8 de 167 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est l'œuvre d'un homme compétent, d'un ancien fonctionnaire de cette Administration des contributions directes qui, par la nouvelle besogne d'inquisition qu'on va lui imposer, risque fort de perdre un peu du renom d'honnêteté et d'impartialité dont elle a joui jusqu'ici. Ce manuel toutefois s'adresse à ceux que le nouvel im-

pôt doit frapper plutôt qu'à ceux qui auront à l'établir. Il contient un exposé méthodique des règles légales, très compliquées et très élastiques aussi, suivant lesquelles le contribuable devra faire la déclaration de son revenu. Sur la première question qui se pose, celle de savoir s'il convient de faire seulement une déclaration globale ou de donner le détail des diverses sources de revenu, l'auteur, en toute franchise, conseille la déclaration globale. Le contribuable, dit-il, « n'a pas à donner à l'Administration des éléments de contradiction qu'elle aura, de par ses traditions, tendance à utiliser contre lui. Il a ainsi l'avantage de retarder l'occasion de discussions pour lesquelles le particulier est généralement moins bien armé que le fisc. Tout au moins, il laisse à l'Administration, jusqu'à nouvel ordre, le fardeau de la preuve. » Après avoir expliqué ce que doit comprendre la déclaration et comment elle doit être effectuée, M. Mercier indique à quels éléments, très nombreux et très divers, l'Administration pourra recourir pour la contrôler ou pour taxer d'office les non-déclarants. Un chapitre indique le mode d'établissement des rôles et du recouvrement de l'impôt ; un autre est consacré aux sanctions, dont les principales et les plus graves viendront après le décès de l' « assujetti » et frapperont ses héritiers. L'impôt sur le revenu est le dernier legs que nous aura fait notre parlementarisme d'avant la guerre. Cette forme de contribution, contraire à nos traditions nationales, va désormais, suivant un mot très juste de M. Alfred Neymark, soumettre tout Français soupçonné d'avoir plus de 5.000 francs de revenu, « à la surveillance de la haute police fiscale. » C'est en pareil cas surtout qu'un homme averti en vaut deux et qu'un guide sûr et sérieux, comme le manuel de M. Mercier, peut être vraiment utile.

M. L.

SCIENCES ET ARTS

La Monnaie, le crédit et le change, par Aug. Arnauné. 5[e] éd. refondue et mise au courant. Paris, Alcan, s. d., in-8 de xii-564 p. — Prix : 8 fr.

Cette cinquième édition d'un magistral ouvrage paru il y a quelque vingt ans contient 170 pages de plus que la première. Il touche à des questions auxquelles la guerre mondiale déchaînée en 1914 par l'agression austro-allemande donne une actualité et une gravité extrêmes. Mais si l'éminent professeur à l'École des sciences politiques, conseiller maître à la Cour des comptes, ancien directeur de l'Administration des monnaies et médailles, veut, après la guerre, remettre son ouvrage au point, il pourra sans doute l'enrichir de l'analyse d'instructives expériences ; il n'aura pas, je pense, à en modifier les

principes et la doctrine, Le traité se divise en trois parties. La première est consacrée à la monnaie en général, sous ce titre : la circulation, ses instruments, son mécanisme ; — la seconde aux systèmes de monnaie métallique, spécialement en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne et en Indo-Chine : — la troisième à la circulation fiduciaire, spécialement aux billets de banque et aux chèques, le papier des commerçants et les changes ayant déjà été étudiés dans la première partie. Des leçons que nous donne l'auteur retenons celle-ci : qu'une circulation dépréciée est un grand mal, et que ce qui dénonce avec certitude l'état de la circulation et la valeur de l'organisation métallique ou fiduciaire d'un pays c'est la condition du change sur l'étranger. BARON ANGOT DES ROTOURS.

A monograph of the molluscan fauna of the Orthaulax pugnax zone of the oligocene of Tampa. Florida, by WILLIAM HEALEY DALL (*Smithsonian Institution United States national Museum, Bulletin 90*). Washington, Government printing office, 1915, in-8 de xv-173 p., avec 26 planches.

Les coquilles fossiles dont M. Dall nous donne la monographie, proviennent de l'oligocène des régions de Tamba Bay, Floride, et principalement des environs de Ballast Point. L'étude de ces coquilles présente un intérêt spécial, car elle nous permet d'établir une comparaison entre ces dernières et celles qui se trouvent dans la succession des diverses couches tertiaires des îles des Indes occidentales, des côtes du Mexique, de l'Amérique centrale et du nord de l'Amérique du sud. M. Dall donne d'abord un aperçu géologique de ces différentes couches, dont les premières études furent faites en 1846, par le prof. John H. Allen ; puis vient la nomenclature des diverses espèces de coquilles constituant la faune malacologique de la faune à Orthaulax pugnax. M. Dall cite de cette couche 312 espèces, parmi lesquelles 96 sont nouvelles. Ce dernier nombre étant trop élevé pour qu'il nous soit possible d'en donner l'énumération complète, nous nous bornerons à indiquer les genres auxquels elles appartiennent : 4 Bulimulus, 1 Microcerion, 1 Pupoides, 2 Planorbis, 1 Spiraxis, 1 Actæon, 1 Acteocina, 1 Bullaria, 2 Conus, 1 Turris, 12 Drillia, 1 Mangilia, 2 Cancellaria, 1 Oliva, 2 Olivella, 7 Marginella, 1 Lyria, 2 Mitra, 1 Strigatella, 1 Fasciolaria, 3 Alectrion, 1 Anachis, 3 Astyris, 1 Murex, 1 Tritonalia, 1 Typhis, 1 Rapana, 1 Eulima, 1 Turbonilla, 1 Cyprea, 1 Strombus, 3 Bittium, 1 Cerithium, 1 Cerithiopsis, 1 Lacuna, 4 Turritella, 1 Assiminea, 1 Rissoina, 1 Amnicola, 1 Sinum, 1 Calliostoma, 1 Helicina, 1 Nucula, 1 Leda, 1 Arca, 1 Glycymeris, 1 Ostrea, 3 Modiolus, 1 Cardita, 1 Codakia, 1 Phacoides, 1 Diplodonta, 1 Erycina, 1 Bornia, 1 Cardium, 1 Callocardia, 2 Tellina, 1 Semelle, 1 Cor-

bula. Toutes ces nouvelles espèces sont minutieusement décrites et d'intéressantes remarques sont faites sur les espèces déjà connues, ainsi que sur les genres auxquels elles appartiennent. Enfin, les 26 planches qui terminent cet ouvrage représentent non seulement toutes les espèces décrites pour la première fois, mais encore un grand nombre de celles signalées antérieurement. L. VIGNAL.

LITTÉRATURE

Un Prussien libéré. Herder, sa vie et son œuvre, par A. BOSSERT. Paris, Hachette, 1916, in-16 de IV-206 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Est-il encore permis de parler de l'Allemagne ? » se demande au début de sa Préface l'auteur de ce livre sur *Herder, sa vie et son œuvre*, écrit « presque en entier avant la guerre », et il ajoute : « De bons esprits pensent que non, et ils en donnent diverses raisons, dont la meilleure est sans doute l'attitude extraordinaire que l'Allemagne prend vis-à-vis du monde civilisé. » Mais, ce nous semble, l'insupportable arrogance de cette attitude ne peut avoir pour effet de supprimer ou d'altérer une partie considérable de l'histoire. Le présent, quel qu'il soit, n'efface point le passé, surtout en littérature. Tel est aussi l'avis de M. Bossert, puisqu'il n'a pas cru la publication de son ouvrage inopportune. « L'histoire, dit-il, au milieu des événements qui passent, reste souveraine, et le passé contient la leçon du présent. » Il s'attache d'ailleurs à distinguer l'Allemagne de la Prusse et soutient que s'il y a « dans la littérature allemande une école saxonne, une école de Weimar, une école souabe, il n'y a rien qui puisse s'appeler du nom d'école prussienne. » Herder, il est vrai, naquit à Mohrungen, dans la Prusse Orientale. Mais il fut, dit M. Bossert, « un Prussien libéré. Il quitta la Prusse à vingt ans ; il la quitta sans regret et n'y revint jamais. » L'auteur est d'autant plus à l'aise pour retracer et apprécier la carrière et les écrits de ce penseur, de cet écrivain éminent, dont l'influence, comme la renommée, s'est étendue bien au delà des limites de l'Allemagne. La compétence de M. Bossert et son talent sont indiscutables. Aussi lit-on avec intérêt et avec fruit, sous certaines réserves de doctrine et d'exégèse, les seize chapitres dont son livre se compose : I. Mohrungen. II. Kœnigsberg. III. Riga. IV. Voyage en France. V. Eutin et Darmstadt. VI. Strasbourg. VII. Buckebourg. VIII. Weimar. IX. Herder confesseur. X. Herder, Wieland et Gœthe. XI. Études bibliques. XII. Les *Idées sur la Philosophie de l'histoire*. XIII. Le Spinosisme de Herder. XIV. Voyage en Italie. XV. Les Dernières Années. XVI. L'Influence de Herder. — On prend en somme dans l'ouvrage de M. Bossert de fort

utiles notions sur les mœurs et la pensée allemandes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il est curieux de noter que Herder fut un adversaire résolu de Kant (p. 189). Son esprit, d'autre part, demeura délibérément et profondément fidèle à la conception de l'*humanisme*, tout à fait contraire à ce *pangermanisme* qui essaie aujourd'hui de satisfaire, en répandant le sang à flots, ses ambitions sans scrupules. « La guerre, écrivait-il dans ses *Lettres pour l'avancement de l'humanisme*, quand elle n'est pas défensive, quand elle est portée follement chez des voisins tranquilles, est une entreprise au plus haut point bestiale ; elle ne répand pas seulement la dévastation et la mort chez la nation attaquée, mais elle immole encore gratuitement celle qui attaque. — Il faudra que peu à peu un sentiment de solidarité naisse entre les nations, de telle sorte que chacune éprouve en elle-même ce qui arrive à toutes les autres. Alors on haïra celui qui empiètera sur les droits du voisin, nuira à son bien-être, l'offensera dans ses mœurs et ses croyances, voudra lui imposer l'idée d'une prétendue supériorité. Celui qui, sous un prétexte quelconque, franchira sa frontière pour opprimer le voisin, lui porter des dieux étrangers, le contraindre dans sa manière de penser et de vivre, aura dans chaque peuple un ennemi. Que cette conviction se répande, et il se formera peu à peu une alliance entre les nations civilisées contre toute puissance envahissante. » — Quelle différence avec les thèses outrecuidantes qui ont prévalu de nos jours au delà du Rhin ! M. S.

HISTOIRE

Regeste dauphinois, ou *Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné des origines chrétiennes à l'année 1349*, par le chanoine Ulysse Chevalier, T. IV, Valence, Imprimerie valentinoise, juin 1915, in-4 de 960 col.

M. le chanoine U. Chevalier continue à nous donner le plus noble exemple d'une constance inlassable dans le travail scientifique. Les préoccupations de l'heure présente, qui se sont manifestées dans son activité d'écrivain par diverses publications de circonstance déjà signalées à nos lecteurs, ne l'ont pas détourné de la poursuite régulière des vastes recueils qu'il a entrepris pour l'utilité de tous les travailleurs. Voici achevé depuis quelque mois déjà le t. IV de son précieux *Regeste dauphinois*. Ce sont plus de 7.000 documents (nos 17655-24768) dont il nous offre l'analyse pour le court espace de moins de 21 ans (18 décembre 1309-30 mars 1330). Il est difficile de rêver répertoire plus complet, plus consciencieusement préparé, exécuté avec plus de précision. La masse de renseignements de tout genre : politiques, sociaux, topographiques, accumulés ici et mis à notre

disposition, est vraiment prodigieuse. Et comme nos lecteurs le savent déjà, il ne s'agit pas seulement des documents imprimés : les dépouillements du savant membre de l'Institut ont porté également sur les pièces manuscrites. Quand cette œuvre monumentale sera terminée, et l'inlassable activité de l'auteur laisse espérer que cela ne tardera pas beaucoup, on rêverait de la voir complétée par des tables alphabétiques qui en rendraient l'utilisation plus facile encore ; mais la confection de ces tables représente un tel labeur qu'on n'ose en espérer l'exécution. Tel qu'il est déjà d'ailleurs, le *Regeste* nous offre une fois encore les plus précieuses ressources ; il est désormais indispensable à quiconque étudie l'histoire dauphinoise, et même en dehors des limites de cette histoire il sera consulté avec un véritable profit.

Ajoutons que M. le chanoine U. Chevalier utilise les couvertures du *Regeste* pour nous donner la table de l'inventaire de la Chambre des comptes de Grenoble.

Le savant et vénérable auteur ajoute ainsi sans cesse de nouveaux titres à tous ceux qu'il s'est acquis déjà à la reconnaissance des travailleurs.

E.-G. LEDOS.

Histoire de Charles V, par R. DELACHENAL. Tome III (*1364-1368*). Paris, Auguste Picard, 1916, in-8 de XXIII-571 p., avec 1 pl. et 1 carte. — Prix : 15 fr.

Nous avons rendu compte (*Polybiblion* d'avril 1910, t. CXVIII, p. 342) des deux premiers volumes du grand et bel ouvrage de M. Delachenal : *Histoire de Charles V*. Ils étaient consacrés à la vie de ce prince et à son activité politique avant la mort de son père et son avènement au trône. Le tome III, récemment publié, commence l'histoire du règne. Il embrasse la période comprise entre les années 1364 et 1368, dont les événements sont répartis en douze chapitres, savoir : I. Les Premiers Jours du règne. II. La Bataille de Cocherel. III. Le Sacre et le joyeux avènement. IV. La Guerre contre les compagnies anglo-navarraises. V. La Bataille d'Auray et le traité de Guérande. VI. La Paix avec le roi de Navarre. VII. Le Voyage de l'Empereur à Avignon et dans le royaume d'Arles. VIII. La Crise des Compagnies. — Du Guesclin et la croisade contre les Maures. — IX. L'Expédition de Castille. — Le Renversement de Don Pèdre. X. Le Prince de Galles en Espagne. — La Bataille de Najera. XI. La Revanche de Don Henri. — Le Drame de Montiel. XII. Le Pape Urbain V et le roi de France. — Douze *pièces justificatives* sont publiées en appendice. Le volume est orné d'une planche représentant Charles V et sa femme, Jeanne de Bourbon, d'après le Parement de Narbonne (Musée du Louvre). Il est muni d'une carte pour suivre les expéditions de Du Guesclin en Espagne.

L'*Avant-Propos* complète l'étude bibliographique et critique des sources placée en tête du premier volume. — Celui dont nous nous occupons aujourd'hui est tout à fait digne des précédents. Le récit, quoique extrêmement détaillé, demeure clair et n'est pas embarrassé par les discussions qui parfois s'y mêlent. L'abondance des notes, riches de textes de toute espèce, pleines d'érudition précise, cherchant et trouvant la solution de quantité de petits problèmes, lui donnent une forte solidité. Une critique à la fois perspicace et prudente y distingue le certain, le probable, le douteux. Le sujet y est traité non seulement en lui-même, mais, presque jusqu'à l'excès, dans tous ses tenants et aboutissants. L'élégante netteté du style en rend la lecture aisée. Après avoir noté ces qualités générales, nous relèverons les parties ou pages du livre dont nous avons été, quant à nous, plus particulièrement frappé. Tels sont l'exposé des origines et du rôle militaire de Du Guesclin (p. 45-47) ; les judicieuses réflexions à propos de la victoire de Cocherel, sur les batailles qu'on peut appeler *influentes*, quelle qu'ait été leur importance militaire intrinsèque (p. 63) ; les remarques et descriptions relatives au sacre (p. 24-25, 69 et suiv., 76 et suiv.). Nous devons dire toutefois que, du moins en ce qui concerne Jeanne d'Arc, l'opinion émise par l'auteur sur l'effet attribué à l'onction avec l'huile de la Sainte Ampoule, lequel ne serait pas « de conférer la dignité royale, mais de donner au roi de France une supériorité sur les autres rois de la chrétienté » (p. 24, note 3) ne nous paraît pas exacte. Tel est encore l'intéressant récit des événements de Bretagne (p. 149 et suiv.), où nous avons tout spécialement goûté l'exposé à la fois instructif et pittoresque de l'hommage de Jean de Montfort (p. 169 et suiv.). Les nombreuses pages consacrées au pape Urbain V, à son caractère, à son action politique et diplomatique, à ses rapports avec Charles V, nous ont semblé tout à fait dignes d'attention (p. 182 et suiv., 192, 198, 219 et suiv., 244 et suiv., 278 et suiv., 281, 295 et suiv., 346, 423, 462-463, 493 et suiv., 498, 501 et suiv., 511 et suiv., 533). L'ambassade solennelle envoyée par le roi de France à Avignon, au mois d'avril 1367, pour tâcher de retenir le Pape, décidé à se rendre à Rome, a fourni à M. Delachenal l'occasion d'une curieuse étude d'histoire littéraire : l'analyse du discours prononcé par l'un des ambassadeurs, Ancel Choquart, l'un des maîtres les plus fameux de l'Université de Paris, et la réfutation qui en fut faite par Pétrarque (p. 516 et suiv.). Les chapitres consacrés aux affaires d'Espagne forment une partie considérable du volume et ont un peu le caractère d'une digression. Mais ils sont si remarquables en eux-mêmes ; l'auteur, par une étude personnelle, directe et locale, a si bien renouvelé et animé le récit qu'on est porté à s'en féliciter plutôt qu'à s'en plaindre. Comment regretter, par exemple, la question posée et le

jugement exprimé sur Pierre le Cruel (p. 251 et suiv.) ; le portrait de Pierre IV d'Aragon (p. 253 et suiv.) ; le tableau de la bataille de Najera (p. 401 et suiv.), etc., etc. ? — Par l'ensemble et les détails, le livre de M. Delachenal est une preuve convaincante que la France, dans l'érudition et les lettres, peut et doit conserver son rang et ne baisser pavillon devant aucune autre *culture*. C'est avec une sincère et profonde sympathie qu'en achevant ce compte rendu nous transcrivons la dédicace : « A la mémoire de mon fils, Jean Delachenal, ingénieur-agronome, caporal au 131e régiment d'infanterie, tombé glorieusement à Gorcy (Lorraine), le 22 août 1914. »

MARIUS SEPET.

Les Câbles sous-marins allemands. *La Rivalité anglo-germanique*, par CHARLES LESAGE. Paris, Plon-Nourrit, 1915, in-16 de xx-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude, écrite par un éminent inspecteur de finances, était terminée avant la guerre. Son auteur n'a rien modifié de son travail ; il s'est contenté de le faire précéder d'un substantiel Avant-propos qui, dès les premières lignes, montre que cet ouvrage, par les faits qu'il dénonce, par les réflexions qu'il suggère, dépasse singulièrement ce que la simplicité du titre pouvait faire prévoir, et atteint ce qu'annonçait le sous-titre : « La Rivalité anglo-germanique. » Si, en effet, le développement dans toutes les mers du globe des câbles sous-marins allemands a été inspiré par une pensée au moins autant politique qu'économique, si, en mouillant chaque câble, l'Allemagne s'est efforcée de battre en brèche, sur ce point spécial, la puissance britannique, dans cette lutte, l'Allemagne et l'Angleterre n'étaient pas seules en cause. La France prenait souvent parti dans le conflit, et on aurait peine à le croire, si M. Lesage n'appuyait ses affirmations de nombreux documents, c'était presque toujours aux côtés de l'Allemagne, contre l'Angleterre ! L'Allemagne, dans sa politique contre la suprématie anglaise, était aidée, avec une cordialité insolite, par la France ; trop souvent, notre ennemie de toujours, d'hier comme d'aujourd'hui, trouvait l'assistance de la France dans sa lutte contre la domination télégraphique de l'Angleterre ! C'est ainsi qu'au moment même où notre diplomatie s'efforçait de consolider l'Entente cordiale, notre administration prêtait son appui, dans des conditions financières déplorables, à l'Allemagne, contre notre future alliée ! De quel aveuglement sont trop souvent frappés nos gouvernants ! C'est l'exposé clair, lumineux, de ces faits si douloureux, qui fait l'intérêt puissant de l'ouvrage de M. Lesage ; le lecteur y trouvera la matière à de nombreuses, pénibles et salutaires réflexions.

J. C. T.

Essais historiques et biographiques, par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon-Nourrit, 1914, in-16 de x-317 p. — Prix : 3 fr. 50.

La date de ce volume, celle du titre, confirmée par celle de l'Avertissement (28 février 1914), doit être modifiée par l'avis suivant, placé au verso du feuillet de garde : « Le présent volume était achevé d'imprimer à la fin de juillet 1914. C'est, je l'espère, ce qui me servira d'excuse pour ne point en ajourner davantage la publication, 18 février 1916. » — Mais M. de Lanzac de Laborie n'a pas besoin d'excuse et a droit plutôt à nos remerciements. Il est bon que quelques sages distractions intellectuelles détournent de temps à autre le cours douloureux de nos pensées, agitées sans cesse par le spectacle prolongé de l'horrible guerre qui déchire et dévaste actuellement tant de terres et tant d'existences. Les *Essais historiques et biographiques* pourront servir à cette diversion utile. La plupart, sinon tous, ont déjà séparément vu le jour dans des recueils périodiques, où ils avaient été justement remarqués. Mais la réunion en sera goûtée de ceux qui les ont lus et, à plus forte raison, de ceux qui ne les connaissent point encore. Dans le premier : *Avant l'habit vert*, l'auteur résume en quelques pages exactes et piquantes les graves pourparlers qui, sous le Consulat, en 1800 et 1801, aboutirent enfin à l'adoption du costume officiel, encore en vigueur, des membres de l'Institut. Le second : *L'Année 1814*, qui a servi de préambule à une série de conférences données par la *Revue hebdomadaire*, nous offre une esquisse, à larges traits, de la physionomie du régime impérial, alors frappé de déchéance, et de l'état des esprits à cette heure de transition. Le troisième, écrit et publié à l'occasion du centenaire d'Ozanam, est une étude claire, forte et vraiment sentie de l'œuvre capitale de ce grand chrétien dans l'ordre de l'action religieuse et charitable : *Frédéric Ozaman et les débuts de la Société de Saint-Vincent de Paul (1833-1853)*. Le quatrième : *Falloux (1811-1886)*, est une notice résumant avec une sympathie nettement avouée la carrière de l'illustre homme d'État. Que l'on partage ou non, sur tel ou tel point, l'avis de l'auteur, c'est une étude bien informée et très instructive. Le cinquième : *Amédée Madelin (1835-1906)* met en vive lumière la belle figure et la très digne carrière d'un magistrat lorrain, celle-ci « définitivement brisée par nos détestables querelles politiques. » On remarque dans ces pages de jolies anecdotes et des traits à la fois originaux et naturels. Enfin les deux derniers essais ; VI. *Albert Sorel et son œuvre.* — VII. *Paul Thureau-Dangin (1837-1913)* sont tout ensemble deux biographies et deux études d'histoire et d'histoire littéraire de grand intérêt et de vraie valeur. Nous avons noté avec plaisir, dans la dernière, malgré l'attachement reconnaissant de l'auteur pour son sujet, dont la *nuance* même lui est sympathique, de louables marques de critique

indépendante à propos de telle appréciation historique ou littéraire jugée contestable (p. 279-280, 290, 293). Considéré dans son ensemble, fond et forme, ce recueil ne peut qu'affermir et augmenter la réputation déjà si justement acquise à M. de Lanzac de Laborie. Comme si rien ne pouvait absolument nous distraire de l'obsédante et cruelle pensée qui étreint tous les esprits, le volume est dédié « A la mémoire de mon frère Jean de Lanzac de Laborie, lieutenant-colonel au 3e régiment de spahis, détaché au Centre des Hautes Études militaires et à l'État-Major de la 5e armée, tué à Reims, le 14 septembre 1914. »

M. S.

La Famille française et son évolution, par Louis Delzons. Paris, Colin, s. d. in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvre d'un jeune écrivain qu'une mort prématurée a enlevé à l'affection de sa famille et de ses amis. Juriste instruit, M. Delzons, dans plusieurs articles accueillis par la *Revue des Deux Mondes*, avait fait preuve d'une sagacité qui lui avait valu de précieux témoignages d'estime. En ce qui nous concerne, nous aurions peut-être quelques réserves à formuler sur certaines conclusions du dernier livre qui porte la signature de M. Delzons. Malgré ces réserves, nous nous faisons un devoir d'en louer l'irréprochable inspiration. O. H.

Les États-Unis et la France, leurs rapports historiques, artistiques et sociaux, par E. Boutroux, P. W. Bartlett, J. M. Baldwin, L. Bénédite, W. V. R. Berry, etc. Paris, Alcan, 1914, gr. in-8 carré de 222 p., avec 18 grav. — Prix : 5 fr.

Les dix conférences rassemblées ici forment le troisième volume de la nouvelle « Bibliothèque France-Amérique ; » elles ont été organisées par la direction très active du comité pendant les années 1912-1913. Français et Américains ont apporté leurs observations personnelles sur les deux pays, et se sont si heureusement mis à l'unisson que nous ne distinguons plus leur origine. On peut espérer que leurs paroles sincères auront raison de vieux préjugés qui persistent malgré l'évidence des faits historiques. On admettait facilement aux États-Unis que l'ancien monde épuisé avait terminé sa carrière ; la vitalité de la vieille Europe réveillée par des trompettes de guerre fournit un démenti direct ; l'ancien monde n'est pas encore arrivé à l'âge de la vieillesse impuissante et résignée.

Dans certains milieux, dans les Universités surtout, on avait découvert les progrès de l'influence française depuis un demi-siècle, en particulier au point de vue artistique. Les succès de nos architectes, qui assurent le confortable en réalisant des types classiques de beauté,

ont fait écarter les modèles italiens ; notre Renaissance triomphe dans ce pays où l'on apprécie surtout l'esthétique et l'aménagement de nos châteaux de la Loire. M. Louis Gillet nous explique tout cela dans une causerie pleine d'esprit et de réflexions neuves. La peinture a suivi le mouvement, et M. L. Bénédite nous a démontré que les écoles anglaises ont été abandonnées vers 1850 : on essaie d'opposer à l'école du Montparnasse les fantasques méthodes de Munich : le succès de ces dernières est très discuté. La conférence sur la sculpture était un sujet plutôt ingrat : M. Paul W. Bartlett l'a traité avec habileté ; il s'est tiré d'embarras en parlant longuement de Houdon avant de qualifier la valeur des sculpteurs américains.

L'influence artistique n'inquiète personne et ne peut produire que des jalousies d'ateliers ; les réalistes qui sont amenés à la reconnaître en raillent la portée en essayant un rapprochement avec Byzance. Ce qui importe, ce sont les relations d'affaires et les rapports politiques ; la série des conférences de 1912-1913 ne comprend pas de sujet se rattachant à la vie des affaires : pour une fois *business* a été exclu. Mais nous avons une profonde étude de M. Boutroux sur la pensée des deux peuples, d'éloquentes et pénétrantes analyses de la vie sociale ; il faut lire surtout celle de M. Baldwin sur l'idéal des deux nations ; ceux qui s'intéressent aux considérations plus actuelles liront avec intérêt les réflexions de M. Morton Fullerton sur le canal de Panama.

Mais par dessus tout — c'est le mérite de ces sortes d'ouvrages où chacun peut choisir à sa convenance — les rapports historiques éveilleront bien des pensées qui aboutiront aux actualités émouvantes de l'heure présente. M. James H. Hyde a rappelé des souvenirs agréables pour les peuples que rapprocha la communauté des intérêts. Les Américains n'oublieront jamais que Vergennes voulut résolument assurer l'indépendance des treize colonies. Il n'approuva pas toutes les ambitions de la République qu'il avait espéré rattacher par des rapports d'affaires où la France recueillerait l'héritage du commerce anglais. Ce fut une déception, et voilà pourquoi le gouvernement français prit une attitude plus réservée ; il comprit les susceptibilités du patriotisme américain et assista à sa vie active en témoin discret. M. Hyde a exagéré quand il a cru pouvoir expliquer la réserve de la France par les défiances de Louis XVI pour des idées démocratiques. On verra bientôt ces idées triompher en France, et l'Amérique ne sera pas plus déférente pour la France de 1793 que pour celle de Louis XVI.

Le Comité a réservé la tâche la plus agréable à M. David J. Hill en lui demandant d'expliquer les conditions de la politique actuelle : il l'a fait en indiquant le rôle que doit jouer la France dans le Nouveau Monde ; il est revenu, lui aussi, sur les souvenirs du passé, et

montré ainsi la nécessité d'une étude complète des rapports diplomatiques entre les deux nations.

L. Didier.

RECTIFICATION

Dans notre dernière livraison (p. 150-151), en rendant compte du livre de M. Henri d'Estre : *D'Oran à Arras, impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, j'ai avancé que l'auteur aurait dû attribuer non pas à un « Romain célèbre », mais au roi de France Henri III, un mot que celui-ci n'a pas prononcé. En réalité, ce mot doit être mis au passif de l'empereur romain Vitellius. L'auteur n'a pas réclamé, mais comme il ne faut jamais, même involontairement, accréditer une erreur, je m'empresse de faire la présente rectification.

E.-A Chapuis.

BULLETIN

Le Breviaire des petites mamans. Lettres à Madeleine, par Thérèse Mongrand. Avignon, Aubanel, s. d., in-16 de 174 p. — Prix : 3 fr.

En un temps où le rôle de moraliste est fréquemment tenu par des hommes que la morale préoccupe peu, c'est presque un étonnement et c'est à coup sûr une joie de rencontrer quelqu'un qui n'a qu'à nous faire part de ses observations, de ses expériences et de ses pratiques personnelles pour formuler des conseils d'une utilité évidente et d'une élévation sereine. Il faut féliciter la jeune mère qui a su obtenir de Mme Mongrand une série de lettres si intéressantes et en former un si charmant volume. Comme on sent que le *métier* n'a rien à voir ici, que tout est *vécu* ! Peu de considérations générales ; pas de théories plus ou moins judicieuses : des faits. Des faits quotidiens, minuscules en apparence, mais dont les conséquences se révèlent, à l'analyse, de grande importance pour la formation morale de l'enfant. En mère avisée, Mme Mongrand se rend compte du travail qui se fait sourdement dans une petite tête à la suite de telle parole entendue ou de tel étonnement éprouvé, et, très simplement, elle nous en avertit. Comment n'être pas de son avis lorsque, par exemple, elle insiste sur la nécessité de donner à l'enfant l'impression profonde que « maman ne peut pas le tromper », que « maman avait raison » lors même qu'elle disait des choses peu vraisemblables ou incompréhensibles ? Et si des usages — de ceux qu'on appelle les plus touchants — se trouvent de ce fait condamnés, c'est peut-être fâcheux ; mais peut-on tenir plus à la poésie d'une coutume qu'à la formation d'une âme ? Une âme, voilà ce que Mme Mongrand voit surtout chez l'enfant : une âme immortelle, dont il faut hâter l'épanouissement, dégager les énergies, préparer les destins futurs. Et c'est ce qui donne à ses conseils une portée où d'autres, plus célèbres, n'atteignent pas. Les mères qui les suivront s'apercevront qu'elles grandissent elles-mêmes et se perfectionnent à mesure qu'elles s'occupent davantage et mieux des petits êtres qui attendent d'elles la science de la vie. Admirable correspondance, qui ne ne se rencontre que là où l'on sait ce qu'est un devoir d'état ! Madeleine n'aura pas de peine à mieux *élever* ses enfants que Françoise : elle habite une région plus haute.

Ch. Landry.

L'École et l'Enfant, par John Dewey ; trad. par L.-S. Pidoux. Neuchâtel (Suisse), Delachaux et Niestlé ; Paris, Fischbacher, s. d., in-18 de xxxii-137 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume se compose de quatre études dont voici les titres : 1° L'Intérêt et l'effort ; 2° L'Enfant et les programmes d'étude ; 3° Le But de l'histoire dans l'instruction primaire ; 4° Morale et éducation. Une Introduction de Ed. Claparède nous renseigne au préalable sur la carrière et les méthodes de M. John Dewey. Ce n'est pas sans éprouver quelque surprise qu'on lit cette Introduction. Car on y voit qualifiées d'innovations sensationnelles un certain nombre de choses que l'on croyait connaître : et par exemple, il ne semble pas qu'il ait fallu attendre M. John Dewey pour s'aviser que les facultés de l'enfant, loin d'être purement réceptives et passives, sont des énergies que l'éducateur doit éveiller, orienter et développer, ou pour remarquer qu'il importe de coordonner et d'unifier l'attention, les sentiments et les dispositions de chacun. Quoi qu'il en soit, on trouvera dans le volume des observations qui dénotent de la perspicacité, de l'attention, de l'analyse, de l'esprit de suite, et dont pourra tirer profit l'éducateur soucieux de perfectionner toujours ses méthodes. Ch. Landry.

L'Honnête Femme contre la débauche, par Mme Leroy-Allais. Paris, Bloud, s. d., in 16 de vii-287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sujet délicat traité avec infiniment de tact et de délicatesse par un écrivain légitimement ému de la faible protection qu'obtient la femme contre les embûches d'une civilisation trop souvent propice au mal et à ses fantaisies. O. H.

Jeanne d'Arc, tragédie, par Pierre Giraudet. Paris et Lyon, Vitte, s. d., (1916), in-16 de 104 p. — Prix : 2 fr.

Jeanne d'Arc a inspiré nombre d'auteurs : les uns, ayant quelque peu sollicité les textes, ont pris avec l'histoire de grandes libertés, d'autres ont évoqué à l'aide de tableaux « ou drames de situations » les principaux faits de sa vie. M. Pierre Giraudet s'est placé à un autre point de vue, ainsi qu'il nous l'explique dans sa Préface : il a voulu faire « une œuvre entièrement nouvelle et toute différente » en restituant à chaque personnage son caractère et son rôle propre. Aussi a-t-il suivi les faits de très près et les caractères qu'il a tracés sont-ils étudiés avec soin : Jeanne, toute à sa mission, ne se laissant pas influencer par les difficultés qu'on lui crée ; Charles VII toujours indécis, partageant l'avis du dernier interlocuteur et écoutant plutôt les courtisans qui le bernent que ceux qui sont dévoués à sa cause ; La Trémoille, dont les conseils auprès du Roi n'ont qu'un seul but, supplanter ceux qui l'entourent et faire disparaître ceux qui le gênent, même au prix d'une trahison ; Cauchon, fourbe et menteur. Les vers sont bien frappés. Malheureusement l'auteur n'a pas le souffle lyrique et les chœurs déparent un peu le reste de la tragédie, qui contient de très bonnes choses. Je signalerai cependant (p. 97) un vers de treize pieds, ce qui n'est pas conseillé par Boileau.

Songez ce qu'à ses yeux, alors vous voudriez être

Mais ce n'est qu'une légère critique ; l'ensemble est très bon et mérite d'être lu. B. de la Garanderie

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous regrettons vivement la disparition d'un ancien et actif collaborateur du *Polybiblion* et de la *Revue des questions historiques*, M. Godefroy KURTH, professeur, autrefois, à l'Université de Liège, et, depuis des années, directeur de l'Institut belge à Rome, où il est mort dernièrement à un âge avancé. M. Kurth, qui a joué dans les divers Congrès de la Société bibliographique un rôle important, laisse des ouvrages de haute valeur, parmi lesquels nous rappellerons les suivants : *Les Origines de la civilisation moderne* (4e édition, Paris, in-8, 1898) ; — *Histoire poétique des Mérovingiens* (Paris, in-8, 1893) ; — *La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France* (Bruxelles, 1890-1898) ; — *Clovis* (2e éd. Paris, 1901), ouvrage qui a obtenu le grand prix Gobert ; — *Sainte Clotilde* (Paris, Lecoffre. Collection des *Saints* ; nombreuses éditions) ; — *Notger et Liège et la Civilisation au* xe *siècle* (Paris, Bruxelles et Liège, 1905) ; — *L'Église aux tournants de l'histoire* (nouvelle édition, Paris, 1905).

— Le Dr Léon LABBÉ, le célèbre chirurgien et homme politique, est mort à Paris, le 20 mars, à 83 ans. Depuis longtemps il avait renoncé à la pratique chirurgicale et s'était consacré uniquement à ses fonctions parlementaires comme sénateur de l'Orne. Né dans ce département, à Merlerault, le 29 septembre 1832, il fit ses études médicales à Paris, fut interne à l'hôpital de Caen en 1857, interne aux hôpitaux de Paris en 1860, et devint docteur en 1861, puis agrégé en 1863. Ensuite il fut attaché successivement aux hôpitaux de la Salpêtrière en 1865, du Midi en 1867, Saint-Antoine en 1868, de la Pitié en 1872, Lariboisière en 1880 et Beaujon en 1882. Longtemps secrétaire de la Société de chirurgie, il devint membre de l'Académie de médecine le 16 mars 1880 et en fut nommé président il y a quatre ans. Dernier représentant de l'époque des grands opérateurs antérieurs à la période de l'antisepsie, les Trélat, les Verneuil, les Gosselin, il s'était particulièrement signalé en faisant la première opération dite gastrotomie qui ait réussi en France et qui est entrée ensuite dans la pratique chirurgicale. En 1892 il avait été élu sénateur du département de l'Orne. Le Dr Léon Labbé a publié des ouvrages qui font autorité, tels que : *De la Coxalgie* (Paris, 1863, in-8), thèse d'agrégation ; — *Traité des tumeurs bénignes du rein* (Paris, 1876, in-8) : — *Leçons de clinique chirurgicale professées à l'hôpital des cliniques* (Paris, 1876, in-8) ; — *Leçons sur les hernies abdominales* (Paris, 1864, in-8) ; — *Traité des fibromes de la paroi abdominale* (Paris, 1888, in-8).

— Le monde médical a fait une autre perte non moins sensible en la personne du docteur Gilbert BALLET, le spécialiste pour les maladies nerveuses qui était si connu et qui est mort à Paris, le 16 mars, à 62 ans. Il avait débuté comme chef de clinique de Charcot, à la Salpêtrière, et était devenu professeur de clinique des maladies mentales à l'asile clinique Sainte-Anne. Membre de l'Académie de médecine et vice-président de l'Association des médecins de la Seine, il était le fondateur de la Société de psychiâtrie et avait présidé le congrès des neurologistes et aliénistes français. Il était très souvent désigné comme expert par les tribunaux. Il dirigeait la *Revue de médecine légale et d'anthropologie criminelle* et avait publié des ouvrages estimés, notamment : *Recherches anatomiques et chimiques sur le faisceau sensitif et les troubles de la sensibilité dans les lésions du cerveau* (Paris, 1881, in-8) ; — *Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie*

Paris, 1886, in-12) ; — *L'Hypnotisme et la Suggestion* (Paris, 1887, in-8) ; — *Contribution à l'étude de l'état mental des héréditaires dégénérés* (Paris, 1888, in-8) ; — *Leçons de clinique médicale. Psychoses et affections nerveuses* (Paris, 1897, in-8) ; — *Histoire d'un visionnaire du* XVIII*e siècle. Swedenborg* (Paris, 1899, in-8) ; — *Traité de pathologie mentale* (Paris, 1903, in-8), avec la collaboration de plusieurs médecins spécialistes ; — *L'Hygiène du neurasthénique* (Paris, 1907, in-8). Le docteur Gilbert Ballet collaborait à diverses revues spéciales, telles que *le Progrès médical*, les *Archives générales de médecine*, *l'Union médicale et scientifique du Nord-Est*, etc.

— La reine du Roumanie, ÉLISABETH, très connue dans les cercles littéraires de l'Europe sous le pseudonyme de Carmen Sylva, est morte à Bucarest le 2 mars, à 73 ans. Pauline-Élisabeth-Attilie-Louise de Wied naquit le 27 septembre 1843, au château de Monrepos, à Neu-Wied, sur les bords du Rhin. Son père était le prince Guillaume-Charles de Wied et sa mère la princesse Marie de Nassau. Élevée dans la culture des lettres, elle apprit les principales langues de l'Europe et compléta ses études par des séjours prolongés dans les cours de l'Allemagne, de la Suède, de l'Italie et de la Russie. Elle se trouvait à Pétrograd quand elle apprit la mort de son père. De retour dans le château de sa famille, elle y rencontra et épousa le prince Charles de Hohenzollern, qui venait d'être appelé au trône de Roumanie (15 novembre 1869). Son unique enfant, une fille, née en 1870, mourut en 1874. Dans sa nouvelle situation, sans rien négliger de son rôle de souveraine, elle donna carrière à son goût pour les arts, la musique et surtout les lettres, et commença tantôt sous son nom, tantôt sous le pseudonyme bientôt démasqué de Carmen Sylva, à publier une longue série d'écrits, romans, nouvelles, poésies et pensées philosophiques, en allemand, ou en roumain ou en français. L'Académie française a décerné un prix à certaines de ses poésies et l'Académie des sciences de Bucarest la reçut au nombre de ses membres en 1882. Mme Mitte Chremnitz, qui a été parfois sa collaboratrice, a publié sur elle une étude spéciale : *Carmen Sylva* (Breslau, 1882). Les œuvres de la reine Élisabeth n'ont certainement pas une valeur de premier ordre. Elles sont en général pleines d'un sentimentalisme maniéré et enfantin et doivent évidemment une grande partie de leur notoriété à ce fait que leur auteur était assise sur un trône royal. Si Carmen Sylva fit toujours un accueil empressé aux lettrés français, tels que, par exemple, M. Pierre Loti, elle ne cessa pas toutefois, ce qui explique son origine, d'être profondément germanophile ; si on en croit des bruits que l'éloignement et les difficultés des communications ne permettent pas de contrôler en ce moment, la fille de Charles de Wied, veuve de Charles de Henzollern, tante de Guillaume de Wied, ex-roi d'Albanie, aurait brusquement, au début de la guerre, répudié ouvertement ses amitiés françaises. Voici la liste, qui est loin d'être complète, des œuvres de la reine Élisabeth : *Sapho* et *Hammerstein*, poésies qui, pour la première fois, sont signées : Carmen Silva (Leipzig, 1880) ; — *Stürme*, (Tempêtes) (Bonn, 1881) ; — *Leidens Erdengang*, (La Douleur dans le monde) (Berlin, 1882 ; — *Les Pensées d'une Reine* (Paris, 1882, in-12) ; — *Le Pic aux regrets*, conte roumain (Paris, 1884, in-4) ; — *Contes du Pélech*. Traduit de l'allemand par L. et F. Salles (Paris, 1884, in-12) ; — *Nouvelles*. Traduites de l'allemand et précédées d'une étude biographique par Félix Salles (Paris, 1886, in-12) ; — *Jéhovah*. Poème traduit du roumain par Hélène Vacaresco (Paris, 1887, in-12) ; — *Qui frappe* ? Traduit de l'allemand par Robert Scheffer (Paris, 1889, in-12) ; — *Astra* (Paris, 1890, in-12) ; — *Le Roman d'une princesse* (Paris, 1891, in-12) ; — *La Servi-*

tude du Pelech, un conte très long, très long pour le prince Henri XXVII de Reuss, traduit de l'allemand par L. Bachelin et J. Brun (Paris, 1891, in-8) ; — *Trois nouvelles*. Traduites de l'allemand par L. Bachelin et Jules Brun (Paris, 1892, in-12) ; — *Marié !* (Paris, 1892, in-12) ; — *Par la loi*. Traduit de l'allemand par Georges A. Mandy (Paris, 1899, in-16) ; — *Le Hêtre rouge*. Traduction de Georges A. Mandy (Paris, 1899, in-16) ; — *Les Noëls d'une reine* (Paris, 1915, in-8) ; — *Œuvres choisies, prose et vers*, publiés par G. Bengesco (Paris, 1908, in-12).

— On annonce encore la mort de MM. : Th. Achard, soldat d'infanterie, rédacteur au journal le *Progrès de Lyon*, tué à l'ennemi dans un récent combat ; — Noël Babonneix, professeur de l'Université en retraite, mort à Paris, au milieu de mars, à 84 ans ; — le Dr Max Billard, auteur d'ouvrages historiques intéressants, mort à Paris, à la fin de février ; — Georges Boutelleau, poète et écrivain, originaire de Barbezieux, mort à Royan, à la fin de janvier, à 71 ans, dont on cite : *Américaine* (Paris, 1886, in-12), *Le Vitrail* (Paris, 1887, in-12), etc. ; — Jules de Brayer, compositeur de musique, qui avait écrit une *Suite russe* pour le piano ainsi qu'un drame lyrique, *Merlin*, et qui avait été le collaborateur de M. Maurice Bouchor pour la recherche et la publication des *Chansons populaires de nos provinces*, mort à Paris, au milieu de mars, à 74 ans ; — Charles Caurit, ancien directeur de *la Gazette vendéenne*, mort à Fontenay-le-Comte, le 14 février, à l'âge de 81 ans ; — Emile Clermont, jeune écrivain d'avenir, ancien élève de l'École normale, tué glorieusement à l'ennemi près de Maisons-de-Champagne, lequel avait publié avec M. E. Bourgeois un livre d'histoire : *Rome et Napoléon III. Étude sur les origines et la chute du second Empire* (Paris, 1907, in-8), ainsi que deux romans, *Amour promis* et *Laure* ; — Charles des Guerrois, homme de lettres et surtout bibliophile, qui laisse une merveilleuse collection d'ouvrages à la ville de Troyes, où il est mort, au milieu de mars, à 99 ans ; — Edmond Deschaumes, journaliste et nouvelliste, qui avait collaboré à l'*Événement*, à l'*Écho de Paris* et, sous le pseudonyme de Madame Aubray, à la *Revue idéaliste* et qui laisse de nombreux romans tels que : *Les Monstres roses* (Paris, 1885, in-16) ; *La Kreutzer* (Paris, 1899, in-12) ; *Les Jeux de l'amour et du milliard* (Paris, 1907, in-12), mort à Paris, à la fin de mars, à 63 ans ; — — Raoul Duseigneur, connu pour avoir été un des premiers, à Lyon d'abord, puis à Paris, à étudier les arts du moyen âge et de la Renaissance et l'art oriental, mort à Paris, au milieu de mars, à 70 ans ; — Joseph Galezowski, chef de division honoraire au Crédit foncier de France, président du conseil du Muséum national polonais et du conseil national de l'École polonaise de Paris, mort à Paris, au milieu de mars, à 82 ans ; — le R. P. Léopold Gerbier, des Augustins de l'Assomption, prédicateur renommé, ancien chanoine et directeur du grand séminaire de Poitiers, fondateur des *Causeries du dimanche*, mort à Marseille, au milieu de mars ; — le Dr Girard, l'éminent professeur de chirurgie de Genève, mort au commencement de mars ; — Hardel, professeur honoraire de quatrième au lycée Charlemagne, à Paris, mort en cette ville, au milieu de mars ; — Gaston Laporte, membre de l'Association des journalistes parisiens, ancien secrétaire d'Henri Rochefort à l'*Intransigeant* et ancien rédacteur au *Petit Journal*, attaché depuis plusieurs années à la rédaction de l'*Écho de Paris*, mort au milieu de mars, à Colombes, près de Paris, à 44 ans ; — O. Lignier, directeur de l'Institut botanique de Caen, un des rares botanistes français qui aient fait des plantes fossiles l'objet de leurs recherches, mort

au commencement d'avril ; — Eugène Lisbonne, secrétaire de la rédaction du *Petit Méridional*, sous-lieutenant au 154e régiment d'infanterie, mort à la fin de février, à l'hôpital militaire de Saint-Brieuc ; — l'abbé Luais, professeur au collège Saint-Louis de Saumur, tué à l'ennemi, dans l'Argonne, le 8 mars ; — Jean-Sully Mounet, dit Mounet-Sully, célèbre artiste dramatique, originaire de Bergerac, doyen de la Comédie-Française, mort à Paris, le 2 mars, à 75 ans, qui fut pendant de longues années un des meilleurs interprètes de Racine, de Corneille, de Victor Hugo, etc., qui avait écrit lui-même deux drames en cinq actes, *la Buveuse de larmes* et *la Vieillesse de Don Juan* et qui avait fait, non sans succès, à la salle du boulevard des Capucines, des conférences sur les poètes contemporains ; — le marquis Jean de Moussac, qui laisse de nombreux ouvrages parmi lesquels nous rappellerons : *La Vie de l'abbé de Moussac*, couronnée par l'Académie française et *la Vie de Monseigneur de Ségur*, mort dernièrement à Montmorillon (Vienne) ; — Louis-Auguste-Alfred Rioult, comte de Nerville, qui a donné des articles remarqués à la *Statistique monumentale* de M. de Caumont, publié dans les Bulletins ou Mémoires des diverses sociétés savantes de Normandie des études de valeur et collaboré activement à la *Revue des questions historiques* où l'on trouve sous sa signature : *L'Angleterre et la Conquête normande* ; *Les Ancêtres de Du Guesclin* ; *La Bataille de Dives* ; *Raoul Le Fort*, etc., mort le 25 janvier, en son château de Livet, près Livarot (Calvados), à l'âge de 83 ans ; — Eugène Nolent, journaliste, avocat à la Cour d'appel de Paris, ancien président de la Conférence Molé, sous-lieutenant d'infanterie, tué à l'ennemi, à Souain ; — Émile Penot, ancien rédacteur au *Soleil*, ancien syndic et vice-président de l'Association des journalistes parlementaires, mort à Paris, au commencement de mars, à 65 ans ; — l'abbé Jean Piloix, professeur au petit séminaire de Saint-Antoine, sergent d'infanterie, tombé au champ d'honneur, le 6 mars, à 29 ans ; — Augustin Rouillé, ancien magistrat, auteur d'une intéressante monographie sur *les Assignats et papiers-monnaie pendant les guerres de la Vendée*, mort à La Roche-sur-Yon (Vendée), le 23 janvier, à l'âge de 76 ans ; — Stéphane Servant, le poète montluçonnais, fondateur de la *Revue intellectuelle*, dont il était, sous divers pseudonymes, le collaborateur presque unique, et auteurs de divers ouvrages tels que : *Préhistoire de France. La France des premiers âges pour servir d'introduction à l'histoire de notre pays* (Paris, 1898, in-18), mort à Paris, au commencement de mars, à 47 ans ; — Antony Simon, compositeur de musique, ancien professeur au Conservatoire de Paris, inspecteur des théâtres impériaux de Russie, mort dernièrement à Moscou, à 66 ans ; — Édouard Thiolere, ingénieur et publiciste, directeur de la *Revue industrielle de l'Est*, secrétaire général de l'Association de la presse de l'Est, mort à Dijon, à la fin de février.

— A l'étranger, on annonce la mort de Mme la baronne von Ebner-Eschenbach, romancière très connue, morte en mars, à Vienne (Autriche), à l'âge de 86 ans ; — et de MM. : Fred. T. Jane, écrivain anglais connu, dont les ouvrages sur les questions maritimes font autorité, auteur d'une publication annuelle sur les flottes de guerre, *The Fighting Ships*, mort dernièrement à South Sea ; — l'éminent musicien et compositeur espagnol Granados, bien connu à Paris, où il avait suivi les cours de notre conservatoire, noyé lors de l'abominable torpillage du « Sussex » ; — James Partridge, journaliste qui appartenait à la rédaction de la *Petite Gironde*, depuis trente-cinq ans, mort dernièrement à Paris, à 65 ans ; — Ouroch Petrovitch, chargé de cours de langue et de littérature françaises à l'Uni-

versité de Belgrade, ardent francophile, qui avait fait ses études à la Sorbonne ,où il avait obtenu le diplôme de docteur de l'Université de Paris et qui, rentré en Serbie, avait été un des principaux fondateurs de la Société littéraire de Belgrade, mort dernièrement à Prokouplié, en Serbie, à 35 ans ; — Auguste Rosenstiehl, docteur ès-sciences, originaire de Strasbourg, professeur au Conservatoire des arts et métiers à Paris, qui, avant 1870, avait été directeur de l'École de chimie de Mulhouse et président du comité de chimie de la Société industrielle de cette ville, mort à Paris, au milieu de mars, à 77 ans ; — Antonio Sayno, ingénieur italien, ancien professeur à l'Institut polytechnique de Milan, où il enseignait la géométrie descriptive et l'art des constructions, fondateur du laboratoire d'expériences, pour les matériaux de construction, auteur de nombreux mémoires scientifiques, mort dernièrement à 70 ans ; — Dr. J.-L. Strachan-Davidson, principal du collège Balliol à Oxford, auteur de plusieurs bons ouvrages, entre autres d'une excellente biographie de Cicéron, mort à Oxford, à la fin de mars.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles lettres. — Le 3 mars, M. Paul Girard examine quelle est, dans Homère, la signification de l'épithète *podharès*, appliquée à Achille et qui caractérise les chefs des peuples, protecteurs de leurs soldats. — MM. Th. Reinach et Maurice Croiset présentent leurs observations. — M. Morel-Fatio parle d'une lettre d'un ambassadeur de Charles-Quint à Rome, au sujet d'une invention nautique mystérieuse due à Jean Lascaris. — Le 10, M. Salomon Reinach revient sur la communication faite par M. Morel-Fatio au sujet de l'invention par Jean Lascaris d'un moteur nautique autre que la voile ou la rame. Il cite à cet égard un traité latin fort ancien sur les machines de guerre, dans lequel il est question de roues motrices actionnées par des bœufs. — M. J.-B. Chabot parle d'une inscription néo-punique qui donne le nom, en langue indigène, de la ville de Dougga. — MM. Cagnat et le comte Durrieu échangent leurs observations sur ce sujet. — M. Émile Eude lit un travail sur l'attaque tentée par Jeanne d'Arc contre Paris, où elle fut blessée. — Le 17, M. Camille Jullian lit une note de M. Héron de Villefosse au sujet d'un négociant de Narbonne qui reçut les honneurs municipaux dans les grandes villes de la Sicile et de l'épitaphe d'un Marseillais mort à Syracuse au IIIe siècle avant notre ère. — M. J. Toutain montre que le rituel du paganisme admettait dans certains cas l'idée de la rédemption de l'homme par une victime. — MM. Salomon Reinach, Camille Jullian, Clermont-Ganneau, Bouché-Leclercq, Maurice Croiset exposent leurs idées à ce sujet. — M. Louis Havet lit un mémoire sur *la Répartition des actes dans les comédies de Térence*. — M. Th. Reinach fait ses observations. — Le 24, M. René Cagnat présente des explications au sujet de la découverte d'une inscription néo-punique trouvée à Dougga, dont M. Chabot a récemment entretenu l'Académie. — M. Antoine Thomas décrit un document inédit qui permet de fixer entre le 27 mai et le 6 novembre 1305 la date de la mort de Jean de Meun, l'un des auteurs du *Roman de la Rose*. — M. Moret donne l'explication de l'un des termes du décret de Koptos, qui désigne les potiers dans les temples de Koptos et d'Abydos. — M. Meillet lit un travail sur *le Développement de l'infinitif*. — MM. Louis Havet et Maurice Croiset font leurs observations.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 mars, M. Lacour-Gayet lit le récit d'une mission officielle qu'il a accomplie, au cours de laquelle, visitant Moscou, Kiew, Pétrograd, Stockholm,

Copenhague, Bergen, il a rapporté les plus favorables impressions pour l'issue de la guerre. — Le 11, M. Daniel Bellet lit un travail sur ce que la France peut demander à l'étranger en faits d'aliments, tant après la guerre qu'en ce moment. — Le 18, M. René Stourm lit une lettre par laquelle la Chambre de commerce de Paris donne son adhésion aux vœux de l'Académie relatifs à l'alcoolisme. — M. Félix Rocquain lit une étude : *Les Espagnols en France sous Henri IV, le Roi et la Nation.* — Le 25, M. Daniel Zolla lit un travail sur *le Problème de l'alimentation en France depuis la guerre. Les Efforts individuels et l'intervention de l'État.*

Congrès. — Du 18 au 22 avril 1911 s'est tenu à Caen le *Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements.* Les études lues à cette occasion ont été réunies dans un volume du *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, Section des sciences économiques et sociales,* publié par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts et mis tout dernièrement en distribution (Paris, Imp. nationale ; Leroux, 1914, in-8 de 445 p.). Nous mentionnerons : *Les Relations de Turgot avec Orceau de Fontette,* par M. Alfred des Cilleuls (p. 7-15) ; — *De la dépopulation des campagnes, ses causes, ses remèdes,* par M. Cozette (p. 16-33) ; — *Recherches sur l'état civil, les conditions du baptême et le mode de dénomination des enfants, du* IXe *au* XIe *siècle,* par M. J. Depoin (p. 34-54) ; — *Histoire de la propriété rurale dans le pays de Caux,* par M. Lechevallier (p. 54-89) ; — *Les Échanges et les règlements de comptes à la foire de Guibray,* par M. O. Biré (p. 91-106) ; — *Les Remèdes collectifs et individuels contre l'alcoolisme,* par M. Alfred des Cilleuls (p. 106-110) ; — Autre étude sur la même question, par M. le Dr Edme Genglaire (p. 110-113) ; — *L'Emploi de la main-d'œuvre militaire à la construction de la digue de Cherbourg et au canal de Caen,* par M. Le Grin (p. 114-120) ; — *Des Modifications qu'on pourrait apporter dans le régime du divorce,* par M. Albert des Cilleuls (p. 121-124) ; — *La Constitution et l'assiette du douaire en Normandie avant le Grand Coutumier,* par M. Astoul (p. 125-138) ; — *Étude statistique et démographique sur la population du Havre (1783-1802),* par M. Ph. Barrey (p. 138-182) ; — *Contestation entre le duc d'Orléans et la ville de Honfleur à propos des droits de prévôté, coutume et travers de Seine (1768-1790),* par M. Blossier (p. 182-192) ; — *Les Haras au* XVIIIe *siècle,* par MM. Cozette et A. Gallier (p. 192-202) ; — *La Tutelle administrative : ses origines, son application actuelle, les modifications dont elle pourrait être l'objet,* par M. Alfred des Cilleuls (p. 203-216) ; — *Les Circonscriptions territoriales en France : quels avantages et quelles difficultés pourraient en présenter le remaniement ?,* par M. Alfred des Cilleuls (p. 216-219) ; — Mémoire de M. Charles Guyot sur les deux sujets traités plus haut par M. A. des Cilleuls (*Tutuelle administrative* et *Circonscriptions territoriales en France*) (p. 220-228) ; — *De l'Utilisation de la main-d'œuvre pénale pour certains travaux d'intérêt public,* par M. Doinel (p. 229-231) ; — *La Dégradation des clercs et le droit normand,* par M. Génestal (p. 231-245) ; — *Du Commerce des primeurs et des moyens de le faciliter,* par M. Michel Garaude (p. 246-254) ; — *Le Commerce du hareng à Honfleur, il y a cent ans,* par M. A. Vintras (p. 256-274) ; — *Un Office municipal de renseignements agricoles et commerciaux à Aix-en-Provence,* par M. G. Valran (p. 275-280) ; — *La Politique des terrains dans les grandes agglomérations,* par M. A. Rey (p. 280-286) ; — *La Vie d'une Université de province au* XVIIIe *siècle* (Caen), par M. Villey (p. 289-310) ; — *La Société patriotique de Caen (1791-1795),* par M. J. Béranger (p. 311-312) ; — *La Vente des biens nationaux dans le canton de Lassigny, district de Noyon (Oise),* par M. Hubert (p. 314-330) ; — *La Vente des biens*

nationaux à Vire (Calvados), par M. Paul Nicolle (p. 330-400) ; — *Les Édifices du culte de l'an IX à l'an VIII dans le département du Calvados*, par M. l'abbé Émile Sevestre (p. 401-418) ; — *Note sur l'instruction primaire dans le district de Vire pendant l'an II et l'an III*, par M. Pierre Bulet-Hamel (p. 418-423). — Le discours de clôture du congrès (p. 425-436) a été prononcé par M. Camille Bloch.

Paris. — Il y a certainement de bonnes choses et des vues justes dans la conférence tenue en octobre 1915 par M. Marcel Clavié, conservateur de la Bibliothèque municipale de Montmartre, sur *la Vie nouvelle des bibliothèques municipales de la ville de Paris* (Paris, Félix Alcan, 1916, in-16 de 38 p. Prix : 1 fr. 50). L'auteur y indique les efforts qui sont poursuivis depuis que M. Coyecque a été placé à la tête du service des bibliothèques de la ville de Paris, pour rendre ces bibliothèques plus modernes, plus utiles, et pour leur mieux assurer le rôle qu'une bibliothèque doit jouer dans l'éducation intellectuelle et morale de ses lecteurs. Car M. Clavié est fermement convaincu — et il le dit — qu'un bibliothécaire — de bibliothèque populaire du moins — doit exercer une action morale sur le public. Et même en estimant quelque peu utopique, hélas ! la phrase de Duruy sur l'enseignement que M. Clavié applique aux bibliothèques : « l'argent dépensé pour les écoles et plus tard pour les Universités sont autant d'économies pour les prisons », il n'en est pas moins vrai qu'un bibliothécaire, sans cesse en contact avec le public, peut exercer sur sa formation intellectuelle et morale la plus heureuse des actions. Si sur les principes généraux nous sommes assez d'accord avec M. Clavié, nous devrions faire des réserves sur l'application de ces principes et sur la façon dont il comprend le choix des livres à indiquer aux lecteurs.

— A titre de curiosité, signalons une brochure anonyme intitulée : *Une Révélation. Guillaume écrivain, augmentée d'une lettre autographe et de la copie de deux autres* (Paris « Édition et librairie », s. d., in-18 de 19 p. Prix : 0 fr. 75). Il y est question d'un livre « édité en français et en allemand : *La Vie de saint François d'Assise telle qu'il la vécut* ».

— Le dernier fascicule du dixième volume de *la Cité, bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris* vient de paraître ; c'est celui d'octobre 1915 (Paris, Champion, in-8 paginé 281-364, avec 14 reproductions de gravures et plans). Le plus important travail que l'on trouve ici est celui que l'actif M. A. L'Esprit a consacré aux demeures de la fameuse *Ninon de Lenclos au Marais* (p. 281-324, avec un portrait, 2 plans et 5 vues). Malgré toutes ses recherches, l'auteur n'a pu avec certitude déterminer les deux maisons habitées rue des Tournelles par Ninon ; il a du moins « posé les données du problème et attiré l'attention des lecteurs de *la Cité* sur quelques logis intéressants du Marais. » — M. Léonce Grasilier raconte ensuite l'histoire d'*Un Cambriolage prussien à la Bibliothèque de l'Arsenal (28 juillet 1815)* (p. 325-331, avec 2 grav.). Ce jour-là des officiers prussiens s'emparèrent de vive force de cartes de Cassini, dont les planches de cuivre, au nombre de 182, avaient été heureusement mises à l'abri. — Pages 332-337, sous le titre : *Pendant la guerre. Les Ambulances du IVe*, ont été recueillies des notices auxquelles on recourra utilement plus tard. — Enfin la rubrique trimestrielle : *A travers le IVe* (p. 338-348) a groupé un certain nombre de sujets curieux : *Un Ancêtre du roi d'Italie, paroissien de l'Église Saint-Paul*, par M. G. H. ; *Les Ascendants de Victor-Emmanuel III*, par M. Brada ; *Cabinet-musée de M. Pelletier*, par M. A. L'Esprit ; *L'Hôtel de Beauvais*, par M. Maurice Letellier (avec une repro-

duction de gravure ancienne) ; *A l'église Saint-Merry, la plus ancienne cloche de Paris* (extr. de *l'Écho de Paris*, avec une reproduction de plan, 1739).

— Les terribles événements qui troublent si profondément l'Europe, on peut dire même le monde entier, n'ont pas empêché *les Veillées des chaumières* de continuer leur paisible publication. Le volume 1914-1915 qui nous a été remis correspond à la 38e année de l'existence de ce journal hebdomadaire illustré (Paris, Henri Gautier, 28 novembre 1914-30 octobre 1915, in-4 de 756 p., avec gravures. Abonnement annuel pour la France, l'Algérie et la Belgique, 6 fr. ; Étranger et colonies autres que l'Algérie, 7 fr. Le vol. cartonné toile, 7 fr. 50). On retrouve dans ce volume les choses habituelles : variétés amusantes ou instructives, articles de polémiques, contes, nouvelles, poésies, recettes et conseils pratiques et surtout l'ensemble de ces romans honnêtes toujours bien accueillis dans les familles. Nous en avons, cette fois, treize à enregistrer, savoir : *A l'ombre des vieux murs*, par la comtesse de Massacré ; *Autour d'un portrait*, par M. A.-E. Deblay ; *Bengali*, par Mme Florence O'Noll ; *Cœur contre Orgueil*, par M. Claude d'Orpierre ; *La Demoiselle*, par Mme Marie Le Mière ; *Les Jonquilles du Valauré*, par M. André Bruyère ; *La Lueur de la fenêtre*, par Mme Yvonne Loisel ; *Madame Victoire*, par Mme Marie Thiéry ; *La plus Constante*, par Mme Marie de Lesté ; *La Pupille de Notre-Dame*, par M. Mario Donal ; *La Solitude de Jean des Brandes*, par M. A. Borie ; *Spectatrice de la vie*, par M. Em. Soy ; *Les Yeux fermés*, par M. B. de Puybusque.

— Nous devrions pouvoir présenter à nos lecteurs trois volumes nouveaux de *la Semaine de Suzette*, puisque le dernier signalé par le *Polybiblion* a été le premier semestre de la dixième année de ce périodique. Or, le premier semestre de la onzième année est déjà épuisé. Nous n'avons donc plus à mentionner que le deuxième semestre de la dixième année (6 août 1914-28 janvier 1915) et le deuxième semestre également de la onzième année (5 août 1915-27 janvier 1916) (Paris, Henri Gautier, 2 vol. gr. in-8 de 258 et 418 p., avec de très nombreuses gravures en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, Algérie, Belgique, 6 fr. ; autres pays, 8 fr. Chaque volume cartonné, 3 fr. 50). Ces deux volumes renferment des « Historiettes » illustrées en couleurs, toutes bien intéressantes. La pensée de Dieu y apparaît fréquemment et le sentiment patriotique y vibre avec éloquence. Les scènes de guerre succèdent aux tableaux d'intérieur, les choses gaies aux épisodes héroïques, naïvement contés, ainsi qu'il convient pour des fillettes. Ces pages sont remplies par des comédies et des monologues, les modes de la poupée, la description de jeux de plein air et d'appartement, l'indication de petits travaux à exécuter, des recettes, des devinettes, etc. On peut mentionner aussi certains romans enfantins, tels que *les Deux Françoise*, par M. Claude Saint-Ogan ; *Le Hameau du Trésor-Perdu*, par Mme Jacqueline Rivière ; *L'Idée du docteur*, par Mme Madeleine Lefèvre ; *Le Mystère de Kerjone*, par M. Nalim ; *Au pied du mur*, par M. Claude Hélios ; *La Filleule des Abeilles*, par Mme Jacqueline Rivière ; *La Folle Méprise de Luce*, par M. Jean Brunel ; *Petite Épave*, par Mme L. de Kérany ; *Petite Maman*, par M. Mario Donal. On peut dire que *la Semaine de Suzette* se fait apprécier partout autant par son illustration abondante, amusante, gracieuse, que par son texte varié à l'infini.

Alsace et Lorraine. — M. Kayser, directeur de l'institution Kayser-Charavay, à Paris, a eu l'heureuse idée de demander aux patriotes alsaciens et lorrains des conférences sur leurs pays. La première de ces conférences a été donnée par M. l'abbé Wetterlé, qui a pris pour sujet : *La Jeune Géné-*

ration en Alsace-Lorraine, avec préface de M. Henri Welschinger et allocution de M. Anselme Laugel (Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 47 p. — Prix : 1 fr.). Notons la valeur documentaire de ces pages, où les trois auteurs ont démontré l'antagonisme absolu qui existe entre l'esprit alsacien et celui d'outre-Rhin. M. Wetterlé donne pour exemple typique l'histoire d'un enfant de Colmar et le vrai martyre que ce petit Alsacien subit au contact des Allemands, ses camarades et ses maîtres, pour finir sa vie sous la balle d'un officier prussien, avec, sur les lèvres, le cri de : Vive la France ! A côté de ce type du jeune Alsacien fidèle au souvenir de l'ancienne patrie, M. Wetterlé nous montre aussi l'arriviste, heureusement plus rare, qui, par des concessions dégradantes, cherche à s'assurer les faveurs du pouvoir et qui, souvent, revient l'oreille basse et le cœur contrit après quelques inutiles tentatives de pénétration dans la citadelle germanique. Car l'Allemand ne cherche pas à conquérir les âmes, sa race étant assez prolifique pour peupler la terre ; il a l'orgueil de représenter à lui seul l'humanité, le reste des hommes étant tout au plus bon à faire des esclaves !

Bourgogne. — Outre diverses notices nécrologiques parmi lesquelles nous remarquons surtout celle concernant *M. Edme de Juigné de Lassigny*, par M. Eugène Méhu (p. 37-47, avec une bibliographie des œuvres de cet érudit), nous mentionnerons dans le volume de 1913, distribué au début de l'année courante, des *Mémoires de la Société d'archéologie de Beaune (Côte-d'Or)* (Beaune, imp. beaunoise, 1914, in-8 de 155 p., avec 1 planche), en premier lieu, un *Essai biographique sur Ziem*, par M. A. Changarnier (p. 52-86). On sait que le célèbre peintre est né à Beaune, le 25 février 1821, d'un père de nationalité étrangère (Autrichien interné comme prisonnier de guerre à Beaune, où il fut autorisé à demeurer après la paix de 1815) et d'une mère dont l'auteur ne rappelle pas l'origine : or, on nous assure que cette mère, Anne-Marie Goudot, était Franc-Comtoise. Ces détails n'empêchent nullement le grand artiste d'être une vraie célébrité bourguignonne. L'homme et l'œuvre sont bien présentés par M. A. Changarnier. — A noter encore, du même M. A. Changarnier, un travail sur *les Monnaies des Boïens de la Germanie. Trésor de Siaugues-Saint-Romain (Haute-Loire)* (p. 89-107), avec 1 planche) et une étude de M. P. Esdouhard d'Anisy sur *l'Échauffourée des Droits réunis à Beaune* (p. 111-153).

Bugey. — Si la guerre a jeté le trouble dans la Société d'émulation et d'agriculture (lettres, sciences et arts) de l'Ain, du moins elle n'a pas entièrement interrompu son existence. On le voit par le fascicule des *Annales* de cette société daté janvier-juin 1915 (Bourg, imp. du « Courrier de l'Ain », 1915, in-8 de 86 p.). Ce fascicule, que suivra bientôt un autre pour 1916, se compose ainsi : *Notes pour servir à l'histoire des anciennes compagnies de tir dans les pays de l'Ain, des origines à la Révolution*, par M. André Chagny (p. 5-50). Le commencement de cette étude a paru précédemment et elle comporte une suite : — *Émile Marchand* (directeur de l'observatoire du Pic-du-Midi, né à Bourg en 1852, mort à Bagnères-de-Bigorre en 1914), par M. F. Convert (p. 51-59) ; — *L'Église Notre-Dame de Bourg*, par M. le Dr Victor Nodet (p. 60-73) ; — *Rapport sur le concours de 1914* (prix Charles Jarrin. Prix Charles et Frédéric Tardy (p. 74-77) ; — *Pipeaux bressans*, par M. F. C. (p. 78-86).

— La même société a inséré dans ses *Annales* un curieux travail de M. le chanoine L. Philippe : *Les Carreaux plombés des châteaux de Treffort et de Saint-Martin-le-Châtel*, qui nous arrive en tirage à part (Bourg, imp.

du « Courrier de l'Ain », 1914, in-8 de 151 p., avec 3 vues, un plan et 10 planches en couleurs). Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée de ce travail, que d'emprunter les lignes suivantes à un rapport de M. F. Sommier, secrétaire général de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain : « M. Ferret, architecte, propriétaire des ruines du château de Treffort, ayant découvert cent cinquante carreaux vernissés présentant une quarantaine de types différents, les communiqua à M. le chanoine Philippe en vue d'en faire l'étude... Après un précis de l'histoire de Treffort; M. le chanoine Philippe entre dans le vif du sujet. Il passe en revue les carreaux dans l'antiquité, au moyen âge, puis il décrit ceux du château de Treffort. Le mode de fabrication, les estampes, les dessins, les particularités historiques et artistiques et la disposition du carrelage sont très consciencieusement exposés. A cette occasion, il étudie les armoiries de Savoie, du comté et du duché de Chablais, des familles de Chalon, de la Vernée, du Lyatod, de Gorras, et en tire ainsi que de quelques pièces d'archives la date de leur fabrication, qu'il place au XIIIe ou XIVe siècle. Il termine par l'étude de quelques carreaux du château de Saint-Martin-le-Châtel, de la chapelle de l'hôpital de Treffort et de l'église de Monetay. L'ouvrage de M. le chanoine Philippe est une œuvre sérieuse. Il est écrit avec sobriété et avec une élégante simplicité de style qui en rend la lecture attrayante. »

Champagne. — Dans un mémoire solide et précis, M. Maurice Prou étudie *Un Diplôme faux de Charles-le-Chauve pour l'abbaye de Montier-en-Der* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XL. Paris, Ch. Klincksieck, 1915, in-4 de 35 p.). Il s'agit d'un diplôme daté de Quierzy, le 24 janvier 858 (*9 kl. febr. ind. II, in anno XVIII regnante Karolo*), qui est copié sur un diplôme de l'année précédente pour le même monastère (*8 kl. febr. ind. II anno XVII*), sauf certaines additions qui révèlent la main du faussaire. C'est ainsi que l'on fait confirmer par le Roi, en 858, des biens qui ne sont entrés dans le domaine du couvent qu'en 876 et que diverses clauses et formules indiquent comme date de rédaction l'extrême fin du Xe siècle. L'analyse de la discussion, très serrée, du savant académicien, nous entraînerait trop loin. Il nous suffit de la signaler aux lecteurs, qui y apprendront beaucoup et en pourront tirer grand profit. Il ne nous paraît pas exact de traduire (p. 27) *apostolicus* par « apôtre » et sans contester que l'usage de la formule où se trouve ce mot soit insolite dans un acte royal, nous croyons que M. Prou en exagère quelque peu la portée : il nous semble qu'il ne s'y agit pas, à proprement parler, pour le Roi, d'ériger « le tribunal apostolique en tribunal d'appel par rapport à sa propre justice » ; il s'agit pour les moines d'avoir la faculté, au cas où un tribunal temporel leur ferait défaut, de recourir à un tribunal spirituel, portant des peines d'ordre purement spirituel.

Franche-Comté. — A l'aide du très intéressant et luxueux ouvrage de M. Claude des Perrières intitulé : *La Route du Jura*, dont nous avons parlé ici même en décembre dernier (t. CXXXIV, p. 312), la Chambre de commerce de Besançon et du Doubs a édité une charmante plaquette : *La France pittoresque. Le Jura franc-comtois. Stations salines, cures d'air, tourisme, sports d'hiver* (Besançon, imp. Dodivers, petit in-8 de 12 p., illustré de 6 photogr. et d'une carte, avec couverture artistique). Cette plaquette a pour but principal d'attirer dans la région, à coup sûr l'une des plus pittoresques de la France, les clientèles slave et anglaise en les détournant des stations allemandes dont aucune ne peut offrir, pour « la cure saline

froide spécialement indiquée par le corps médical pour certaines affections », une puissance de minéralisation comparable, notamment, à celle de Besançon-Mouillère, sans compter les stations de Salins du Jura et de Lons-le-Saunier. Nous souhaitons à cette plaquette, que l'on peut obtenir en s'adressant à la Chambre de commerce de Besançon ou au Syndicat d'initiative de Franche-Comté, avenue Carnot, à Besançon, une très large diffusion : cela rentre dans le programme de la guerre économique qui se prépare contre l'Allemagne.

— On peut dire que le « discours d'ouverture » prononcé par M. Sarazin, proviseur du lycée de Besançon, lors de la distribution des prix l'an dernier est un véritable chapitre d'histoire locale et provinciale. Ce discours a été extrait du palmarès avec le titre : *Le Lycée Victor-Hugo pendant la guerre* (Besançon, imp. Dodivers, 1915, in-8 de 24 p.). M. Sarazin a fait le tableau de la vie du lycée en ces jours d'épreuve nationale ; il a parlé des professeurs et des fonctionnaires de tous ordres de l'établissement, ainsi que des nombreux élèves appelés sous les drapeaux, et payé le juste tribut d'admiration dû à ceux qui ont héroïquement donné leur vie pour le pays. Il n'a rien oublié, pas même les façons diverses dont les élèves ont su apporter leur concours à l'œuvre de fraternité sociale, qui s'imposait, urgente : quêtes, ventes, offrandes. Et il a terminé en rappelant à ses jeunes auditeurs « que sur eux repose l'avenir, que la victoire ne sera féconde que s'ils conservent intactes, saines et pures, les sources de la vie physique et morale, les énergies de la volonté et de l'espoir, que s'ils gardent l'amour inébranlable de la Patrie française. »

— Le 26 septembre 1915, au théâtre d'Arbois, deux allocutions substantielles ayant pour objet *la Croix-Rouge à Arbois (Jura). S. S. B. M., 1er août 1914-1er août 1915* ont été prononcées, puis réunies en brochure (Arbois, imp. Mervant, 1915, in-8 de 20 p., avec un compte administratif annexé). Dans la première de ces allocutions, M. le commandant Vautherin, délégué de la Croix-Rouge pour la 7e région militaire, a fait connaître brièvement à son auditoire les trois sections ou branches de la Croix-Rouge de France, déterminant leur action et exposant leurs ressources. Puis M. René Vallery-Radot, président du comité arboisien, d'une façon aussi humoristique que littéraire, a rappelé les gestes et les actes de la patriotique population d'Arbois qui, soit en nature, soit en argent, a contribué de tout son pouvoir à secourir les blessés de la grande guerre. « J'ai là, sous la main, a fait observer M. Vallery-Radot, un cahier rouge qui est le registre de la comptabilité la mieux tenue. Un jour quelque historien comme un Bousson de Mairet, un Ernest Girard, étudiera ces pages, ces chiffres et ces noms. Ce sera comme un recensement de la générosité d'Arbois et des communes environnantes, si bien que les personnes qui ne seront pas sur les listes auront l'air de n'avoir pas vécu pendant la guerre. » Voilà qui est dit justement et... habilement.

Languedoc. — La guerre a retardé l'apparition de la 2e livraison du volume XLII de la collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault)* qui correspond au tome X de la 3e série (Béziers, imp. générale Barthe, Soueix, Bourdou et Rul, 1914-1915, in-8 paginé 301-501, avec 15 planches). Plusieurs rapports sur des concours ouvrent le volume. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué en de précédents fascicules, celui-ci renferme le travail périodique bien original de M. le « douctour » J.-M. Vinas : *Rapport sul councours de pouezio néo-roumano* (p. 308-328), qui fera la joie des amateurs de dialectes provinciaux. Les

études ou publications que l'on trouve ici sont les suivants : *Conservation des églises. Visite de l'église de Cabrials, 8 septembre 1605*, par M. A. Soucaille (p. 338-346) ; — *Compte rendu de l'excursion à Narbonne*, par M. le Dr Passarini, et *Toasts* de MM. Gros-Mayrevieille, Laurès, Amardel et Soucaille (p. 347-369) ; — *Vidimus de lettres patentes de Charles V pour des localités demandant une réduction d'impôts en raison de la diminution des feux*, publication de M. A. Soucaille (p. 370-375) ; — *Le Temple de Vénus, près de Vendres et son emporium phocéen de Ville-Longue. Les Latoniens de Longos ou Longostalètes. Premier Essai sur nos origines*, par M. F. Mouret (p. 376-439, avec 15 planches) ; — *Le Docteur Jean Bouillet, le savant, l'homme de bien, le chrétien*, par M. le Dr Passarini (p. 453-464) ; — *Lettres documentaires* (adressées de 1680 à 1791, par diverses personnalités, à MM. les maires et consuls de Béziers ou à la municipalité de cette ville), publication de M. A. Soucaille (p. 465-488), qui estime justement que ces lettres « sont susceptibles de fournir maint renseignement utile à l'histoire. »

Normandie. — Quoique relatif à l'année 1914, le tome deuxième de la VIIe série du *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure* a empiété un peu sur l'année 1915 (Évreux, imp. Hérissey, 1915, in-8 de 168 p.). Comme un certain nombre d'autres sociétés savantes, celle-ci, malgré la catastrophe européenne, a « tenu », et nous l'en félicitons. Notons d'abord deux discours du président, M. Albéric de Mare : l'un prononcé en pleine période de paix, le 10 mai 1914 (p. 1-9), l'autre inspiré en partie par les événements, le 21 février 1915 (p. 119-129). Les travaux ci-après méritent d'être signalés à l'attention : *Enquête sur la situation et les tendances actuelles de l'agriculture en France au cours du* XIXe *siècle et jusqu'à ce jour (1914)*, par M. Bourgne (p. 16-57) ; — *Rapport* (très littéraire) *présenté au nom de la commision d'examen du concours Lucien Fouché, en 1913*, par M. Paul Hérissey (p. 58-66) ; — *L'Alexandrin et le vers libre*, par M. Edmond Porcher (p. 67-98) ; — *Correspondance de bénédictins normands avec Dom Mabillon et Dom Montfaucon*, par M. l'abbé Guéry (p. 99-115) ; — *Rapport général sur la situation et les travaux de la Société pendant l'année 1914*, par M. Albert Doucerain (p. 130-141) ; — *Notice sur M. J.-J.-E. Lerenard-Lavallée, juge au tribunal civil de Bernay, secrétaire de la section de Bernay, ancien président de la Société*, par M. le chanoine Porée (p. 142-151), suivi du compte rendu des obsèques de M. Lerenard-Lavallée et des discours qui ont été prononcés dans cette circonstance (p. 152-166).

Savoie. — Le tome XXVIII des *Mémoires et documents publiés par l'Académie chablaisienne* (Thonon-les-Bains, imp. A. Dubouloz, 1915, in-8 de XXXII-177 p.) renferme trois études intéressantes. Dans la première, très actuelle, M. F. Marullaz a recherché et établi, « à propos de la Déclaration de neutralité signifiée aux puissances par le Conseil fédéral suisse, le 4 août 1914 », *la Vérité sur la neutralité de la Savoie du nord* (p. 1-134). Avec un tact et une mesure indiscutables, l'auteur parle d'abord de « la neutralité de la Savoie du nord de 1815 à 1860. » Pendant cette période, « en cas de danger », la Suisse devait occuper cette région appartenant alors au Piémont ; mais le fait de l'annexion à la France a réellement supprimé cette neutralité qui, déclare M. Marullaz, « fût elle-même maintenue en principe, les circonstances actuelles, c'est-à-dire sa non existence de fait, en rendent les conséquences irréalisables. » — Les deux autres études, de moindre importance, ont trait aux *Galères de Savoie à la bataille de Lépante*, par M. le comte A. de Gerbaix de Sonnaz (p. 135-150) et au *Consistoire protestant de Ballaison*, par M. L.-E. Piccard (p. 151-165).

Espagne. — Don Joseph Soler y Palet, membre de l'Académié des belles-lettres de Barcelonne et correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid, s'occupe avec un zèle patriotique à faire connaître toutes les gloires de sa ville natale, Terrassa ou Tarrasa en Catalogne. Voici d'abord un petit guide archéologique de la vieille cité drapière, qui concerne des ruines intéressantes des âges les plus divers, en commençant par l'antiquité romaine. *Terrasa arqueologica* (Extrait du *Mercurio, revista commercial ibero-americana*, Barcelona, Serra hermanos y Russell, 1915, in-8 de 16 p., avec 6 fig.). M. Dieulafoy, récemment, signalait dans ses églises une influence asiatique prononcée.

— Une autre brochure de Don Soler y Palet est consacrée à la mémoire d'un digne fils de la cité : Joaquim de Sagrera y Domenech, qui prit une part assez considérable à la guerre de l'indépendance sous Napoléon et dont le portrait a été solennellement placé le 5 juillet dernier dans la salle des séances de la municipalité : *D. Joaquim de Sagrera y Domenech* (Terrassa, emprempta Ventayol, 1915, in-8 de 26 p., avec portrait de Sagrera). Les documents assez maigres ne permettant pas de reconstituer dans tous ses détails la carrière de Sagrera, M. Soler y Palet en a tiré le meilleur parti ; il a su mettre à profit des sources inédites ; nous citerons notamment la lettre du général Luis Lacy au maréchal Macdonald pour empêcher, sous peine de représailles, l'exécution de Sagrera, qui était tombé aux mains des Français (12 octobre 1811). En même temps qu'une contribution à l'histoire des Tarrasois célèbres, la notice de Don Soler y Palet est, on le voit, une contribution à l'histoire de nos guerres en Espagne.

Italie. — Sur Andrea Guarneri, sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Université de Palerme, président, à deux reprises, de la « Società siciliana di storia patria » et décédé à l'âge de 88 ans en 1914, on lira avec intérêt un Discours commémoratif de M. Giuseppe Pipitone-Federico (Palerme, scuola tip. « Boccone del Povero », 1915, gr. in-8 de 52 p., avec portrait). L'auteur s'est occupé surtout de l'homme public et du patriote. Il a ainsi élargi son sujet, et touché sur plus d'un point à l'histoire politique de la Sicile, principalement vers les années 1860 et suivantes. Notons avec quel enthousiasme hyperbolique il parle de Francesco Crispi (dont Guarneri fut l'un des intimes), qualifié ici de « gigante » (p. 4) et plus loin de « Taciturno sublime » (p. 7).

Pologne. — L'on a coutume de reprocher à la Pologne de n'avoir pas su se gouverner quand elle était libre et d'avoir sinon mérité, du moins préparé ses malheurs par une absence de sens politique et par les défauts d'une constitution à laquelle on objecte surtout l'usage du *Liberum veto*. Dans une petite brochure, destinée à la propagande, M. Henri Grappin s'efforce de mettre en lumière ce qu'a d'injuste cette condamnation sommaire. *Le Liberum veto* (Paris, imprimerie Coyart, 1916, in-16 de 8 p. Publié par le Comité polonais d'informations) n'a joué qu'à partir du milieu du XVIIe siècle (diète de 1652) ; les Polonais qui se sont aperçus du danger de ce droit exorbitant, fondé probablement sur une fausse interprétation de la loi d'Alexandre (1505), ont essayé d'y remédier ; mais il ne faut pas oublier que dès la fin du XVIIe siècle et jusqu'au partage de la Pologne, les diètes ne furent plus libres mais se tinrent sous le canon étranger et que les voisins du malheureux pays n'avaient que trop d'intérêt à y fomenter l'anarchie.

États-Unis. — Stephen Collins Foster (1826-1864), est un compositeur américain qui s'est conquis une large renommée dans sa patrie par ses mélodies, ses ballades, ses chants religieux et patriotiques. La Bibliothèque du Congrès honore sa mémoire en nous donnant la liste des premières éditions qu'elle possède des œuvres de ce musicien : *Library of congress Catalogue of first editions of Stephen C. Foster (1826-1864)* (Washington, Government printing office, 1915, in-8 de 79 p. Prix : 2 fr.). S'il manque à ce catalogue dressé par MM. Walter, R. Whittlesey et O.-G. Sonneck, quelques-unes des œuvres signalées dans la biographie de Foster par son frère Morrison Foster en 1896, par contre la Bibliothèque du Congrès nous offre quelques compositions qui avaient échappé aux recherches du biographe. Le catalogue, dressé avec beaucoup de soin, comprend : 1° Une liste des compositions classées d'après le premier mot du titre, et comprenant tous les renseignements bibliographiques ; 2° un index des auteurs des paroles, quand elles ne sont pas de Foster ; 3° un index des éditeurs ; 4° un index des premiers vers de chaque pièce.

— Le Bulletin n° 86 du Muséum national des États-Unis, dû à la plume de M. Harry C. Oberholser, membre du Biological Survey, est consacré à une étude ornithologique : la monographie d'une nouvelle famille de Caprimulgidés, dont le genre type est Chordeiles Swainson : *A Monograph of the genus Chordeiles Swainson, type of a new family of goatsuckers* (Washington, Government printing office, 1914, in-8 de VII-223 p., avec 6 planches). C'est à la suite de longues et de patientes recherches sur les Rapaces nocturnes du Texas que l'auteur a été amené à démembrer le groupe des Caprimulgidés et à en faire deux familles distinctes : les Caprimulgidés proprement dits et les Chordeilidés. Un examen approfondi de 1165 spécimens appartenant au genre Chordeiles Swainson a conduit M. Oberholser a élever d'un degré dans la classification les trois espèces Ch. Virginianus, Ch. acutipennis, Ch. rupestris, qui sont trois genres distincts. A la vérité, l'opération souffre quelque difficulté car, si Ch. Virginianus diffère assez de Ch. acutipennis, il n'est pas moins exact que Ch. rupestris offre des caractères structuraux aux communs avec chacune des deux autres espèces. L'auteur résout la difficulté en rappelant la distinction classique entre genre et sous-genre. Les Chordeilidés renferment, d'après M. Oberholser, les cinq genres Chordeiles, Nannochordeiles, Nyctiprogne, Lurocalis et Podager. Le premier est le type de cette nouvelle famille. De l'aveu même de l'auteur, ce type n'est pas très bien fixé, puisque les Chordeiles sont en train d'évoluer et c'est ce qui fait l'intérêt particulier de cette monographie : on apprend en effet que l'origine des Chordeiles doit être recherchée dans l'Amérique du sud où sont actuellement encore confinés Ch. acutipennis et Ch. rupestris tandis que le Ch. Virginianus vient seulement y passer l'hiver. Ce dernier sous-genre, divisé en nombreuses espèces, paraît beaucoup plus évolué, par suite peut-être plus ancien. L'ancêtre primitif devait tenir de Ch. Virginianus pour la structure générale et de Ch. acutipennis quant au plumage. Cet ancêtre, éteint maintenant, a eu deux descendants : Ch. Virginianus, puis Ch. acutipennis et Ch. rupestris. Ce dernier est tellement spécialisé, son habitat est si particulier, qu'il se pourrait qu'il ne soit qu'une variation individuelle. Ces considérations générales étant terminées, l'auteur décrit avec un soin minutieux les différentes espèces qu'il a eu l'occasion d'observer en donnant de nombreuses mesures et d'excellentes indications sur les localités où les spécimens décrits ont été rencontrés. Ces indications sont du reste parfaitement résu-

mées dans quatre cartes montrant la distribution dans les Amériques des diverses espèces de Chordeiles.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'Éducation religieuse, entretiens à des mères chrétiennes*, par l'abbé C. Bouvier (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Mois de Marie de l'Immaculée-Conception*, par A. Gratry (in-12, Téqui). — *Retraite religieuse du chemin de la croix*, par G. Billot (in-12, Téqui). — *Jésus en croix, ou la Science du crucifix en forme de méditations*, par les Pères P. Marie et J.-N. Grou, édition revue par le P. A. Cadrès (petit in-18, Téqui). — *A Jésus par Marie, ou la Parfaite Dévotion à la Sainte Vierge*, par l'abbé J.-M. Texier (petit in-18, Téqui). — *Au delà du tombeau*, par le R. P. A. Hamon (in-12, Téqui). — *1914-1916. Le Travail des femmes à domicile*, par E. et F. J. Combat (in-12, Berger-Levrault). — *1914-1916. Les Droits des veuves et des orphelins des militaires tués à l'ennemi*, par H. Fougerol et A. Saillard (in-12, Berger-Levrault). — *1914-1916. Les Baux à ferme, les métayages et le moratorium*, par A. Saillard (in-12, Berger-Levrault). — *Le Problème des loyers et ses solutions, d'après les opinions les plus autorisées*, par L. Parisot (in-16, Perrin). — *1914-1916. L'Application de l'impôt sur le revenu*, par F.-J. Combat (in-12, Berger-Levrault). — *Une Question vitale. Les Zones franches et l'Exportation française*, documents et arguments réunis par la Chambre de commerce de Marseille (in-18, Alcan). — *Les Voix de la fournaise, poèmes d'un poilu*, par G. Normand (in-16, Perrin). — *La Critique littéraire pendant la Grande Guerre. A propos de « Le Sens de la mort » et « La Barbarie de Berlin »*, par M. Orcival (in-8, Jouve). — *Une Princesse d'Élam*, XXIVe *siècle avant J.-C.*, par P. Selk (in-8 carré, Leroux). — *L'Œuvre bienfaisante de l'Église à travers les siècles*, par J. Santo (3 vol. in-12, l'auteur, 131, rue de Vaugirard, Paris). — *Dante, simbolo della patria. Cavour e la Marina italia*, da M. Scherillo (in-8, Campobasso, Colitti). — *Les Saints. Sainte Claire d'Assise (1194-1253)*, par M. Beaufreton (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Les Saints. Saint Jean de la Croix (1542-1591)*, par Mgr Demimuid (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Histoire de Pologne de ses origines à 1900*, par H. Grappin (petit in-8, Édition de la « Revue de Pologne »). — *Germania. L'Allemagne et l'Autriche dans la civilisation de l'histoire*, par R. Lote (in-12, Berger-Levrault). — *Library of Congress. Calendar of the Correspondence of George Washington, commander in chief of the continental army. With the officers*, prepared by J. C. Fitzpatrick (4 vol. gr. in-4, cart. toile, Washington. Goverment printing office). — *Bibliotheca di storia italiana recente (1800-1870)*. Vol VI (gr. in-8, Torino, Bocca). — *Miscellanea di storia italiana*. Terza serie T. XVII (gr. in-8, Torino, Bocca). — *Histoire de France contemporaine de 1871 à 1913* (in-4, Larousse). — *Pie X et Rome, notes et souvenirs (1903-1914)*, par C. Bellaigue (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *L'Italie au travail*, par L. Bonnefon-Craponne (petit, in-8, Pierre Roger). — *Divise-Motti imprese di famiglie e personaggi italiani*, da J. Gelli (in-8, Milano, Hoepli). — *Stelle feminili, dizionario bio-bibliografico*, da C. Villani (petit in-8, Napoli, Societá editrice Dante Alighieri di Albrighi, Segati). — *Les Luttes présentes de l'Église*. 2e série. *Janvier 1913-juillet 1914*, par Y. de la Brière (in-8, Beauchesne). — *Une Ame réparatrice. Simone Denniel, d'après ses lettres et son journal* (in-16, Vitte). — *Histoire d'une conversion* (in-8, Angers, Siraudeau). — *Souvenirs d'un agent secret de l'Allemagne (A.-K. Graves)* ; trad. de l'anglais par la baronne A.-L. d'Eppinghoven (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Invasion du grand-duché de Luxembourg*, par le comte F. de Jehay (petit in-8, Perrin). — *La Guerre européenne*, par G. Ferrero (in-16, Payot). — *The heel of war*, by G. B. Mc Clellan (in-8, cartonné, New-York,

G. V. Dillingham). — *La Grande Guerre 1914-1915*, par A. Nicot (gr. in-4, Tours, Mame). — *Six Mois de guerre, 1914-1915*, par É. Jolicler (in-8, Tours, Mame). — *Soldats de France*, par J. des Mauges (gr. in-4, Tours, Mame). — *Vers la Revanche*, par J. des Mauges (gr. in-4, Tours, Mame). — *Premiers Pas vers la victoire*, par Y. d'Isné (gr. in-8, Tours, Mame). — *Jours de gloire*, par G. Beaume (gr. in-8, Tours, Mame). — *Le Réveil de la France*, par C. Sarolea ; texte anglais et traduction par C. Grolleau (in-12, Crès). — *Vive la France !* by E.-A. Powell (petit in-8, London, Heinemann) ; — *La Cloche Roland (Les Allemands et la Belgique)*, par J. Jörgensen ; trad. du danois por J. de Coussange (in-16, Bloud et Gay). — *Canada in Flanders*, by M. Aitken (in-8, cartonné, London, Hodder and Stoughton). — *En las trincheras*, por E. Gómez-Carrillo (petit in-8, Madrid, Perlado Páez). — *Ceux de chez nous pendant la guerre*, par M. d'Urbal (gr. in-8, Tours, Mame). — *Journal d'une famille française pendant la guerre*, par Maïten d'Arguibert (in-16, Perrin). — *Journal d'un grand blessé. Aux mains de l'Allemagne*, par C. Hennebois (in-16, Plon-Nourrit). — *Souvenirs d'un otage. De Hirson à Rastatt*, par G. Desson (in-16, Bloud et Gay). — *La Germania alla conquista dell' Italia*, da G. Preziosi (in-8, Firenze, Libreria della Voce). — *L'Italia irredenta*, da G. Pattini (in-8, Milano, Societá editoriale milanise). — *L'Italie et la guerre d'après les témoignages de ses hommes d'État, Salandra, Tittoni, Barzilaï, Orlando, Sonnino* (in-18, Colin). — *1914-1916. La Croix de guerre et les décorations militaires*, par H. Fougerol et A. Saillard (in-12, Berger-Levrault). — *J'excuse*, par le commandant Morelle (petit in-8, Berger-Levrault). — *L'Alsace française. Rêves et combats*, par É. Schuré (in-16, Perrin). — *Aux Infirmières de France. Quelques pensées*, par Mgr Touchet (in-12, Lethielleux). — *Discours à l'hôpital (Hôtel Thiers. Institut de France)*, par F. Masson (in-16, Bloud et Gay). — *Êtes-vous neutres devant le crime ?* par P.-H. Loyson (gr. in-8, Berger-Levrault). — *La Neutralité américaine, sa cause et son remède*, par J.-M. Baldwin (in-16, Alcan). — *Bibliographia*, da G. Fumagalli (in-12, cartonné, Milano, Hoepli). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. Marius Sepet.

Membres : MM. le baron Angot des Rotours ; le comte C. de Beissac, E.-G. Ledos, le chanoine Pisani.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion paraît tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1915 sont en vente, et forment cent-trente-cinq volumes gr. in-8 du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une seule Collection complète existe encore. — **Prix : 800 fr.**

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Société Bibliographique.

La Société Bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire, qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e).

PARIS (VIe)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, 10

Vient de paraître :

Russie et Démocratie. **La pieuvre allemande en Russie,** par G. DE WESSELITSKY. Introduction par Henry CUST. Traduit de l'anglais par M. DE VAUX-PHALIPAU. In-8 écu 2 50

Vient de paraître :

L'espionnage Allemand. **La Lutte intellectuelle et économique contre les « Boches »,** par FRANC-NOHAIN et Paul DELAY. In-12 .... 0 60; *franco.* 0 70

Ce volume forme le tome 11 de « *Histoire anecdotique de la guerre* », par FRANC-NOHAIN et Paul DELAY.

Détail des volumes parus :

1. La Déclaration de guerre et l'état de siège. — 2. Paris menacé. Paris sauvé. — 3. Les Alsaciens-Lorrains et les Étrangers au service de la France. — 4. La Bienfaisance pendant la guerre. — 5. Les blessés, les morts. — 6. L'Aumônerie militaire et les ecclésiastiques aux armées (Catholiques, Protestants, Israélites). — 7. L'armée française ; *a)* La mobilisation et le recrutement. Équipement et instruction. — 8. L'armée française : *b)* Sur le front. — 9. L'armée française : *c)* Les services d'arrière. — 10. Les prisonniers allemands et les prisonniers français.

Sous presse ou en préparation :

12. Les Belges : La Belgique envahie. Le gouvernement belge en France. L'armée belge. — 13. Les Anglais et leur armée continentale. — 14. Paris et la Province depuis le retour du Gouvernement. — 15. La guerre aérienne. — 16. La guerre navale.

Les 11 premiers volumes sont en vente ; les autres paraîtront successivement.

Les titres des deux derniers volumes seront indiqués ultérieurement.

GUERRE DE 1914 *Vient de paraître :*

Un coin de province à l'arrière. **Lettres de Yoyo à son soldat,** par Claude MANCEY. In-16. 1 25

Vient de paraître :

Le dernier Faust. **Hantises et visions du Kaiser,** par Raymond MAYGRIER. In-12 .... 2 50

Vient de paraître :

Cris de haine et d'espoir. **Poésies patriotiques,** par Charles GRANDMOUGIN. In-12 .... 1 »

Vient de paraître :

Naissance du Culte liturgique des Sacrés-Cœurs, par le R. P. ANGE LE DORÉ, Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie. In-12. 2 »

Vient de paraître :

Le canon romain de la messe et la critique moderne. **Le Canon apostolique. — La Messe et le Prêtre. — L'Art catholique,** par l'Abbé A. VIGOUREL, S. S., Professeur de Liturgie au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris. In-12 .... 3 50

Édition nouvelle, dite ÉDITION BIJOU. — *NOUVEAUX PRIX*

L'Évangile d'après les 4 Évangélistes **harmonisés en un seul récit,** par l'Abbé H. LESÈTRE, Curé de Saint-Étienne du Mont. Édition illustrée (14/9 — épaisseur 0.01 1/2 — 384 pages). Se vend sous quatre formes : Broché, rogné, sous forte couverture, 0 fr. 50 ; *franco,* 0 fr. 60. — En cartonnage classique, 0 fr. 60 ; *franco,* 0 fr. 80. — En cartonnage simili cuir, 0 fr. 75 ; *franco.* 0 fr. 85. — En reliure toile, 0 fr. 90 ; *franco,* 1 fr. 10.